P. V. PIOBB

Le Secret de Nostradamus

et de ses célèbres prophéties du XVI[e] *siècle*

Les Prédictions *sur la France depuis 1792 et spécialement pour 1927 et les années suivantes.*

LES EDITIONS ADYAR
4, Square Rapp, 4
PARIS (VII[e])

—

1927

LE SECRET DE NOSTRADAMUS



LES VRAYES CENTURIES et PROPHETIES de Maistre MICHEL NOSTRADAMUS



A Amsterdam Chez Iean Ianßon à Waesberge et la Vefve du Feu Elizée Weyerstraet. l'An 1668.

Le mobil ſigne en ſon endroit s'ingere,
Aux deux eſgaux & d'inclination.

55.

Soubz l'oppoſite climat Babylonique,
Grande ſera de ſang effuſion,
Que terre & mer, air, Ciel ſera inique,
Sectes, faim, regnes, peſtes, confuſion.

56.

Vous verrez toſt, & tard faire grand change
Horreurs extreſmes & vindications,
Que ſi la Lune conduite par ſon ange,
Le ciel s'approche des inclinations.

57.

Par grand diſcord la trombe temblera.
Accord rompu, dreſſant la teſte au ciel,
Bouche ſanglante dans le ſang nagera,
Au ſol ſa face oingte de laict & miel.

58.

Trenché le ventre, naiſtra avecdeux teſtes,
Et quatre bras, quelques ans entiers vivra,
Iour qui Aguilaye celebrera ſes feſtes,
Foſſen, Thurin, chef Ferrare fuyra.

59.

Les exilez deportez dans les Iſles,
Au changement d'un plus cruel Monarque,
Seront meurtris, & mis deux des ſcintilles
Qui de parler ne ſeront eſtẽ parques.

60.

Un Empereur naiſtra pres d'Italie,
Qui à l'Empire ſera vendu bien cher,
Diront avec quels gens il ſe ralie
Qu'on trouvera moins Prince que boucher.

61.

La republique miſerable infelice,
Sera vaſtée du nouveau Magiſtrat,
Leur grand amas de l'exil malefice,
Fera Sueve ravir leur grand contract.

62.

La grande perte las ! que feront les lettres
Avant le cicle de laton a parfaict,

Feu,

LEGIS CAUTIO CONTRA

INEPTOS CRITICOS

Qui legent hosce versus, maturè censunto :
Prophanum vulgus & Inscium ne attrectato
Omnesque astrologi, Blenni, Barbari procul sunto.
Qui aliter facitis, ritè sacer esto!

En tête de la Centurie VII et en exergue, Nostradamus

a écrit ces quatre vers latins — les seuls de tout son ouvrage.

Il déclare, selon leur suscription, donner ainsi « caution » au sens juridique du mot (*cautio legis*) pour le cas de certaines critiques.

Chacun y comprend ce qu'il doit comprendre — le profane comme les autres, et tous suivant leur respective évolution. Je suis demeuré moi-même longtemps sans en entendre le sens véritable — et il y avait plus de deux ans que je travaillais quotidiennement sur le texte mystérieux de l'auteur, lorsque j'ai pu déchiffrer l'énigme posée là depuis près de quatre siècles.

Je crois néanmoins que le moment n'est pas venu de dévoiler celle-ci, et je ne veux considérer encore que le sens littéral du quatrain. Je rétablis seulement le dernier vers; celui-ci, par l'effet de la règle cryptographique de l'œuvre et de même que les trois précédents, ne doit contenir que six mots.

Tel qu'il est imprimé, dans les éditions connues (*qui aliter facit, is ritè sacer esto*), il a un sens naturellement différent, — destiné, en toute évidence, à égarer le lecteur et à éveiller dans son esprit une idée de malédiction pour le cas où les préceptes indiqués de cette manière, ne seraient pas suivis. Tandis qu'une fois rétablie, la phrase présente d'abord une proposition vocative (*qui aliter facitis*) à l'adresse de ceux qui, ne comptant pas avec attention (*maturè censunto*) ne peuvent découvrir l'énigme qui réside dans les second et troisième vers du quatrain et conséquemment le sens exact de l'expression *ritè sacer*.

Mais la règle cryptographique est tellement stricte que le texte du manuscrit primordial se retrouve dans son intégrité. Elle fait même ressortir les vers que l'auteur a été obligé de modifier, dans diverses Centuries, afin d'en accorder le sens avec celui des faits mentionnés dans les Sixains; et ceux-ci, d'après ce qu'il en dit dans la Lettre à Henri II, il ne les a connus que vers la fin de son travail (*tellement qu'il a été en doute longuement*, écrit-il). Ainsi, on comprend, par exemple, pourquoi, dans la Centurie VIII, les quatrains, numérotés de 1 à 6 inclusivement, ont leurs doubles nettement différents.

Inutile de dire qu'avec cette règle tout faute d'impression disparaît automatiquement et qu'à plus forte raison, toute interpolation s'élimine de soi-même. Pour changer un mot dans un vers, sans que le nombre et l'arrangement des lettres en soient modifiés, il eût fallu connaître en totalité et savoir manœuvrer avec exactitude les « grilles » circulaires à l'aide desquelles ressortent les noms et prénoms des personnages mêlés aux événements indiqués. L'auteur dit formellement, en effet, dans son Testament, que les lettres composant les mots de chaque vers ont cette destination (1). D'autre part, remplacer un vers par un autre nécessite une connaissance approfondie de ce que la Lettre à Henri II appelle « l'ordre de la chaîne qui tient sa révolution » — et celui-ci est tellement compliqué que tout vers faux ne tarde pas à rompre visiblement cette « chaîne ».

Celle-ci groupe les vers, non pas une seule fois, mais plusieurs fois — de manière qu'ils servent à de multiples usages, sans toutefois que le sens des mots en soit, à proprement parler, altéré. Cependant, suivant le jeu des nombres qui établissent la chaîne, tantôt le vers doit être sauté parce qu'alors il ne joue plus que le rôle de coordonnée géographique ou céleste — en tant que simple division d'une circonférence — tantôt il ne doit pas être traduit et quelques-unes de ses lettres seules doivent se disposer, selon tel ou tel polygone, de manière à constituer le nom d'un personnage — tantôt on ne doit en traduire que la moitié, le tiers, le sixième ou les deux tiers d'après la place qu'il vient occuper dans la manœuvre de la construction géométrique — tantôt, enfin, le vers tel qu'il est doit être pris à l'envers, de sorte que non seulement ses mots se lisent en sens inverse, mais les lettres formant lesdits mots se placent à rebours pour composer un nom! Ce dernier cas se produit chaque fois qu'un vers coïncide avec un point de rétrogradation de la chaîne. Mais la traduction latine de chaque vers doit être préalablement et soigneusement faite.

Et la *legis cautio* est le prototype et l'exemple.

---

(1) *Point de suscript sans aucun nom d'auteur* (VIII, 23), soit en latin : *Nullum sub scriptum sine ullo auctore,* ce qui veut dire : « Rien n'existe sous l'écriture s'il n'y a pas le nom de l'auteur du fait mentionné. »

Dans ces conditions, pour introduire un quatrain tout entier dans l'œuvre il est indispensable que chacun de ses vers possède toutes les qualités requises, sans en excepter une seule. On ne peut donc fabriquer aisément du Nostradamus.

Or, il y a eu un interpolateur. C'est celui qui a inventé le quatrain placé immédiatement à la suite de la Centurie X et qu'a reproduit l'éditeur d'Amsterdam en 1668 — en le faisant précéder d'ailleurs de la mention « ajouté après l'impression de 1558 ». Ce quatrain, dont les vers, se suivent avec une touchante ingénuité, est visiblement écrit pour flatter Louis XIV, suivant la coutume du Grand Siècle (1). Outre qu'il n'est pas écrit dans la manière de l'auteur et qu'il est établi en dehors de sa règle cryptographique, il ne porte aucun numéro d'ordre. On dirait que l'interpolateur n'a pas pu le numéroter, ne sachant où le placer : puisque toutes les Centuries ont cent quatrains, il fallait nécessairement en faire sauter un pour insérer l'interpolation sous quelque numéro.

Il y a cependant une Centurie qui n'a pas cent quatrains, c'est la VIIe. Il semble que c'eût été facile d'assigner au quatrain apocryphe un numéro d'ordre — pourvu que celui-ci fût supérieur à 44 et différent de ceux des quatrains indiqués comme supplémentaires à la suite de cette Centurie (2).

Pourquoi l'interpolateur ne l'a-t-il pas fait? C'est à se demander si cet habile personnage ne savait pas que les

---

(1) Les deux premiers vers de ce quatrain ne manquent pas d'une certaine habileté de présentation : « *Quand le fourchu sera soutenu de deux paux, avec six demi-cors et six ciseaux ouverts* ». Ceci veut dire qu'en écrivant un *fourchu*, soit la lettre *V*, et en la soutenant de deux *paux* (pluriel de pal) on obtient la lettre *M;* qu'en faisant suivre celle-ci de six *demi-cors de chasse* ou *C* et de six *ciseaux ouverts* ou *X*, on constitue la date de MCCCCCCXXXXXX ou 1660! Les deux autres vers disent qu'alors « *Ce très puissant Seigneur,* héritier des *crapauds* (lesquels seraient les Mérovingiens!) *subjuguera sous soi tout l'Univers.* » D'abord Louis XIV, quelle que soit sa gloire de roi-soleil, n'a pas subjugué tout l'univers; ensuite ni cette flagornerie à l'égard des monarques, ni cet enfantillage pour indiquer une date ne se retrouve nulle part dans Nostradamus.

(2) Ces quatrains sont au nombre de quatre (si l'on excepte les nos 43 et 44 qui doivent, en certains cas, s'incorporer à la Centurie VII). Ils portent les nos 73, 80, 82 et 83 et, en réalité, ils n'appartiennent pas à cette Centurie VII : ce sont des qua-

quatrains sont numérotés en nombres ordinaux, mais doivent se compter en nombre cardinaux, Cela laisserait à supposer qu'il avait connaissance d'une partie, tout au moins, du système; car pour compter en nombre cardinaux, il faut disposer du *numéro zéro*.

Le quatrain latin constituant la *legis cautio* n'est pas numéroté et équivaut à ce *numéro zéro*. L'interpolateur a-t-il pensé donner le change en ne numérotant pas les quatre vers qu'il a imaginés? Et l'éditeur de 1668 ne les a-t-il maintenus dans ses réimpressions — en les signalant d'une manière spéciale — que pour bien faire comprendre qu'on ne devrait point en tenir compte et qu'il possédait les directives nécessaires à la disposition typographique de l'ouvrage?

On peut penser bien des choses. Cet éditeur dit, dans un avertissement préalable que « toutes les autres impressions ont été pleines d'erreurs tant par rapport à l'orthographe des mots qu'à cause de la substance des vers qu'on y a changés ». C'est donc qu'il y a eu diverses tentatives d'altération et d'interpolation. C'est donc aussi qu'un siècle après la première édition, certains possédaient encore assez bien la règle cryptographique de Nostradamus pour pouvoir rectifier la lettre des mots et l'intégrité des vers.

En fait, on rencontre peu de fautes d'impression dans cette édition de 1668, cependant on en trouve, — surtout dans le numérotage des quatrains de-ci de-là, mais celles-ci sautent aux yeux et se rétablissent.

Néanmoins, ces fautes d'impression suffiraient pour faire naître le doute dans un esprit uniquement littéraire. Comment se fier à un texte fautif — ne serait-ce

---

trains de remplacement et non de supplément qui s'emploient ailleurs.

L'éditeur d'Amsterdam signale qu'ils étaient primitivement douze, mais que les huit autres ont été reconnus comme étant des *doublons* de quatrains classés dans des Centuries précédentes. L'existence de ces doublons à cette place prouve que l'arrangement véritable des Centuries a été connu par divers auteurs : l'enchaînement des numéros d'ordre peut en effet appeler à la suite de chaque Centurie des quatrains qui ne lui appartiennent pas. Quand on sait que les vers se détachent on y prend garde, mais quand on s'imagine que l'œuvre doit se lire par quatrains et qu'on veut compléter la Centurie VII, on est tenté d'inscrire à sa suite les quatrains trouvés ailleurs — d'où les doublons.

qu'une seule fois — pour le déchiffrer? Or, c'est ici, précisément, qu'apparaît la prodigieuse ingéniosité de Nostradamus. Pour que sa règle cryptographique se conserve intacte à travers les siècles, pour que les interpolateurs éventuels ne puissent la découvrir, il l'étale au grand jour : il en écrit les formules en lettres capitales ou en italique, il en donne les nombres en toutes lettres pour qu'on ne fasse pas de confusion de chiffres, il en place l'exemple et le prototype en exergue! Rien n'est plus aveuglant que la pleine lumière et tous les automobilistes savent bien que pour passer inconnus en pleine nuit, ils n'ont qu'à allumer leurs phares!

Ainsi, non seulement l'interpolateur n'y voit rien, mais il est naturellement enclin à respecter dans le texte la bizarrerie même de tout ce qui est imprimé en vedette — ne serait-ce que pour donner de l'authenticité aux inventions qu'il glisse subrepticement dans l'œuvre.

Mais les formules éparses correspondent aux séries des nombres et les raisons mathématiques de celles-ci se retrouvent dans les mouvements astronomiques, si bien qu'on finit par découvrir qu'en fait de règle cryptographique l'auteur n'a suivi que celle qui est inscrite sur la voûte céleste!

Or, celle-là est intangible : personne ne peut la modifier. Qu'importent alors quelques fautes d'impression dans un texte? On conçoit que la lettre puisse s'en rétablir avec une absolue certitude.

Nostradamus a raison de dire que son œuvre est un « monstre sans pareil » (*monstrum*, en latin, signifiant à proprement parler une chose qui sort de l'ordinaire) : c'est absolument inimaginable à première vue que le cerveau d'un homme ait pu l'enfanter. Ceux qui l'ont étudiée — ne serait-ce que superficiellement — ont supposé qu'elle était le produit de facultés extra ou supra-humaines dont la moindre serait une « voyance » peu ordinaire; la vérité est plus simple : des documents anciens ont servi à l'établir — l'auteur le dit journellement dans la Lettre à son fils César — et une surprenante et malicieuse ingéniosité a fait le reste.

Voilà ce qui constitue le principal *Secret de Nostradamus* que je révèle ici. Mais il n'a pas fallu moins de trois conférences pour en donner une idée! Encore trouvera-

t-on que dans le texte revu et approprié de ces conférences — dont le présent volume est composé — de très nombreux points sont laissés de côté. C'est que l'ensemble est tellement vaste et il fait appel à tellement de connaissances diverses que, si prolixe qu'on soit, on ne fait jamais que l'effleurer.

Par suite de circonstances absolument indépendantes de ma volonté, il s'est trouvé que la première de ces conférences a eu lieu le 20 février 1927 et la seconde le 15 mars suivant. J'avais déjà signalé publiquement le 20 janvier 1924 — et on peut le lire dans la sténographie de mes paroles — que Nostradamus avait indiqué que l'an 1927 seulement sa prophétie serait comprise. Je comptais alors attendre uniquement cette date en enchaînant les vers (que je croyais tous prophétiques) suivant la clé, formée de nombres, que j'avais trouvée dans la Lettre à Henri II et que maintenant j'appelle, pour commodité, la clé de Catherine de Médicis. J'ai été entraîné à faire un travail énorme — dont je me suis tiré tout seul, sans trop grande fatigue et d'une façon plus surprenante encore pour moi que pour autrui!

Si j'avais pu me douter un instant du but que ce travail devait avoir, quoi qu'on en puisse penser, je ne l'aurais point entrepris. J'en sors sans nulle vanité, sans la moindre ambition : on s'en rendra compte en lisant les pages qui suivent.

Néanmoins, si j'ai exposé par la parole, si j'expose ici et si je développerai encore plus tard les éléments, susceptibles d'être révélés, du *Secret de Nostradamus,* c'est que je dois le faire. Le public du « siècle nouveau », selon l'expression du Sixain I, doit être mis au courant.

Cela fait partie de cette désoccultation de l'occulte, commencée dans les vingt-cinq dernières années du XIXe siècle et à laquelle je m'honore d'avoir quelque peu contribué.

Mais — chose qui peut sembler bizarre et que maintenant je comprends — il n'y a point dans Nostradamus de cet *occultisme,* connu jusqu'ici sinon comme opposé, du moins comme parallèle aux sciences classiques.

Au contraire, on n'y rencontre que l'application pratique de tout ce qui s'enseigne officiellement.

Que cette révélation arrive à son heure précise, nul doute. Même si ma volonté libre est entrée en jeu, on

constatera que le fait se produit à la date assignée : du reste, pour qu'un train entre en gare au moment fixé par son horaire ne faut-il pas que la volonté libre du mécanicien joue son rôle ?

Nostradamus a calculé (I. 48) que « *vingt ans du règne de la Lune passés — lors accomplit et mine ma prophétie.* » C'est-à-dire que sa prophétie doit s'accomplir et s'annoncer publiquement (*minatur*) lorsque, depuis le 14 mars 1547 — point de départ chronologique — se seront écoulés un peu plus de *vingt ans du règne de la Lune.*

L'*annum regni lunaris* vaut 19 années terrestres, c'est le cycle de Méton, connu de la plus haute antiquité. Vingt fois ce cycle valent 20 × 19 = 380 ans; et 1547 + 380 = 1927.

Or, j'ai parlé en public, non pas le 14 mars, mais le 15: les 380 ans étaient donc bien passés!

Mais c'était ma seconde conférence de cette année et non point la première. Celle-ci, toutefois, ne constituant, ainsi que je l'ai dit, qu'une préface à toutes les autres; en outre — et pour tout considérer — elle ne correspondait qu'au jour où, en 1927, la planète Mars « *spolierait Jupiter de tous ses honneurs et dignité* ». L'expression usitée par les astrologues anciens, signifie que Mars devrait se trouver soit dans les Gémeaux, soit dans La Vierge. Or Mars allait entrer dans le *signe* des Gémeaux à la date du 20 février (1). La suite de la phrase dans la Lettre à Henri II marque clairement la ville où doit se passer le fait : Paris.

Je me trouve donc à l'heure.

On peut dire qu'une première et étrange prophétie de Nostradamus est, avec précision, accomplie!

(1) On doit calculer, pour exactitude, en ascensions droites et en application de la loi selon laquelle les cinq derniers degrés d'un signe ont les « qualités » du signe suivant.

Le système chrono-cosmographique des prophéties

Le 20 janvier 1924 je faisais une première et préalable conférence pour exposer les travaux que je venais d'entreprendre trois mois auparavant sur l'œuvre de Nostradamus.

Sollicité de divers côtés, par suite de l'angoisse des esprits dans l'après-guerre, de donner des indications sur les éventualités de l'avenir, d'après les textes prophétiques que je possédais — j'avais commencé, en fin septembre 1923, une étude méthodique des fameuses Centuries.

Celles-ci sont célèbres — fort curieusement même. A tout prendre, elles sont illisibles : dès qu'on essaye de les parcourir, les mots dansent dans l'esprit, on ne sait plus si l'on rêve ou si l'on entend une musique berceuse et lointaine qui éveille des images, mais endort la raison.

Pourtant, parfois, quelque quatrain paraît extraordinairement clair. Il s'applique si nettement à un fait historique précis que l'attention s'éveille; il révèle aussi des détails si frappants que l'on s'étonne. C'est Cromwell, Louis XVI, Napoléon que l'on retrouve, impartialement et aussi brutalement désignés, prédits dès le XVIe siècle! On s'en est ému, depuis longtemps — et, sous le Second Empire, quand Nostradamus fut remis à la mode par l'abbé Toiné vers 1862, des hommes illustres comme Victor Hugo, Alexandre Dumas fils et même Ernest Renan, n'hésitèrent pas à s'en occuper.

Nostradamus demeure, dans la mémoire des chercheurs et des érudits, comme un prophète étrange — tantôt catégorique, tantôt symbolique, quelquefois goguenard, mais ordinairement obscur et incompréhensible.

Ce mélange de lumière éclatante et de ténèbres opaques, d'allusions si formelles et d'énigmes si impénétrables, déroute complètement. Les vers, dans les quatrains, paraissent se suivre; mais la plupart du temps l'esprit cherche en vain une signification plausible. De plus, le style est d'un français bizarre, les adjectifs s'y accordent plus ou moins avec le substantif qu'ils

ont l'air de qualifier, les verbes sont souvent au singulier quand leur sujet semble être au pluriel ou réciproquement, l'orthographe affecte une fantaisie parfois outrancière — tout est fait pour surprendre.

Et malgré cela, les biographies de l'auteur, que l'on peut lire dans les dictionnaires, sont en général très prudentes : on dirait que personne n'ose trop violemment attaquer Nostradamus! Il est auréolé, à travers les âges, d'un certain respect!

Or, ce n'est pas très difficile, quand on reste tant soit peu familiarisé avec la manière des écrivains de cette nature, d'arriver à penser que toute cette obscurité énigmatique doit être voulue. Les quatrains sont soigneusement numérotés de 1 à 100 par Centurie et ce numérotage doit avoir sa raison d'être : telle est la première idée qui vient.

Le mystère doit avoir sa clé — ajoute la plus élémentaire raison. Car, enfin, à quoi servirait de léguer à la postérité des prophéties si celles-ci demeuraient éternellement illisibles? Surtout, à quoi aurait servi d'avoir donné ces dites prophéties au roi Henri II si celui-ci n'avait pas pu en faire usage?

On a toujours soupçonné que cette clé existait. On dit même que Newton, un moment, la chercha, mais vainement.

L'œuvre est précédée d'une sorte de préface, intitulée *Lettre à Henri II.* Cette préface, fort longue, est encore plus incompréhensible que les vers prophétiques : elle rebute positivement le lecteur.

Toutefois, elle contient, presque dès le début, cette indication précieuse : « *Commençant depuis le temps présent, qui est le* 14 *mars* 1547 ». C'est le point de départ. Plus loin on trouve ces mots : « *car l'espace du temps de nos premiers qui nous ont précédés sont tels...* » et une série de nombres, entremêlés d'une chronologie d'allure biblique, se suit et se termine ainsi : « *depuis en que l'on peut facilement colliger quels temps ont passé* ». C'est, de toute évidence, une manière de compter les années et sans doute aussi de compter les vers (puisque ceux-ci, en les regardant avec une scrupuleuse attention, ne se suivent pas dans les quatrains, quoiqu'ils en aient l'air). Enfin il y a une seconde série de nombres, également entremêlée d'une fallacieuse chronologie biblique,

d'ailleurs différente de la première : de toute évidence aussi cette seconde série de nombres constitue une clé complémentaire pour compter le temps et enchaîner les vers.

A titre de curiosité, voici ces deux séries de nombres. Pour plus de clarté, je la résume — car l'auteur ne se fait pas faute d'embrouiller le lecteur par diverses incidentes qu'il est nécessaire d'élaguer.

On doit tenir compte, dit la première clé, que

1° Adam a précédé Noé de 1242 ans;
2° De Noé à Abraham, il y a 1080 ans;
3° D'Abraham à Moïse, il y a 515 ou 516 ans;
4° De Moïse à David, il y a 570 ans;
5° De David à Jésus-Christ, il y a 1350 ans;
6° De Jésus-Christ aux Sarrasins, il y a 621 ans.

Le flottement d'un an dans l'évaluation du temps d'Abraham à Moïse produit immédiatement un doute dans l'esprit — et on risque de s'y attarder. Mais il ne faut pas se laisser prendre au piège : la simple multiplication 516 × 3 = 1548 fait ressortir, *en retranchant un an,* la date de départ 1547.

Puis on remarquera que le temps d'Adam à Noé est le *double* du temps compris entre Jésus-Christ et les Sarrasins : 1242 = 621 × 2.

Enfin une rapide analyse fait voir que tous ces nombres, sauf deux, sont des multiples de 54 et que ceux qui sont exceptés, 515 et 570, sont des produits de 54 auxquels a été ajouté 30. Et les remarques subséquentes sont encore plus curieuses — mais on ne peut les citer toutes.

La deuxième clé compte de la manière suivante :

1° De la Création à Noé, 1506 ans;
2° De Noé au Déluge, 600 ans;
3° Et le Déluge dure 1 an et 2 mois;
4° Du Déluge à Abraham il y a 295 ans;
5° D'Abraham à Isaac, 100 ans;
6° D'Isaac à Jacob, 60 ans;
7° De Jacob à l'entrée en Egypte, 130 ans;
8° Et le séjour en Egypte dure 430 ans;
9° Le l'exode à l'érection du Temple, 480 ans;
10° De Salomon à Jésus-Christ, 490 ans.

Après quoi, dit l'auteur de*Jésus-Christ en qui suivant la diversité des sectes je laisse* (1).

Cette seconde série de nombres paraît plus arbitraire que la première, mais par simple attention on voit que les temps comptés sont intermédiaires des précédents.

C'est en étudiant ces deux séries que je suis arrivé à pouvoir enchaîner les vers et avoir une lueur assez complète sur les *Anticipations de l'histoire selon les prophéties de Nostradamus*. Car je considérais que c'était là la clé.



C'est, en effet, la clé. En ce moment où je connais l'œuvre tout entière et à fond, je ne doute pas que Nostradamus, dans sa *malice*, comme il dit, n'ait donné à Catherine de Médicis cette clé qui lui a permis de comprendre l'histoire de France jusqu'à une certaine date, mais jusqu'à cette date-là seulement.

En effet, je m'étais aperçu — mais je ne l'avais pas dit alors — que cette double série de nombres fonctionnait très régulièrement, enchaînant à la fois et les vers et les dates. Or elle s'arrêtait net en 1792, vers le printemps d'abord.

De bonne foi, j'ai cru que je m'étais trompé en manœuvrant la clé, que j'avais commis quelque erreur d'addition; et une erreur d'addition dans les premiers nombres arrive nécessairement à se multiplier et à produire un arrêt dans une série. J'ai passé outre, et avec une facilité très remarquable, car l'auteur semblait avoir prévu le fait.

Mais, ici, il est nécessaire de rappeler comment est constituée l'œuvre de Nostradamus. Elle comprend 10 centuries, c'est-à-dire 10 chapitres, ayant chacun 100 quatrains. Il devrait donc y avoir mille quatrains. Mais ils n'y sont pas : toutes les centuries sont complètes, hormis une — la centurie VII — qui, comme par inadvertance, s'arrête soit au quatrain 42, soit au quatrain 44.

Elle s'arrête au quatrain 42 dans toutes les premières éditions; elle compte deux quatrains de plus (les qua-

---

(1) L'auteur joue souvent sur le mot *sectes* soit en latin *secta* et non *sectœ;* ainsi la signification est « segment de cercle ».

trains 43 et 44) dans les éditions subséquentes et plus complètes.

Ainsi donc, lorsque Nostradamus a donné à Catherine de Médicis son texte, lequel ne contenait d'ailleurs que les centuries, la centurie VII s'arrêtait au quatrain 42. Plus tard, il y a ajouté le quatrain 43 qui, visiblement, ne signifie rien (sinon un conseil cosmographique), puis le quatrain 44 que de tout temps on a lu comme étant le plus clair de toute l'œuvre.

On a souvent cité ce quatrain : c'est celui qui commence « *Alors qu'en France un BOUR sera hors BON...* » autrement dit : « *Alors qu'en France il y aura un Bourbon...* » et qui se termine par des mots qui veulent clairement dire que ce Bourbon sera guillotiné (1). Il s'agit évidemment de Louis XVI et tout le monde connaît la date de sa mort : le 21 janvier 1793.

On peut donc, facilement, reprendre le jeu des nombres à partir de cette date et la clé continue à tourner très exactement à travers tous les régimes qui se sont succédé depuis. Mais chose curieuse, elle s'arrête de nouveau sur ces mots : « *Les jeux nouveaux en Gaule redressés...* » — il s'agit des jeux olympiques de 1924 — « *Lors le monarque d'Hadrie succombé...* (III. 11), c'est-à-dire « lorsque le chef de *Hadrie* sera renversé. »

Or, nous savons depuis longtemps que *Hadrie,* dans Nostradamus, symbolise l'administration qui a été inventée, chez les Romains, par l'empereur Hadrien. Donc, *le monarque d'Hadrie* désigne soit le président du conseil, soit le président de la République.

Nous avions donc, comme arrêt de la clé, les Jeux olympiques, la chute de Millerand, la chute de Poincaré. Nous étions vers juin 1924. Depuis, impossible de manœuvrer.

Pourquoi? De très bonne foi, j'ai cru que je m'étais trompé en calculant. J'ai repris mon travail, j'ai soumis d'abord les deux séries de nombres à une analyse rigoureuse et je suis très rapidement arrivé à cette conviction qu'il était impossible que l'œuvre prophétique de Nostradamus ne comprît que dix centuries. Il devait nécessairement y en avoir davantage.

(1) Par fuite injuste recevra son supplice (VII, 44).

D'autre part, en regardant attentivement dans la lettre à Henri II comme dans la biographie que, sur les conseils et les documents laissés par l'auteur on a pu écrire après sa mort, j'ai fini par comprendre que les centuries n'étaient pas au nombre de *dix,* mais de *douze,* et que si le mot « Fin » avait été imprimé à la terminaison même de la centurie X, c'était un trompe-l'œil pour que le public, Catherine de Médicis et tous autres soient égarés.

J'ai manœuvré la clé, par conséquent, au delà de la centurie X et je suis tombé sur des trouvailles extraordinaires.

Au delà de cette centurie X, il y a les *Présages.* Ces *Présages* sont encore bien plus incompréhensibles, à première vue, que toutes les centuries; beaucoup des vers qui les composent et qui forment 141 quatrains sont même écrits en abrégé. Au delà des *Présages,* il y a 58 *sixains* (1), auxquels personne, je dois le dire, n'a osé toucher jusqu'ici. Car si les *Centuries* donnent un semblant de vérité et, de-ci de-là quelques lueurs sur l'histoire, déjà les Présages n'en donnent plus beaucoup et quant aux sixains, ils sont absolument impossibles à déchiffrer — à première vue s'entend.

Manœuvrant donc au delà de la centurie X, je suis tombé, par le jeu même des nombres, sur le quatrain 137 des Présages qui commence par ces mots : *Encore la mort s'approche, don royal et légat...*

Et la manœuvre fait ensuite apparaître un autre vers qui dit formellement que le texte français est une *illusion* et que l'œuvre tout entière doit être traduite en latin.

Voilà le premier secret; le grand secret.

Traduisons donc en latin le vers que je viens de citer; nous avons: *Adhuc mors appropinquat, donum regale legatumque.* Retraduisons maintenant en langage usuel : *Voici la mort qui s'approche; ceci est mon cadeau royal et mon testament.*

C'était le testament de Nostradamus!

Le vers suivant est, d'ailleurs, très explicite, quoique en français il constitue une énigme : *L'œil de Ravenne sera destitué.* (I. 6.)

---

(1) Les *sixains* sont intitulés « autres prédictions de M. Nostradamus ».

Il faut savoir que Nostradamus transcrit son texte primitif latin à la façon dont un élève de sixième fait une version dans son ignorance ingénue. Traduisons donc ce vers par le procédé inverse — c'est-à-dire en faisant le thème à la façon de l'élève qui sait mal le latin, nous avons : *Oculus de Ravena* (*ou re vana*) *erit destitutus*... Et ceci a comme traduction correcte : « Le regard sera trompé par l'illusion (1).

Il n'y a qu'illusion dans Nostradamus. Par conséquent, tout ce que l'on peut dire, tout ce que l'on peut penser sur le texte français n'a qu'une valeur très relative — à part les vers que l'auteur a transcrits en clair pour donner des repères et aussi attirer l'attention sur la valeur prophétique de son œuvre, tout le reste est, selon son expression propre : « Malice, trame et machination » (IV. 6.).

On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

Dans ces conditions, que devenait le testament de Nostradamus? Simplement un enchaînement de vers formant une succession de formules algébriques et géométriques. Et c'est ainsi que j'ai pu arriver à découvrir le système tout entier.



Les résultats de la lecture fort longue et parfois difficile de ce testament m'ont, d'ailleurs, fait changer complètement d'opinion et sur l'auteur et sur son œuvre. Il faut donc rectifier ce que j'ai pu dire à ce sujet, en 1924.

Ainsi, je pouvais douter, comme tout le monde, qu'il fût israélite : le testament est catégorique à cet égard, bien qu'il ait eu des obsèques chrétiennes et qu'il soit toujours enterré dans une église (2).

---

(1) Ravenne est la traduction illusoire de *re vana,* parce que le nombre des mots et des lettres étant rigoureusement précis pour chaque vers, il faut séparer Ravena ou Revana en deux.

(2) *Michel de Nostredame,* dit son biographe, est né le jeudi 14 décembre 1503 vers midi à Saint-Rémy-en-Provence. Cette date est celle du calendrier Julien, en usage à l'époque; pour conformité avec le calendrier Grégorien dont nous nous servons, elle doit être reportée au 23 décembre. Son père s'appelait Jacques de Nostredame et était notaire dans la localité; sa mère se nommait Renée de Saint-Rémy. Ses aïeux, selon ce

Au surplus, je suis allé à Salon où il avait vécu. Je dois dire, par parenthèse, que j'y ai été reçu d'une façon vraiment touchante par l'aimable secrétaire de la mairie, par le maire et plusieurs conseillers municipaux, car on a conservé dans le Midi tout entier une vénération profonde pour cet homme, et un souvenir impérissable, non seulement de son talent, de son savoir, mais aussi de ses bienfaits. J'y ai vu sa maison, sa statue, son tombeau.

Et sa maison se trouve à l'extrémité de la rue de la Juiverie — dans le Ghetto, donc. Mais alors, pourrait-on se demander, comment se fait-il que Nostradamus ait été enterré tout ce qu'il y a de plus chrétiennement? Pourquoi, également, a-t-il toujours bénéficié de la protection du Pape dans ses nombreux différends avec son suzerain, l'archevêque d'Aix? Tout ce qui peut se dire en manière de réponse, c'est que le Vatican, comme le Roi de France, comme beaucoup d'autres personnages, l'ont profondément respecté.

---

biographe, avaient généralement été versés dans les mathématiques et avaient exercé la médecine; l'un d'eux fut même le médecin de René, roi de Jérusalem.

C'est son bisaïeul maternel qui, de très bonne heure, l'initia aux mathématiques et à l'astronomie. Il fit ensuite ses humanités à Avignon et sa médecine à Montpellier. Il fut reçu docteur à vingt-six ans. Il voyagea ensuite dans le sud-ouest, vint à Toulouse et à Agen où il connut et fréquenta Scaliger et où il se maria une première fois. Il eut de ce mariage deux enfants, mais les perdit soudainement ainsi que sa femme.

Demeuré seul, il revint en Provence, habita Marseille, puis Aix; et enfin, après la peste de 1546, se fixa à Salon. Là il se maria en secondes noces. De 1550 à 1567 il publia chaque année un Almanach de Prédictions; en 1555 il fit éditer à Lyon par Pierre Rigaud ses premières Centuries « lesquelles il garda longtemps sans les vouloir publier », dit son biographe.

Il mourut, après huit jours de maladie, le 2 juillet 1566 et l'on trouva, dans ses papiers, qu'il avait écrits depuis longtemps, au regard de cette date sur des éphémérides, ces mots fatidiques : *Nic propi mors est.* Ce sont presque les mêmes que ceux du début de son testament.

De ses enfants, l'un, César, fit de la peinture et s'occupa aussi de littérature; il laissa une bonne réputation à Salon. Un autre, Michel, déshonora le nom de son père en faisant des prédictions ridicules et des extravagances. Nostradamus ne paraît pas, dans son testament, avoir pour ses enfants l'estime qu'il aurait désirée; il en montre de la tristesse et ajoute qu'il s'est trouvé dans l'obligation de ne pas leur léguer son véritable secret.

Il y a mieux. La sépulture de Nostradamus au couvent des Ursulines a été violée, en 1793, lors de la destruction de ce couvent. Les patriotes marseillais vinrent alors à Salon et ouvrirent les tombes; un malheureux qui était ivre a brisé le cercueil du prophète. La tradition veut même qu'il ait bu dans son crâne.

Mais à ce moment, les échevins de Salon se précipitent; le maire fit un discours et rappela que Nostradamus avait été un précurseur de la Révolution, dont il avait assigné la date exacte dans sa lettre à Henri II. Il fut tellement éloquent que les soldats présentèrent les armes et que la foule, pieusement, recueillit les ossements, les remit dans le cercueil et les transporta dans une église voisine où, sous l'inscription funéraire que l'on a reconstituée, ils reposent maintenant.

La tradition locale a également conservé le souvenir de la richesse de Nostradamus. On dit, que nul ne se présentait chez lui en solliciteur sans recevoir une pièce d'or. On dit encore que, pendant l'épidémie de peste à Marseille, alors que les échevins de la ville désespérant de combattre le fléau, firent appel à son savoir, il commença en arrivant par distribuer de l'or.

Puis, j'ai appris que Nostradamus avait été professeur de mathématiques, à Auch d'abord, et à Salon même. Le fameux ingénieur de Craponne qui a construit, en Provence, le canal qui porte son nom, et qui commença le port de Nantes fut son élève. Et, ayant créé l'ingénieur, il lui avait fourni les fonds nécessaires pour mener à bien ses travaux. Cela représente une dizaine de millions de francs-or.

Cette somme, dans son testament, il la passe « pour mémoire » et il ajoute, comptant en poids d'or, qu'il lègue, en outre à ses héritiers une somme que l'on peut évaluer à une quinzaine de millions au change d'avant-guerre.

Un autre trait de l'homme, qui est aussi à retenir, c'est sa célébrité, de son vivant, parmi les cours de l'Europe. On sait qu'il a beaucoup voyagé, quoique toujours d'une façon mystérieuse. Il a été en rapport avec la cour d'Angleterre, avec la cour d'Espagne, avec différentes personnalités du Saint-Empire romain germanique, et souvent et beaucoup avec la papauté, sans parler de la

cour de France. Ses visites à Paris, ses entretiens avec Catherine de Médicis et Henri II, ont été souvent racontés. De plus, Charles IX lui a rendu visite à Salon avec toute sa cour.

Ainsi donc, Nostradamus nous apparaît comme un personnage très considérable, très remarquable par son savoir, par sa puissance sociale et, en même temps, très modeste, très simple. En effet, il ne s'est jamais mêlé de jouer un rôle politique quelconque. Il est demeuré à Salon, en bon père de famille, en aimable compagnon pour ses amis et en véritable philanthrope pour tous.



Après cette mise au point de l'homme, voyons la mise au point de l'œuvre.

Pour arriver à découvrir le curieux système mathématique qui en est la base, il faut suivre un chemin bizarre et spécial. A la raconter, l'histoire prend l'allure d'un conte des Mille et Une Nuits, où s'entremêlent des animaux énigmatiques tels que la sangsue, le loup, l'éléphant et le *crocodil,* où il y a un mur, un fleuve, un pont, la mer et un temple.

Tout cela, représente des calculs à faire, pas autre chose. Ils aboutissent à des constructions géométriques. Et c'est la solution de la fameuse énigme de la *Grande Dame* dont il est question dans la lettre à Henri II (1). Cette dame a ceci de curieux qu'elle agit comme une personne inimaginable au point de vue moral et social. En outre, chaque fois qu'un adjectif la qualifie, il est toujours au masculin.

Pourtant, en latin, il n'y a pas moyen de traduire « dame » autrement que par *domina,* quand il s'agit d'une « femme ». Mais les femmes sont-elles les seules dames qui existent? Il y a aussi les dames du *jeu de dames.* Et dans ce cas, « dame » se traduit par *calculus.* Le mot étant masculin, les adjectifs qui le qualifient doivent être nécessairement au masculin, et alors, il n'y a plus qu'à lire tout simplement : *Et Dieu conservera*

(1) Et Dieu conservera longtemps la stérilité de la grande Dame (lettre à Henri II).

longtemps la stérilité du grand calcul. Car *calculus* signifie aussi « calcul ».

Un même raisonnement s'applique au *crocodil.* Jouant sur les lettres latines qui, accolées les unes aux autres, constituent des numéros, Nostradamus, ayant à indiquer le nombre 549 écrit d'abord les trois lettres DIL. Comme dans sa construction géométrique (1), il se sert de la lettre O quand il veut désigner le point O à 549 vers ou degrés, il écrit ODIL. Puis, quand il veut préciser que, en ce point O calculé par le moyen de 549, il y a non seulement le second foyer d'une ellipse, appelé par lui le « croc » (soit aussi, en latin, *lupus*) il établit le mot CROCO DIL (2).

Tout le reste est à l'avenant.

Dans ces conditions comment est donc établie l'œuvre de Nostradamus?

En fait, c'est tout un système, qui repose sur la cosmographie, sur la géométrie par conséquent, et aussi sur l'accord de la chronographie et de la cosmographie, c'est-à-dire sur l'accord du temps et de l'espace. C'est singulièrement difficile à expliquer sans entrer dans des détails techniques. Néanmoins, je vais essayer d'en donner une idée sommaire.



L'œuvre se compose de 4.680 vers; mais il y a des vers supplémentaires pour équilibrer les calculs concernant les astres car le système est non pas circulaire, mais elliptique et fonctionne proportionnellement au carré du temps et au cube des grands axes. Il est donc en application des lois de Kepler.

Or, ce qu'il y a de curieux, c'est que Kepler est né cinq ans après la mort de Nostradamus. Et j'ai lutté longtemps avant de me rendre à l'évidence qu'il connaissait les lois de Kepler! Mieux encore, il révèle, dans la lettre

---

(1) Voir la figure 1 *Floram patere,* le point O est une arête de la construction pentagonale.

(2) Le calcul, sur la carte de France, par accord de la latitude, arrive à faire découvrir la commune de Croc dans le département de la Creuse, située presque sur le méridien de Paris (voir la figure 4). Il faut noter que le mot est toujours écrit sans *e* muet à la fin : *crocodil.*

à Henri II, que le latin parvient à rendre claire, qu'il a tenu compte de la loi de la gravitation, dite de Newton, sans quoi, dit-il avec raison, il n'eut pas pu calculer justement la précession des équinoxes.

Nous trouvons donc, maintenant, que cet homme est un véritable précurseur, mais le fait nous surprendra moins quand nous saurons qu'il s'est servi de documents anciens.

Comme conséquence de ce savoir, Nostradamus tient compte d'Uranus et de Neptune. Il appelle cette lointaine planète « Neptunus » et dit à son sujet des choses astronomiquement si précises qu'il est impossible de douter. Quand à Uranus, il ne la désigne pas de ce nom; il l'appelle le ciel; mais on dit *Ouranos* en grec et parfois aussi *Uranus* en latin, pour signifier le ciel. Et pour cette planète également le doute devient impossible.

Ainsi donc, dans l'œuvre de Nostradamus, ces 4.680 vers doivent être disposés en ellipse. Toutefois, on ne raisonnera pas en ellipse mais en cercle, parce que Nostradamus fait de la géométrie descriptive et prend la projection de l'ellipse qui est le cercle, comme corollaire de ce que l'ellipse est la projection naturelle de la circonférence. C'est encore une malice, mais elle ne peut égarer longtemps.

Ce cercle de 4.680 vers — ou 4.680 divisions, puisque tous les vers sont numérotés — sert d'éphémérides perpétuelles; en d'autres termes, c'est là-dessus que vont se calquer les orbites des astres, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et les autres, et qu'on va pouvoir les calculer. D'où la nécessité de divisions ou vers supplémentaires pour les planètes à long période.

Quant au Soleil, à la Lune, à la rotation de la terre, il lui est impossible de les accorder sur cette circonférence. Alors, il prend trois alidades, trois fragments de cercle, qui peuvent se placer comme l'on veut. En faisant tourner ces alidades, on compte, avec la première, les jours de 24 heures; avec la seconde, le temps solaire par ascensions droites ou *temps sidéral*. Avec la troisième se comptent les temps de la Lune, suivant ses divers mouvements. Tout cela est nécessaire pour le calendrier civil en jours moyens, pour établir la fête de Pâques, les éclipses et les phases de la lune.

Ces trois alidades, Nostradamus les a désignées chacu-

ne par les lettres V, S, C. Or, ces trois lettres sont précisément celles que l'on retrouve sur tous les tombeaux romains : V S C, en inscription latine signifient: « Voto Suscepto Curavit! »

Voilà le mystère du *Sépulcre du Grand Romain!* Et voilà encore un secret.

Mais une malice — et des plus grandes — de Nostradamus a été celle qui est formulée dans le troisième vers de son testament. Il dit :

« On dressera ce qui est en vieillesse et en ruines (Prés. 137). Traduit en latin cela veut dire : « On dressera ce qui est suivant le mouvement de la lune et le signe du Verseau. » *In senio,* en effet, dans les écrits de tous les astronomes latins signifie « en révolution lunaire ».

Or, le mouvement de la lune, qui est extrêmement compliqué, a permis à Nostradamus d'empêcher presque absolument que l'on puisse entrer avec facilité dans son œuvre. Et l'on peut dire que sa cryptographie est analogue à la roulette de Monte-Carlo!

Celle-ci est établie de la façon suivante : Sur la roulette, se trouvent les 36 nombres de la double table des épactes, en comptant un zéro au lieu de deux; et sur le tapis du joueur se trouvent ces mêmes nombres mais numérotés suivant la formule — 1 + 9 + 19. De sorte que le joueur croit miser sur le nombre de la roulette et ne mise en réalité que sur son numéro de série! Ainsi les martingales se détruisent très rapidement et seule une multitude de causes extrêmement longues à calculer peuvent produire la chance.

Dans l'œuvre de Nostradamus, les quatrains sont bien numérotés, mais leur numéro n'est que représentatif de leur nombre réel. Aussi, c'est seulement par pur hasard que — à moins bien entendu de connaître le secret et le système — on tombe juste. D'ailleurs, de cette façon, tout enchaînement de quatrains ou de vers conduit à des absurdités : c'est le propre terme dont l'auteur se sert dans sa lettre à Henri II.

Et c'est pourquoi, en tête de la centurie VII, il a écrit ce fameux quatrain sans numéro — le seul qui soit en latin — et qui dit en son troisième vers : « Que tous

les astrologues, les morveux et les barbares s'éloignent de ce livre! » (1)

C'est que Nostradamus n'a pas fait ce que l'on appelle à proprement parler de l'astrologie. M. Charles Nicoulaud l'avait pressenti déjà, dans son livre paru avant la guerre; j'avoue que c'est lui qui avait raison, bien que je ne l'aie pas cru tout d'abord. Or, ayant approfondi l'astrologie du moyen âge et de la Grèce antique, l'ayant même complètement élucidée, je puis dire que le système de Nostradamus non seulement en diffère, mais lui est supérieur en exactitude scientifique et en résultats pratiques.

Repose-t-il sur ce dont parle M. Charles Nicoulaud, et que l'on appelle théurgie? On ne sait pas exactement ce qu'est la théurgie. En tout cas, il est fondé sur un ensemble tellement extraordinaire de supériorité scientifique que, le découvrant, j'en ai été totalement confondu. C'est tout ce que je puis dire, car il faudrait de très longs développements pour l'expliquer.

Le mot de l'énigme est *Floram Patere* imprimé en italique au quatrain 22 des Présages et bien mis en évidence, ce qui, suivant le procédé de l'auteur, garantit mieux que la dissimulation. Ce mot n'est qu'un assemblage de lettres usitées en cosmographie. (Fig. 1.)

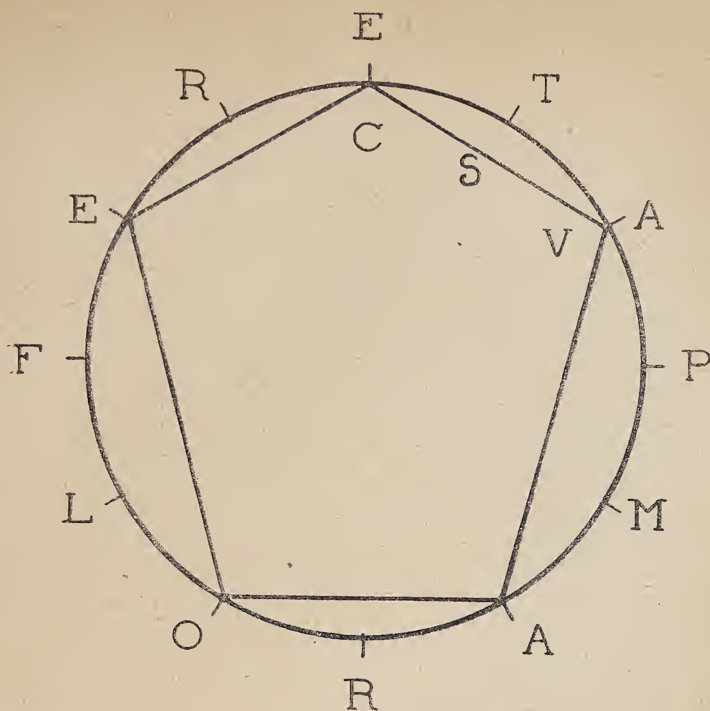
Les diamètres donnent PF l'axe des pôles et AL celui des longitudes — TO le diamètre de l'horizon et ER celui de l'écliptique — AR le plan de l'équateur et ME celui du méridien.

En joignant les cinq voyelles, on trace le pentagone irrégulier appelé sépulcre du grand romain. (Fig. 2.)

Sur un des côtés se placent selon les lettres V. S. C. les trois alidades du théodolite que constitue le système tout entier. Sur la figure 2, le dessin théorique du grand romain dans son cercueil forme la base des symboles qui, géométriquement, doivent se constituer quand la construction est appliquée sur la carte d'un pays. (Fig. 3.)

---

(1) *Legis cautio contra ineptos criticos* placée en tête de la Centurie VII. Il est probable que le mot *barbari* de ce vers doit s'appliquer aux *étrangers*, suivant le sens rigoureux du latin.



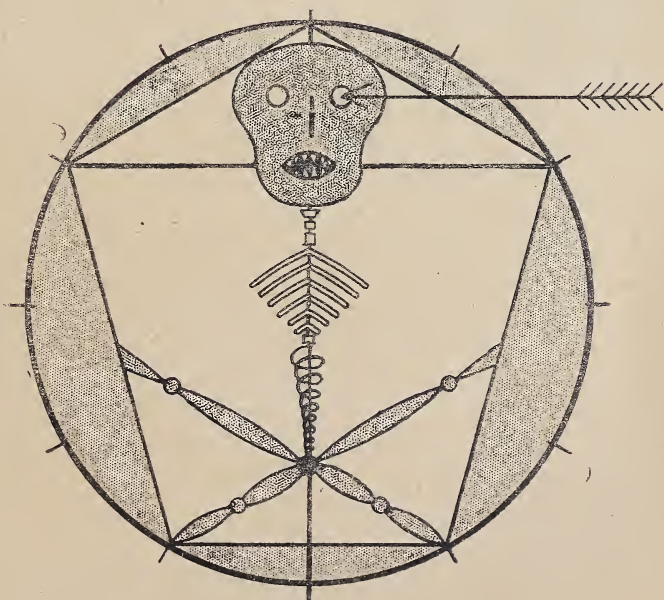


Fig. 1 et 2

Cette construction posée sur la carte de France, dument accordée en latitudes et longitudes, fait ressortir

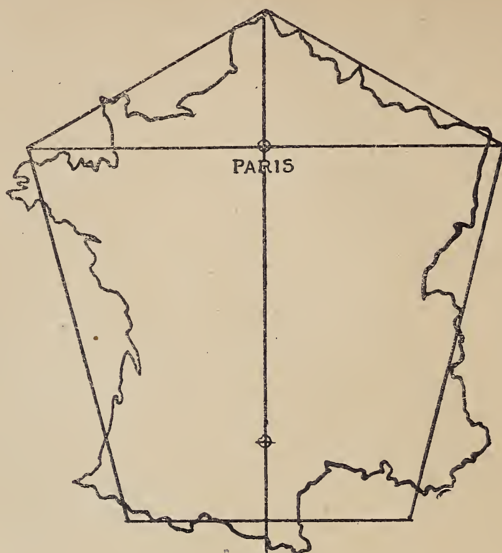


Fig. 3

qu'à la place de la flèche qui crève l'œil du grand romain, on trouve la ligne des invasions — et la commune

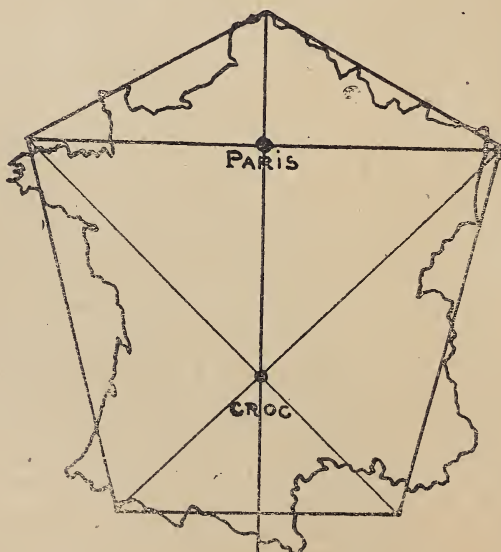


Fig. 4

de Croc (Creuse) est voisine du second foyer de l'ellipse dont le principal est Paris. (Fig. 4.)

Enfin, si l'on établit, toujours géométriquement, le symbole primitif de la France, on obtient la figure suivante :

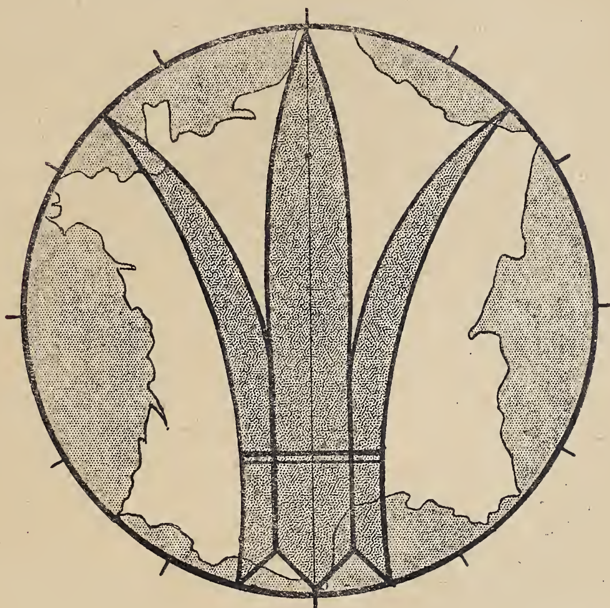


Fig. 5.

Voilà un aperçu — un léger aperçu — de cette œuvre considérable; or, une question se pose : d'où vient-elle? Nostradamus a-t-il inventé le tout? J'aime mieux immédiatement vous dire que non. Le prophète dit nettement qu'il a eu des documents qui lui venaient de ses ancêtres (1); ce sont des documents hébreux de provenance égyptienne et aussi des documents persans.

Une simple petite histoire va nous faire comprendre comment les documents égyptiens ont pu venir jusqu'à Nostradamus en passant par le Temple de Jérusalem.

Nous lisons dans l'Exode que Moïse, ayant rassemblé les Hébreux leur dit qu'avant de partir pour la Terre

(1) Voir la lettre à César Nostradamus, son fils, qui précède les premières éditions, celles qui s'arrêtent à la Centurie VII, quatrain 42.

promise, ils doivent construire une arche — soit, en latin, *arca* ce qui, à proprement parler, veut dire un coffre. Et Moïse ajoute : « Vous allez mettre là quatre *cherubim* » — ce que nous traduisons par « chérubins ». Or, *cherub,* en hébreu, signifie bien *taureau,* mais le taureau du ciel, celui du zodiaque; et ce taureau céleste a aussi un autre nom: on peut dire, la Cabbale nous l'apprend, autant *cherubim* que *ophanim.* Ce dernier mot veut dire roues. Donc Moïse a demandé aux Hébreux de fabriquer un coffre et de le monter sur quatre roues. Ce coffre était probablement très lourd, car il a fallu toute une tribu pour le traîner dans le désert! Et le lendemain, le Pharaon poursuivait les Hébreux.

Qu'y avait-il donc dans ce coffre? Je ne sais, mais cela se devine. De l'or et de l'argent? A quoi bon dans le désert! Il y avait sans doute mieux que cela. Il y avait tous les documents des cryptes initiatiques des temples égyptiens, il y avait des formules géométriques, cosmographiques, algébriques. C'est avec cela que se firent les textes bibliques, les psaumes, la Torah et le Temple de Salomon.

Puis les Romains sont venus en colonisateurs de la Judée, et ils s'avisèrent un jour de détruire le Temple de Jérusalem, car les coloniaux sont, hélas! souvent des destructeurs.

Les Juifs se dispersèrent, mais avant que le Temple ne fût démoli, les documents disparurent : en tout cas, le Saint des Saints était vide quand on y pénétra.

Depuis lors, jamais ces documents n'ont été retrouvés. Or, Nostradamus, qui était d'une famille ayant toujours vécu près du Temple et des rois de Jérusalem, affirme qu'il a eu en héritage des documents provenant d'Egypte. On est en droit de supposer que ce sont les mêmes, étant donné le caractère de ses travaux (1).

Voilà donc d'où proviendraient, pour une part, les documents de Nostradamus; mais il déclare en avoir eu également d'autres qui étaient originaires de l'ancienne Perse, de celle des « mages ». Ce sont des documents surtout astronomiques et beaucoup moins cryptographiques.

(1) N'oublions pas que les Compagnons du Devoir ont toujours prétendu avoir puisé leurs traditions en Provence même où s'étaient retirés les constructeurs du Temple de Salomon.

Dans ces conditions, Nostradamus peut bien dire qu'il n'a fait qu'établir un système fort ingénieux. mais uniquement cosmographique et géométrique, qui est simplement génial par son accord du temps et de l'espace.

Aussi dit-il modestement : « Je n'ai rien fait de merveilleux » (1). Mais il déclare dans sa lettre à César, son fils, qu'il a brûlé tous ses documents.

Il ne reste donc que son livre mystérieux, cryptographique, impossible à lire sinon après beaucoup de travail. Il a rapproché les vers, écrits en ce français qui n'est qu'une photographie du latin d'une façon telle qu'ils ont l'air d'avoir un sens.

Il est certain que tout le monde les a lus, par quatrains, à la suite et que tout le monde s'est trompé. Il sait que nous manœuvrons le principe de causalité, de manière à nous y fier sans réfléchir, la plupart du temps; que, en vertu de cette habitude, nous lierions des vers qui devraient être séparés; et qu'ainsi son œuvre pourrait traverser les siècles, sans être comprise évidemment, mais aussi sans être altérée : pour lui c'était le point important.

De sorte que l'interprétateur du texte français de Nostradamus est généralement obligé de fausser le sens pour qu'un quatrain tout entier puisse se rapporter à l'événement qu'il suppose. Et le résultat est, en suivant le pied de la lettre, une série « confuse de rêveries » — selon sa propre expression.

Ainsi, en dernière analyse, les « rêvasseurs seront moqués » — c'est encore lui qui parle — et tous les gens de science trouveront inutile de déchiffrer une énigme abracadabrante.

Il peut craindre, en effet, les savants; il sait qu'ils connaissent la géométrie, l'astronomie et que s'ils introduisent le levier de l'analyse dans ses œuvres, ils finiront par découvrir le reste. C'est bien ce qu'il veut éviter.

Mais alors, la raison de tout cela? Elle est très simple.

Comme tous les hermétistes, comme tous les hommes qui se sont jadis élevés dans la science, Nostradamus

---

(1) *Frappé du ciel n'ai fait cas merveilleux* (II, 48) ce qui veut dire: « J'ai reçu à ma naissance, des aspects astraux qui me prédisposaient à ce travail, mais je n'ai rien fait de merveilleux ».

sait qu'à moins que les peuples ne soient assez évolués pour comprendre, il est absolument inutile de dire aux profanes une vérité qu'ils ne pourraient saisir et qu'ils seraient, au contraire, susceptibles de déformer au point qu'elle deviendrait une erreur. Comme tous les hermétistes, il cherche à demeurer incompris et peu lui importe qu'on se méprenne sur son compte. En fait, plus on rit de lui, plus l'hermétiste est content; plus il rencontre de sceptiques, plus il est satisfait; il aime mieux que l'on croit aux faux prophètes qu'à lui-même — pour que la lettre des vrais prophètes demeure intacte, pour que vous ne croyiez pas aux autres.

Ainsi le secret est gardé, et bien gardé, par tous les sceptiques qui empêchent les profanes d'y entrer. Il se forme autour du temple, une multitude qui se moque et qui crie : « Qu'allez-vous faire dans ce cénacle de l'invraisemblance? » Ce sont les gargouilles de Notre-Dame qui disent avec un rire sardonique : « Ah! Ah! Que viens-tu faire ici? »

Le profane hésite : « Peut-être ai-je tort, dit-il, et si je veux réussir dans la vie, mieux vaut hurler avec les loups et rester dehors. » Et il n'entre pas dans le temple.

C'est pour cette raison que Nostradamus a toujours dit qu'il fallait beaucoup de courage pour entrer, pour traverser cette horde de sceptiques qui ont raison de crier car, plus ils crient, plus ils défendent ce qu'il y a à l'intérieur du monument.



Or, nous voici donc dans le Temple, nous avons passé le portique. Il ne faut pas croire que, du jour où nous y avons pénétré, tout s'éclaire et se comprend; là aussi il y a des degrés.

Je prends ici une comparaison très simple qui a été employée dans toutes les sociétés initiatiques des temps modernes.

On arrive; on ne sait rien. Il faut apprendre son métier: on est un apprenti. J'étais un apprenti en 1924; le travail que j'ai, alors, présenté n'était qu'un travail du premier degré. La clé de Catherine de Médicis n'est pas autre chose qu'une martingale de la roulette et je viens d'expliquer le système de ce jeu. Or, on sait qu'il ne

faut point se fier aux martingales, elles font faillite. Celle de Catherine de Médicis s'arrête par deux fois: à la date de 1792 et à celle de 1924.

Depuis, par un travail long et parfois pénible, j'ai compris l'œuvre tout entière et ce que je présente ici aujourd'hui, c'est un travail du deuxième degré où il ne s'agit plus de jeu de nombres, mais de constructions.

Quant au travail du troisième degré, au travail de maître, on ne peut l'expliquer brièvement. Il faut, pour pouvoir y participer c'est-à-dire le lire et en tirer profit, une certaine préparation mathématique et aussi une certaine préparation de l'âme car les vérités qui en découlent sont souvent pénibles et même cruelles.

Mais, heureusement pour nous — Nostradamus le dit — nous avons la chance de vivre dans une ère de liberté de la pensée et de la parole. Heureusement aussi l'instruction a été assez répandue pour que le public soit assez averti sur la géométrie, l'astronomie même et qu'il s'en rappelle aisément les principes. D'autre part, l'histoire a marché; nous sommes loin du temps de Henri II, non seulement au point de vue scientifique, mais surtout au point de vue social.

Si l'aviation nous est familière, il y a aussi une chose que nous comprenons mieux, que nous ne comprenions pas du tout avant la guerre : c'est la monnaie. Il a fallu pour cela qu'on nous vote des impôts nouveaux, que nous perdions au change, il a fallu que nous fussions, comme dit Nostradamus, « tous au change appauvris... », mais c'est un fait, les questions monétaires sont du domaine public.

Enfin, la télégraphie et la téléphonie sans fil nous ont fait comprendre comment les ondes peuvent se propager et le public est, maintenant, initié à un ordre de phénomènes physiques qui — je l'ai écrit il y a longtemps — n'est, après tout, que la magie de l'antiquité.

Nous sommes donc mûrs pour entreprendre l'étude de l'hermétisme de Nostradamus.



Cependant, il y a une question qui nous trouble toujours et qui risque de nous troubler davantage encore après l'exposé d'un semblable système conduisant à la

prédiction précise d'événements futurs: c'est celle du libre arbitre.

Cette question doit être posée. Mais je tiens tout d'abord à attirer notre attention sur le fait que Nostradamus est uniquement un esprit scientifique qui ne veut point sortir du domaine matériel: il fait de l'astronomie, de la cosmographie, de la géométrie, du calcul, il ne fait pas du tout de métaphysique. C'est un homme pratique qui fait des choses pratiques, qui ne se préoccupe pas de ce qui est au delà de la physique, qui tient visiblement à laisser de côté les problèmes appelés philosophiques.

Or, la question du libre arbitre est évidemment une question métaphysique et les solutions peuvent en être différentes suivant telle ou telle *voie morale* qui paraît plus simple à comprendre, plus agréable à saisir.

Néanmoins, sans faire de métaphysique, je crois que l'on peut suivre des *voies physiques* pour envisager la solution de ce qui peut sembler, au premier abord, une antinomie.

Vous avez tous assisté à cette représentation de cirque où un cheval tourne dans la piste, tandis qu'une petite fille esquisse des pas sur le plateau qu'il porte sur le dos. Des clowns tendent au-dessus du cheval une banderole d'étoffe, l'écuyère saute, elle s'élève légèrement en l'air et retombe sur le plateau après avoir franchi l'obstacle; pendant ce temps, le cheval a continué à trotter. Or, il n'y a pas loin du plateau à la croupe, et le cheval ayant avancé pendant que la fillette sautait, logiquement elle devrait tomber au moins sur l'extrémité de la croupe. Au contraire, elle retombe toujours sur le plateau d'où elle s'est élancée.

D'autre part, quand vous êtes en chemin de fer, que le train est lancé à toute vitesse, vous voulez jouer à la balle, vous lancez celle-ci verticalement en l'air, et au lieu qu'elle retombe à côté de vous, du point *terrestre* d'où elle est partie (puisque le train a avancé rapidement durant ce temps) vous la recevez, au contraire, rigoureusement dans vos mains.

Considérant enfin un aviateur qui navigue dans les hauteurs de l'atmosphère et qui vise un point qu'il veut atteindre avec sa bombe, on voit que s'il lâche cette bombe au moment où il est juste au-dessus du dit point, le

projectile ira tomber beaucoup plus loin tout comme si, après avoir quitté l'avion, la bombe y était restée attachée par un fil jusqu'au dernier moment. C'est ce qu'on exprime en disant que la chute d'une bombe d'avion est parabolique.

Ces trois phénomènes sont identiques : bien connus en mécanique rationnelle, ils sont l'application de la loi de la *décomposition des forces*. Le cheval, le train, l'avion, dans ces trois exemples, jouent mathématiquement le rôle de centres individuels d'attraction. Le phénomène se passe absolument comme s'ils possédaient — en propre et en toute indépendance — une partie de la force d'attraction terrestre. La fillette, la balle, la bombe sont attirées par cette force décomposée et non plus par la terre.

Voilà tout le problème du libre arbitre

Il y a un déterminisme général que l'on peut appeler, en langage métaphysique, providence, harmonie préétablie ou de tout autre nom. On peut comprendre, calculer même, ce déterminisme général, comme on comprend et on calcule la pesanteur terrestre; mais les forces qui jouent dans ce déterminisme, c'est-à-dire celles que chacun d'entre nous possède, sont des forces décomposées comme est décomposée la force émanant du cheval, du train ou de l'avion. Dans ces conditions, chacun de nous constitue un centre indépendant — et par conséquent libre — dans le déterminisme général. Certes, toutes les forces et toutes les individualités sont en fonction du déterminisme général, mais librement tout de même.

Alors, envisageant une responsabilité, c'est-à-dire une cause immédiate, il faut la rechercher au centre indépendant, soit à qui appartient la force : au cheval, au train, à l'avion, et moralement à chacun de nous.

Voilà comment, scientifiquement, peut s'envisager le problème du libre arbitre.

Mais, s'agissant de métaphysique, il ne faut pas trop forcer la science. Celle-ci doit demeurer dans le domaine physique et ne pas en sortir. N'oublions jamais que nous ne sommes que de modestes habitants de la terre, vivant sur un tout petit sphéroïde, excentré dans l'espace. Parce que nous avons un cerveau très puissant, nous croyons pouvoir tout comprendre... Evidemment, nous pouvons nous faire une idée de l'univers, mais dans quelles con-

ditions? Une idée par rapport à nous-mêmes, et avec quoi? Uniquement avec notre cerveau. Or, qu'est-ce que notre cerveau? Un appareil disposé en géométrie euclidienne — Henri Poincaré l'a fort bien démontré; nous ne pouvons guère comprendre, nous figurer et construire les choses qu'en géométrie euclidienne. Certes, nous pouvons, grâce à l'élasticité de notre esprit, qui est vaste et ingénieux dans ses abstractions, arriver à ce que l'on appelle des possibilités mathématiques et nous lancer dans l'espace à *n* dimensions, mais notre cerveau ne construit qu'avec la géométrie euclidienne.

Pour ce cerveau terrestre, une perpendiculaire est une perpendiculaire, et toute ligne qui ne fait pas exactement deux angles droits avec la droite sur laquelle elle a pied est une oblique. Nous ne concevons une circonférence que comme une courbe fermée dont tous les points sont équidistants d'un centre; et pourtant, ce n'est peut-être pas vrai en soi; la géométrie descriptive nous fait constater que la circonférence n'est qu'une projection de l'ellipse. Alors, y a-t-il deux, trois, quatre, une infinité de centres? Que sais-je? Mais qu'importe! je ne puis le comprendre : il est impossible à un cerveau humain de se figurer une circonférence dont tous les points *ne seraient pas* à égale distance du centre; c'est, pour lui, une absurdité!

Cela ne veut pas dire que, si nous étions situés en d'autres points de l'espace infini, nous n'aurions pas un cerveau établi autrement et qu'alors nous ne puissions pas avoir *une autre géométrie*. Je livre cette hypothèse à vos réflexions particulières.

Reprenant pour un instant la comparaison avec le chemin de fer, je ferai remarquer que, lorsque nous sommes dans un train, nous jouissons d'une liberté assez grande: nous pouvons circuler dans le compartiment, aller tout le long du couloir jusqu'au wagon-restaurant, converser avec les voyageurs assis en face ou à côté de nous, engager telle aventure d'affaires ou d'amour qui nous plaît — mais nous ne pouvons pas sortir du train en marche sans accident souvent mortel. Or, à part que nous n'avons pas choisi le train qui nous emporte — et qui est l'astre appelé la Terre — c'est un peu de cette façon que nous devons envisager la vie terrestre!

Continuons la comparaison ferroviaire. Nous devons

constater que ce qui intéresse par dessus tout les voyageurs, c'est l'horaire du train. Personne ne songe à toute la somme de travail qu'ont dû fournir les savants, les ingénieurs et même les ouvriers pour arriver à établir la locomotive à grande vitesse, les wagons confortables et cet admirable dispositif qu'est une voie ferrée. On traiterait avec justesse, de fou celui qui ferait passer un examen de physique à tous les voyageurs au lieu de leur demander leurs billets pour prendre place dans les voitures! De même, en l'espèce, ce qui nous intéresse c'est de savoir où nous allons et quand nous arrivons à chaque station : c'est l'horaire, en somme, du train de la vie — ce sont les prédictions de Nostradamus.



Or, du fait que la martingale de Catherine de Médicis s'arrête effectivement en 1924, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle a fonctionné jusqu'à cette date avec une exactitude suffisante et que ce que j'ai dit à l'époque a sa valeur. Au delà de 1924, ce que j'ai pu dire, notamment concernant les années 1927 et suivantes jusqu'en 1931, avait été extrait de certaines phrases de la lettre à Henri II et de certains vers succédanés de ceux que j'avais pu enchaîner et précédant immédiatement cette année 1924. Ce sont, du reste, des prédictions en clair que plusieurs érudits avaient assez bien lues auparavant.

Outre le fameux quatrain concernant Louis XVI, auquel j'ai fait allusion en débutant (VII, 44), il y a les vers célèbres concernant Napoléon Ier : « *La tête rase prendra la satrapie — par quatorze ans tiendra la tyrannie* (VII, 13)... » Il y a aussi le vers où le nom de *Philippe* (Louis-Philippe) est écrit en lettres capitales (IX, 89); il y a également le vers concernant le second Empire: « *Neveu du sang, occupera le règne...* » — car Napoléon III était le neveu de Napoléon Ier. Il y en a d'autres encore.

Mais ces vers ne sont en langage clair que parce qu'ils sont les éléments de problèmes variés et nombreux, posés par Nostradamus pour faire comprendre et travailler son système.

C'est un professeur de mathématiques, on ne saurait trop le répéter. Il ne dogmatise jamais, il pose cons-

tamment des problèmes nouveaux, indique et conseille et traite assez mal son élève quand il ne comprend pas vite et bien. Son testament et sa lettre à Henri II ne sont pas autre chose qu'une série de notes mathématiques et de problèmes à résoudre.

Partant de la phrase contenue dans la lettre à Henri II, où est indiquée la date 1792 comme celle de la « rénovation du siècle » — il pose aussitôt le problème de Louis XVI, indiqué par le quatrain 44 de la Centurie VII. Après, vient celui qui concerne Bonaparte. Puis celui de la période 1830-1848; puis 1852-1870; puis la guerre de cette date et pourquoi elle dure sept mois; enfin, le retour, la comète de Halley en 1910 et quatre ans après, la dernière guerre. Celle-ci est indiquée nettement par les vers que je vous ai cités dans ma conférence de 1924: « *Fustes et galères autour de sept navires — Sera faite une mortelle guerre, etc...* » c'est-à-dire « de petites barques et des bateaux plus gros autour de sept navires »; en d'autres termes : de petites nationalités et de plus grandes autour de sept puissances; et si vous vous reportez à ce que je disais en 1924, les grandes nations alliées et associées étaient au nombre de sept.

Tous ces problèmes doivent être abordés et résolus par le système chrono-cosmographique de Nostradamus — qui, après tout, constitue un instrument absolument analogue à un théodolite (1).

Le vernier de ce théodolite est composé de 4.680 vers; il tourne parce qu'il est accordé avec le temps, de sorte qu'en prenant les visées par report sur l'espace, on se trouve avoir à la fois et en chaque point, mesuré angulairement, une donnée précise d'espace et de temps. On n'a plus alors qu'à transposer suivant le calendrier usuel — c'est-à-dire le temps civil moyen qui est astronomiquement inexact, mais qui nous est familier.

C'est d'ailleurs pour accorder les temps dits astronomiques, avec le calendrier usuel que Nostradamus donne certaines dates : 1607 de liturgie, par exemple (ce qui correspond à l'année 1606, parce que, en liturgie, pour

(1) Nostradamus dit, du reste, que c'est un instrument (machina) — voir *Présages* 96.

compter et calculer la fête de Pâques, on ajoute 1 au millésime de l'année), 1606. 1727 en octobre; 1999 sept mois.

Le professeur aurait pu inscrire autant de dates qu'il aurait voulu; il se contente d'indiquer celles qui constituent des repères pour que, en construisant le théodolite, le vernier et les trois alidades soient rigoureusement en place.

Mais il ne pose pas que des problèmes concernant la chronologie historique, les phénomènes astronomiques ou les constructions géométriques, il pose aussi des problèmes particuliers concernant l'évolution des états, des cités, des opinions politiques ou religieuses, les modifications successives des conceptions artistiques, voire même de la mode dans les costumes! C'est la vie tout entière qu'il faut passer en revue.

Ainsi, je m'étonnais, dans ma conférence de 1924, d'avoir constaté que Nostradamus s'occupait de l'obélisque et qu'il avait précisé le détail que, pour le fait d'avoir érigé cet obélisque, Hippolyte Lebas avait sollicité de Louis-Philippe un titre de noblesse. Or, il s'agit simplement du problème concernant l'évolution de Paris et de la construction géométrique qu'il faut tracer en prenant pour centre d'un cercle le Rond-Point des Champs-Elysées et comme diamètre la distance comprise entre l'Obélisque et l'Arc de Triomphe. L'anecdote concernant l'architecte qui érigea l'Obélisque n'est mentionnée que pour indiquer qu'il s'agit bien du monolithe de Paris.

Le problème de l'évolution de la France depuis 1792

Chacun des problèmes que pose Nostradamus a un but pratique. Professeur, et habile professeur, il sait que l'élève en sciences ne comprend réellement un théorème, une loi, une équation, qu'en passant de la démonstration à l'application même.

Mais tout ce qui est mathématique ayant un abord assez rébarbatif — on doit bien l'avouer — c'est affaire au professeur d'intéresser l'élève. Combien de personnes auraient pris goût aux sciences si leurs premiers professeurs avaient été habiles dans l'art de les intéresser et de les « allécher ».

Or, quel que soit le haut intérêt que présente en soi le système chrono-cosmographique de Nostradamus, il est tellement compliqué, tellement abstrait, que si celui qui l'expose ne sait pas intéresser et « allécher », l'élève — autant appliqué et diligent qu'il puisse être — se rebute dès les premiers pas.

C'est pourquoi l'auteur emploie la méthode des problèmes qui éveillent d'abord la curiosité — parce que leur solution jette incontestablement une lueur sur des événements intéressants au premier chef — et qui ensuite entraînent, par leurs développements, à des solutions dérivées d'où part la réflexion, féconde en découvertes.

Nostradamus, ayant à sa disposition son système qui lui donne les *déterminations* de toute chose, a indubitablement commencé par préciser, au moyen des constructions géométriques et du calcul, les éléments de l'*avenir* de son œuvre. Que va devenir ce livre? Qui essayera d'en déchiffrer l'énigme? Qui y parviendra et comment, et quand?

Prophète, il commence par prophétiser pour lui-même. C'est pourquoi, dans son testament, on trouve d'abord les conditions précises de son enterrement, puis de son exhumation future en 1793, puis de la translation de ses cendres dans l'église où elles reposent actuellement. C'est pourquoi, aussi, on trouve la mention des efforts que plusieurs personnes ont faits pour interpréter ses vers.

L'abbé Torné avait découvert que Nostradamus parlait de lui. Cela ne peut maintenant nous étonner : l'interprétation de l'abbé Torné est celle qui a touché de plus près la solution de l'énigme; eût-il découvert que le texte devait être traduit en latin, et que les vers devaient se détacher et non point se lire par quatrains, que c'est probable que cet interprétateur eût mis le doigt sur « le ressort du secret ».

Mais, historien plus que mathématicien, « l'abbé » — comme dit Nostradamus — est passé à côté du secret, il a « marché par dessus et devant » (II, 27). Pourtant, il avait compris que les lettres V. S. C. étaient celles d'un *sépulcre romain!*

Depuis la fin du Second Empire — moment où travaillait l'abbé Torné — le livre et son secret n'ont plus été l'objet d'une étude sérieuse. Nostradamus mentionne incidemment les travaux faits par les Anglais et les qualifie en des termes si crus qu'on ne saurait les répéter en public.

On doit, dit-il, arriver jusqu'en 1923 pour « trouver la plus forte attaque ». C'est l'époque où, par suite de circonstances entièrement indépendantes de ma volonté, j'ai commencé l'étude méthodique du texte.

Or, j'ai pu constater — et cela presque jour par jour depuis février 1924 (c'est-à-dire au lendemain de ma première conférence faite à l'aide de la clé dite de Catherine de Médicis) — que le *déterminisme* de la découverte du système avait été *serré* d'aussi près que possible par l'auteur.

J'avoue franchement que, pendant longtemps, je n'ai point cru à ce que je traduisais dans les vers enchaînés. Souvent, les précisions étaient si intimes que je pensais m'illusionner. Ce n'est qu'*après trois ans* de travail — et de travail continu et inlassable — après avoir retourné les problèmes en tous sens, après avoir en quelque sorte opposé le scepticisme le plus farouche à l'évidence même, que je dus m'incliner, absolument abasourdi, d'ailleurs!

La précision du système m'a, plus d'une fois, plongé dans une profonde stupeur. Abordant un des problèmes posés et poursuivant son développement, durant parfois plusieurs jours — sans savoir, du reste, souvent où l'auteur me menait — il m'est arrivé à plusieurs reprises de tomber sur des vers qui, clairement et indubitable-

ment, indiquaient les circonstances détaillées du moment précis où je me trouvais!

A première vue, cela est inconcevable et tant qu'on n'est pas en possession du système complet on ne peut l'imaginer. Plus tard, une fois la découverte totalement faite, on trouve que rien n'est plus logique, si compliqué que soit le calcul.

Voilà pourquoi je peux dire que si je racontais l'histoire de cette découverte du système, elle prendrait l'allure soit du *Scarabée d'or*, soit des *Mille et une Nuits*.

Il est impossible cependant — pour le moment du moins — d'examiner ces problèmes dont la solution ne prouverait rien. Que les accords du vernier du théodolite et de ses alidades aient dû être établis par des faits contrôlables seulement par l'élève, il en résulte pour celui-ci la certitude mathématique; mais non la démonstration patente de la valeur du système.

En l'espèce l'adage « ab uno disce omnes » n'a aucune efficacité : entre les faits de la vie d'un citoyen et les événements historiques d'une nation, la marge est trop grande pour que les premiers fassent la démonstration des seconds. Et si l'auteur se fût borné à établir ses données sur des faits particuliers, jamais aucun élève n'aurait pu en inférer que le système fût aussi bien applicable à une nation qu'à un citoyen.

Il était donc indispensable que les problèmes posés fussent de deux ordres : l'ordre personnel à l'élève pour que l'évidence fût contrôlable non seulement avec facilité, mais encore avec une rigoureuse précision (celle-ci allant dans le temps jusqu'à la seconde et dans l'espace jusqu'à quelques centimètres!) — et l'ordre impersonnel, c'est-à-dire historique et cosmographique pour que l'évidence fût contrôlable par la chronologie des faits politiques (dans le temps, en comptant par siècles, années et jours) et par les longitudes et latitudes des cartes géographiques (au moyen des mesures marines qui sont, comme on le sait, accordées avec la sphère terrestre).

La méthode consiste à « faire le point » continuellement et avec précision : c'est pourquoi le système est, en somme, un théodolite. Et les vers qui, enchaînés, constituent un problème ne sont que le « guide » pour l'élève.

On comprend aisément que 4.680 vers — fussent-ils

tous historiques, et ils ne le sont qu'en minorité — ne peuvent servir à un enchaînement de prédictions allant jusqu'au delà de l'an 7.000 et non seulement pour la France, mais (au moins) pour toute l'Europe!

Aussi l'auteur dit-il formellement : *Publici dolo res compositor omnia inflat* (je dégrossis les événements historiques, celui qui compose doit tout développer) (1). Mais il ajoute (Prés. 4) : *par le conseil ceci ne peut faillir.*

Et il ne manque pas de donner des conseils! On peut dire même qu'il les prodigue : ceci surcharge souvent sa chronologie historique, s'y mêle au point que plusieurs vers prophétiques exigent de longues explications.

Il s'est fort bien rendu compte de la difficulté que pourrait créer cette manière, pourtant utile, de procéder et il l'a signalée dans la Lettre à Henri II.

Cette *Lettre,* maintenant que j'ai pu la traduire complètement — et on ne peut le faire que si on connaît déjà le système tout entier — n'est, après tout, qu'un codicille à son testament. Il ne l'a écrite (c'est l'explication donnée par lui-même) que par suite d'un scrupule légitime : en relisant son testament mathématique destiné à permettre la reconstitution du système, il s'est aperçu que l'élève risquerait fort de s'embrouiller. Quelque nombreux que soient les conseils donnés par les vers enchaînés, ceux-ci sont encore trop souvent énigmatiques étant trop concis; alors il a rassemblé un certain nombre de *notes* qui aident à l'application des formules : c'est la Lettre à Henri II.

Toute la malice a été d'abord de l'adresser à Henri II, ensuite de l'écrire en des termes tels que l'on pourrait s'imaginer — à première vue — qu'elle est, elle aussi, un document prophétique. En la parcourant — car elle est absolument incompréhensible à la lecture et on ne peut que la parcourir — l'œil y est attiré par des expres-

(1) C'est un vers du testament au Présage 140. Il est curieux parce qu'il contient un calembour formant un contresens : l'expression *res dolo* était courante chez les avocats romains et Cicéron l'emploie souvent; elle se traduirait par « bref », mais en écrivant « *publici dolores* » Nostradamus traduit comme s'il avait mal compris une dictée latine et écrit : « *les publiques douleurs* »! De la sorte, en français, le lecteur est égaré.

sions qui, immédiatement, entraînent l'imagination vers la prophétie historique. Il n'est question que de massacres, de calamités et de persécutions; on y voit l'antéchrist et son abomination; l'église de Jésus-Christ et les rois aquilonnaires — visiblement l'auteur s'est amusé à donner à son texte l'apparence des versets d'Ezéchiel!

C'est bien l'application de sa méthode : *oculus de re vana erit destitutus* — le regard s'illusionne!

En réalité, c'est un supplément de conseils pour l'élève. A coup sûr, ni Catherine de Médicis ni Henri II n'y ont jamais rien compris : ils n'ont dû y voir que les habituelles et pompeuses louanges que, selon la coutume de l'époque, on adressait aux souverains!

Or, cette *Lettre* n'a été écrite que par crainte de n'être pas bien compris par l'élève : Nostradamus est un professeur scrupuleux, il a toujours peur que sa pensée mathématique ne soit pas complètement saisie! Et ceci est un véritable paradoxe, car il est naturellement porté à ne parler que par énigmes.

Il est hermétiste — on doit le prendre comme il est : de nos jours, on procèderait sans doute autrement. Mais, quand on connaît bien son système et que l'on en a apprécié toute la portée et toute la valeur, on est obligé de reconnaître qu'un procédé différent eût présenté de très grands dangers à l'époque de la Renaissance. Le moindre de ces dangers eût été que le livre ne fût jamais parvenu au XXe siècle on l'eût immanquablement détruit; or, il n'est pas le seul : le système dévoile par ses constructions géométriques non seulement des secrets d'Etat, et aussi des secrets intéressant ce qu'on appelle la défense nationale, dont le danger de révélation est déjà assez considérable, mais encore — et ceci est beaucoup plus grave — des secrets appartenant aux cénacles occultes qui ont joué, jouent encore et joueront un rôle dans l'enchevêtrement des événements politiques.

Révéler cela était impossible; permettre que quiconque puisse en avoir connaissance eût été le fait d'un malfaiteur!

Et on arrive à cette conclusion que Nostradamus a eu raison d'écrire par énigmes : il ne pouvait faire autrement, il ne le devait pas. C'est si vrai que si, sur certains points on me demandait des élucidations, je ne saurais moi-même parler que son langage; mais je me hâte

d'ajouter que ce langage serait aussitôt clairement entendu de celui qui peut et doit le comprendre!

En parlant ainsi, d'ailleurs, on ne dit que la stricte et pure vérité!

Dans ces conditions, on ne trouve de clair ou de clarifiable dans le texte que ce qui a trait aux données des problèmes posés pour contrôle historique — ou pour enchaînement de la chronologie des faits publics dans l'avenir des temps (ceci étant écrit à titre de « guide »).

C'est à quoi se réduisent ses *prédictions*, si l'on ne veut voir en Nostradamus qu'un prophète et si l'on ne veut considérer son œuvre que sous un jour prophétique.

Quant au reste, « l'œuvre ancienne se parachèvera », dit-il.

Et, ayant calculé soigneusement que les déterminations étaient telles qu'il fallait arriver à notre époque (et à l'année même, 1927) pour que les circonstances *cosmiques* permettent l'élucidation complète de son système, il a posé le grand problème de la France depuis 1792 à nos jours.



Cette date de 1792 est importante à tous égards. Historiquement elle est celle de la déchéance de Louis XVI — par conséquent de la fin réelle de la monarchie absolue en France. Evidemment on peut dire que, depuis la transformation des Etats Généraux de 1789 en Assemblée nationale constitutionnelle, la France était dotée d'un Parlement. Mais personne ne pourra raisonnablement soutenir que le régime parlementaire existait véritablement avant la Convention; d'ailleurs, il est patent que la cour de Louis XVI s'opposait aux tendances parlementaires de la Constituante et que la fuite à Varennes en 1791 n'a été envisagée que parce que ces tendances menaçaient de triompher et triomphaient même au point de compromettre toute autorité royale.

Louis XVI et sa cour n'ont agi que comme ils devaient le faire : représentants d'un passé qui s'écroulait, ils luttaient pour son maintien et réagissaient autant qu'ils le pouvaient contre les tendances nouvelles. C'est le fait que l'on constate toujours : en présence des idées et des tendances qui se manifestent dans le but d'opérer un changement d'habitudes politique, le pouvoir — quel-

qu'il soit — réagit pour empêcher que ce changement se produise. Quand le changement s'opère, on dit qu'il y a eu révolution, sinon on raconte que le pouvoir a eu de la fermeté!

En l'espèce — on le sait — il y a eu révolution.

Nostradamus, dans sa concision, est brutal : il qualifie la fuite à Varennes d'*injuste* (VII, 44) et d'*inexcusable* (Prés. 86). Elle amena l'essai de constitution parlementaire de 1791; et ce fait entraîna le roi à une lutte inégale contre la Convention, nouvellement élue.

En 1792, on le *coiffa du bonnet rouge,* le 20 juin; on l'attaqua aux Tuileries le 10 août; il se réfugia au sein de la Convention, on l'y arrêta, on l'emprisonna au Temple, on le jugea cinq mois après et on l'exécuta.

Historiquement, la date de 1792 est plus significative que celle de 1789 — laquelle ne fait qu'ouvrir la période révolutionnaire.

Diplomatiquement, cette date est celle des conflits européens qui, par la suite, se sont compliqués au point que l'on peut dire hardiment qu'ils ne sont pas encore — à l'heure actuelle — résolus! C'est en août 1792 que le duc de Brunswick, général de l'armée prussienne, publia son fameux manifeste où « au nom des rois, il déclarait la guerre à la France pour rétablir Louis XVI dans ses droits ». La première coalition européenne était un groupement d'intérêts pour anéantir les idées et tendances nouvelles.

A partir de ce moment — si l'on fait un raccourci historique — l'Europe s'embrouille. A l'attaque de la Convention par les coalisés suit la riposte de Valmy (20 septembre 1792) et l'offensive victorieuse du Consulat et de l'Empire. Les armées de Napoléon parcourent l'Europe, se trouvent définitivement obligées de se replier et sont même battues en 1815 — mais elles laissent derrière elles les idées de liberté et, en fin de compte, après 1848 et les révolutions de cette époque, on ne voit guère plus que des monarchies constitutionnelles en Europe, là même où un demi-siècle auparavant on ne trouvait que des monarques décidés à défendre leur autorité absolue!

Et, quand les années ont passé, à quoi assiste-t-on? A la dernière guerre de 1914-1918, après laquelle — pour des raisons diverses sans doute, mais par suite des consé-

quences historiques indéniablement — les monarchies deviennent très rares en Europe!

Ne faisons aucune politique : constatons simplement les faits. La date de 1792 est par conséquent primordiale.

Au surplus, la manœuvre de la clé dite de Catherine de Médicis s'arrête — par le jeu des nombres — à 1792. N'aurait-il eu que cette raison-là, Nostradamus devait faire partir le problème de cette date; mais il avait aussi — on vient de le voir — d'autres raisons historiques, sociales, diplomatiques. Et on doit dire que l'arrêt de cette clé de Catherine de Médicis est *voulu,* que l'auteur a combiné ses nombres de manière que la mathématique coïncide avec l'histoire — et aussi avec sa propre sécurité car, de cette façon, la cour de Henri II demeurait dans l'ignorance de l'exécution de Louis XVI et des exécutions subséquentes de tous les « suspects » .

N'oublions pas que les ci-devant de 1793 étaient les descendants directs des seigneurs de l'époque de Henri II. C'est pourquoi Nostradamus dit dans sa fameuse *Lettre :* « Que je voulus à chaque quatrain mettre le dénombrement du temps se pourrait faire, mais à tous ne serait agréable — ne moins les interpréter (les vers) » et il ajoute qu'il craindrait que « les calomniateurs ne le mordent » et enlèvent « à sa plume son repos nocturne ».

En effet, annoncer par avance, en termes clairs, une si formidable révolution c'était peut-être assurer sa propre gloire — mais, à coup sûr, c'était constituer un document d'espoir de libertés aux peuples et inciter les gouvernants du jour à supprimer ledit document et son auteur!

Mieux valait procéder autrement.

Cependant cette clé — je le comprends bien maintenant — n'est qu'une amorce. Son arrêt en 1792 incite naturellement à l'étudier mathématiquement. C'est ce que j'ai fait, du reste. Cette clé, par analyse, conduit à trouver le testament et celui-ci fait découvrir le système tout entier : je l'ai dit. Mais une fois le système découvert, on est amené à reprendre l'étude de l'histoire à partir de cette même date de 1792 de manière à comprendre le fonctionnement du système.

Voilà pourquoi Nostradamus a posé ce grand problème.

Notons, en outre, que le développement de ce problème — pour la France — va nous faire embrasser plus de cent trente ans d'histoire durant lesquels se sont succédé toutes sortes de régimes. L'historien Taine l'avait fort bien compris quand il disait que la période commencée en 1789 n'était — pour plus d'un siècle — qu'une longue révolution. Sans aller jusque là, nous nous bornerons à constater que la France n'a trouvé depuis lors de régime un peu durable que la IIIe République — et encore, avec les difficultés créées par l'après-guerre, sommes-nous obligés de constater (quelles que soient nos opinions politiques, toujours à respecter) que ce régime, si on ne veut pas qu'il s'écroule, a besoin d'être singulièrement amélioré, sinon dans ses institutions, du moins dans ses méthodes.

Les historiens modernes aiment à dire — pour demeurer impartiaux — que la France, durant cette période d'environ 130 ans, a fait diverses « expériences » de régimes et de tendances. Admettons le mot : ce sont ces « expériences » que le problème posé par Nostradamus va envisager.



La solution la voici.

Nous partons de FLORAM PATERE — traçant une circonférence et disposant autour les douze lettres qui composent ce latin.

Mais, d'abord, comment se trouve le « mot principal de l'énigme » ? Quand on ne connaît pas le système tout entier, mais que l'on a compris que les Centuries ne constituent pas à elles seules toute l'œuvre et que pour la compléter elles doivent être jointes aux Présages et aux Sixains, on se voit en présence d'une difficulté. Où se placent ces Présages et ces Sixains? est-ce à la suite des Centuries ou au milieu de ces dernières?

Les Centuries — je le répète — se composent de 942 quatrains au lieu de 1.000, parce que la Centurie IV n'a que 42 quatrains. L'idée vient naturellement de souder à cette dernière Centurie les Présages dont le nombre de quatrains est de 141 : c'est du moins, ainsi que j'ai raisonné.

Or, partant de la Centurie I, on va d'abord compter six Centuries complètes : soit 600 quatrains — puis 44

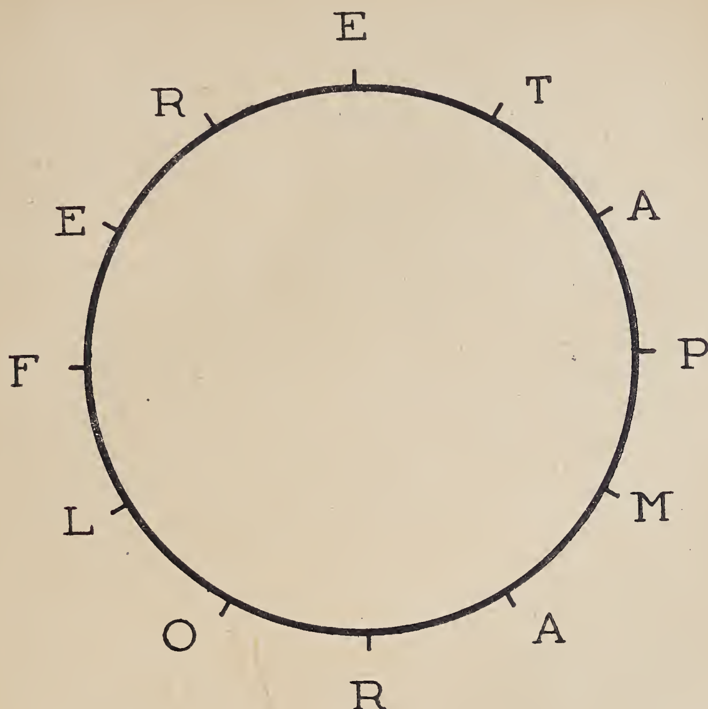


Fig. 6

formant la Centurie VII, ce qui fait 644 (1) quatrains. *Floram Patere* se trouve au Présage 22, en soudant par hypothèse, les Présages à la Centurie VII. Les mots latins sont en italiques et attirent l'attention. On fait alors le simple calcul 644 + 22 = 666.

Des mots en italiques et le nombre 666 — indubitablement ces mots sont importants. Car 666 c'est le nombre de la *Bête de l'Apocalypse* et l'esprit fait immédiatement un rapprochement!

Pure illusion d'ailleurs! Ce nombre de 666 n'a que faire en l'espèce, sinon inciter à dériver dans le mysticisme.

Le vers est ainsi imprimé :

« *Floram patere,* entrer camp. foy rompue. »

(1) Sans connaître l'arrangement véritable des Centuries, on est tenté de compter 644 quatrains et non 642 pour la Centurie VII.

L'énigme est véritablement sibylline!

Mais quand on étudie un texte hermétique le premier soin est de ne pas s'arrêter aux obstacles sous forme d'énigmes que l'auteur a semés pour dérouter les profanes.

Il faut « passer outre » a écrit Rabelais qui s'y connaissait — et plus qu'on ne croit généralement — en fait d'hermétisme. Et pour « passer outre », il n'y a qu'à retenir ce que l'on comprend d'abord — en laissant à plus tard l'élucidation du reste.

Dans ce vers, rien n'est compréhensible. Donc ne cherchons pas à comprendre — c'est simple. Pour nous (encore dans le moment à moitié profanes) ce vers n'est qu'un assemblage de lettres : celles-ci ont bien l'air de constituer des mots, mais ces mots paraissent vides de sens.

Eh bien! s'il n'y a que les lettres que nous puissions comprendre, contentons-nous des lettres! nous verrons après.

Remarquons d'abord que l'impression de ces lettres (formant six mots) est différente pour les deux premiers mots — lesquels sont en latin et en caractères italiques. Cette constatation, en apparence futile, est des plus importantes : elle nous incite à détacher ses deux mots latins et à les considérer à part.

Floram patere est un composé de douze lettres : il n'y a qu'à les compter — et compter les lettres est tout ce qu'il y a à faire quand on ne peut comprendre que les lettres.

Arrivé là, bien entendu, si on ne sait pas l'importance que joue le nombre *douze* en hermétisme, il vaut mieux tout abandonner. Mais si on se rappelle à quoi sert un polygone de douze côtés, si on connaît la façon de se servir d'une circonférence divisée en douze parties égales — en un mot si on est au courant de ce que j'ai appelé dans l'*Evolution de l'Occultisme* (1), la géométrie du cercle — immédiatement l'idée vient à l'esprit de disposer les douze lettres autour d'une circonférence, à 30 degrés les uns des autres.

---

(1) Pierre Piobb, *L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui,* un volume (1909).

Le plus commençant en Astrologie, d'ailleurs, sait fort bien qu'il doit envisager douze signes du Zodiaque et douze maisons du thème horoscopique.

C'est en disposant autour d'une circonférence ces douze lettres que l'on s'aperçoit que cinq d'entre elles sont des voyelles et que celles-ci sont réparties de telle façon que, si on les joint, elles forment un *pentagone irrégulier* inscrit dont trois côtés embrassent des arcs de 60 degrés et deux côtés symétriques embrassent des arcs de 90 degrés.

On a, alors, positivement la coupe d'un cercueil — et comme on a pu lire plusieurs fois dans le texte qu'il fallait arriver à trouver le *sépulcre du grand romain,* on commence à avoir la conviction que cette figure tracée représente ce fameux sépulcre.

Elle l'est, en effet.

Conjointement — mais d'autre part — le calcul (toujours fait à la manière d'un demi-profane) a conduit au Présage 137 — c'est-à-dire au début du testament. Là, on a appris — ainsi que je l'ai dit déjà — qu'il fallait « tout traduire en latin ». Et, du moment qu'il s'agit de latin et qu'on est en présence d'un tombeau romain, la logique même veut que les inscriptions tracées sur ce tombeau le soient à la manière romaine — c'est-à-dire en lettres *capitales.*

Est-on en possession de l'inscription tombale tout entière? c'est-à-dire doit-on inscrire le vers en totalité sur l'hypothétique tombeau? On ne sait, mais qu'importe! Ecrivons toujours le vers entier en capitales dans sa traduction latine — respectant, bien entendu la ponctuation :

FLORAM PATERE, INGREDIRI CASTRA. FIDES RVPTA.

On sait à quoi servent les deux premiers mots, n'y touchons plus; prenons les deux suivants puisque après *castra* se trouve un point. *Ingrediri castra* ne signifie rien, mais ne peut-on lire cette partie de l'inscription romaine autrement? Nous savons que dans les inscriptions romaines on rencontre souvent des lettres jointes à des mots et que, pour ne pas faire de contresens, il faut disjoindre ces dernières afin de les considé-

rer à part en tant qu'abréviations. Si cela était nous aurions :

INGREDIRIC. ASTRA.

Et dans ce cas la lettre C est une abréviation. Le mot *astra* qui suit fait rétablir immédiatement la phrase : du moment qu'il s'agit d'*astres*, il s'agit aussi de *cercles*. Nous avons alors :

INGREDIRI CIRCVLI ASTRA.

Cela veut dire : faites entrer les astres du cercle. Alors tout s'éclaire : *Floram patere* est composé de cinq voyelles dont la jonction donne le pentagone irrégulier du sépulcre — et de sept consonnes qui correspondent aux sept planètes usuelles.

Reste *Fides rupta*. Ceci est, du moment qu'il est question d'astres, plus facile : *Fides*, c'est la constellation de la Lyre. Il y a donc une cassure (une *rupture*) du cercle au point où se trouve l'étoile Véga de la Lyre. Tout astronome sait l'importance de cette étoile, voisine du pôle de l'écliptique.

On n'a plus qu'à calculer pour accorder la construction géométrique.

Ceci donne une idée de ce que sont les formules de Nostradamus et de la manière dont j'ai raisonné pour les découvrir. Ai-je tort de dire que si je continuais l'histoire de ces trouvailles, qui a duré trois ans, j'aurais l'air de raconter une aventure dans le genre du *Scarabée d'or?*

Et certes, un esprit littéraire, habitué à prendre ses propres concepts pour un produit de l'imagination, trouvera que la solution de cette énigme est, à coup sûr, ingénieuse, voire peut-être habile, mais qu'elle n'est pas évidente. Que répondrait-il, cet esprit littéraire, à celui qui lui dirait que la formule $ax^2 + bx + c = o$ est algébrique. Avec ces quelques lettres de l'alphabet (qui, telles qu'elles sont, ne signifient rien et constituent une énigme pour les profanes) un littérateur fera peut-être des mots, mais un mathématicien résoudra sûrement une équation!

Pourtant, à première vue, toute assertion du mathématicien ne paraîtra qu'ingénieuse.

Or, cette manière de penser, Nostradamus la connaît bien : il a eu affaire à des élèves dans un collège. Il sait

combien sont différentes les manières littéraires et scientifiques et il sait surtout combien les premières éloignent l'esprit des secondes : tout son procédé d'illusion est fondé sur ce fait.

En doutant — littérairement s'entend — on n'ose pas construire le cercle de *Floram Patere,* ni y introduire les planètes, ni l'accorder sur la sphère céleste par le calcul de Véga. Et ainsi, automatiquement se crée un nouvel obstacle qui empêche d'aborder la solution des grands problèmes.

Des obstacles semblables, il y en a un très grand nombre et celui-ci en est le moindre. C'est ce qui a conduit Nostradamus à écrire ironiquement : « Bien défendu le fait par excellence ! »

Parole rigoureusement juste car le « fait par excellence » — à condition encore d'arriver à le connaître — se trouve *défendu* de telle manière que, si par hasard (ce qui est presque inconcevable) on tombe sur sa solution, celle-ci, automatiquement, conduit dans ces conditions à l'erreur !

C'est un chef-d'œuvre de cryptographie !

Mieux encore : quand on en connaît par calcul et construction la solution (c'est-à-dire par suite de l'application du système) elle se trouve liée à de tels faits si secrets qu'il est impossible absolument de donner cette solution.

On pourra penser ce qu'on voudra : il en est ainsi. J'aime mieux dire — pour fixer les idées — que la découverte de ce « fait par excellence » m'a plongé dans un abîme de réflexions telles que la première conséquence en a été de refuser catégoriquement de parler ou d'écrire !

Et j'ai compris — ceci soit dit sans la moindre pensée mystique — que l'arbre de la science du bien et du mal était une *réalité scientifique* et non une allégorie ! Ce n'est que peu à peu (je le dis positivement) que je suis revenu à moi et que j'ai pu me rendre compte que les problèmes historiques et sociaux pouvaient — à l'époque de liberté où nous vivons — être connus, dans la généralité de leurs solutions, par le public.

Alors je n'ai plus hésité à parler, et à écrire, et à présenter, ainsi que je vais le faire, l'étude du problème de 1792 à nos jours et au delà.

Le problème consiste — essentiellement — dans le tracé géométrique des symboles de la France depuis l'ancien régime jusqu'à nos jours et dans la rotation de ceux-ci par accord avec le temps.

Cette définition demande à être développée.

Le *symbole* est une figure servant à désigner soit une idée, soit ce que la législation appelle une « personne morale » — disent, et avec raison, les dictionnaires usuels. De sorte que les armoiries d'une nation, d'une cité, d'une famille, d'une association, ainsi que les marques de fabrique, les enseignes imagées du commerce — et, bien entendu, les signes idéographiques qu'emploient les sciences diverses et ceux que les traditions religieuses et les cénacles initiatiques conservent — sont tous des symboles.

Au premier aspect le symbole se présente comme un produit de l'imagination, consacré ensuite par l'habitude. On désigne telle idée, ou ensemble d'idées — de même que telle personne morale — par un dessin que l'usage rend ensuite familier. Et la question préalable qui se pose est celle-ci : pourquoi a-t-on choisi tel tracé plutôt qu'un autre?

Qu'on ait pensé à représenter par un dessin certaines idées ou certaines personnes morales, cela se comprend aisément (ou paraît se comprendre) : pure affaire d'abréviation. Ainsi les signes des quatre règles du calcul usuel sont indéniablement des abréviations commodes et de même les signes algébriques, chimiques, astronomiques, etc. Mais la question préalable ne s'en pose pas moins : pourquoi a-t-on choisi un symbole plutôt qu'un autre?

Depuis le jour — déjà lointain — où nos penseurs et nos philosophes se sont laissé entraîner à la remorque des prétendus savants d'Allemagne ou de Scandinavie qui avaient découvert les *totems* et les *tabous,* nous nous trouvons dans l'impossibilité complète de raisonner sainement sur les symboles.

Dès que scientifiquement on veut analyser les éléments d'une réponse à la question que je viens de poser, on reçoit — c'est le cas de le dire — une avalanche de totems et de tabous sous laquelle la raison élémentaire disparaît à tout jamais.

Or j'avoue que, pour ma part, le fait qu'un indigène de la Papouasie emploie un symbole analogue ou même

semblable à celui que les Egyptiens ou grecs ont employé, ne signifie pas que notre antiquité méditerranéenne l'ait emprunté à cette océanienne nigritie. D'abord s'il s'agit de discuter une antériorité, il faudrait que la science hypothétique des totems se mît d'accord avec la science certaine de la géologie — ce qu'elle ne m'a pas l'air de faire souvent.

Le totémiste pose, comme pétition de principe, que toute société moins évoluée est *antérieure* à celles dont le développement législatif et économique est incontestablement plus perfectionné. C'est un raisonnement de touriste et non de penseur.

Le touriste arrive à Marrakech — par exemple. Il y constate trois races faciles à distinguer : la race berbère (ou chleuh), l'arabe et la juive. Les deux premières vivent en quelque sorte mélangées et sont musulmanes, la troisième demeure à part. Certes, le touriste *sait, parce qu'on le lui a appris à l'école* que les Hébreux ont existé en société évoluée à tous points de vue avant les musulmans — et ainsi il infère naturellement que les coutumes des premiers peuvent dériver de celles des seconds. Mais supposons qu'il ne le sache pas : les juifs de Marrakech lui paraîtront immanquablement moins civilisés (au sens scientifique du mot) que les arabes. Il verra ceux-ci pratiquer une religion où la morale tient plus de place que les rites, où les symboles n'existent pour ainsi dire pas; et il constatera qu'ils vivent en tribus si élargies qu'elles forment presque des nationalités : à ses yeux, les Arabes sont d'une civilisation supérieure, donc postérieure à celle des Juifs.

Tandis que chez les Juifs, les dogmes bibliques et les rites de la Torah ont le pas sur la morale religieuse et leur division en tribus demeure stricte et constante.

En fait, d'ailleurs, *et parce qu'il a été à l'école,* le touriste trouvera une preuve évidente que les hébreux sont antérieurs aux arabes — donc inférieurs à eux.

Or, examinons de plus près les choses : la Bible et le Coran nous sont bien connus et point n'est besoin d'aller au Maroc pour les étudier. Les deux livres ne se comparent pas : autant, dans l'un, la métaphysique est ample et élevée, — autant, dans l'autre, elle est restreinte et confuse. Le premier ne paraît point avoir emprunté

ses données à de vagues récits rapportés par les caravanes — et les amateurs d'antériorité sont obligés de remonter à des sources égyptiennes ou hindoues quand ils veulent faire des rapprochements. Le second — au contraire — est constitué par des emprunts flagrants, un peu chaotiques et souvent contradictoires, aux religions existant antérieurement ou conjointement : le Coran mentionne à la fois Salomon et Jésus-Christ; il contient aussi des relents de l'antiquité gréco-romaine!

Que Mahomet soit *postérieur* à Moïse — ne l'aurait-on pas su historiquement — c'est, par le Coran même, indéniable. Mais que Moïse soit *inférieur* à Mahomet, je crains qu'on ne puisse le démontrer de cette façon!

On voit l'erreur : par pure habitude de l'esprit, la tendance est de considérer comme inférieur en civilisation ce qui est antérieur dans le temps.

Au surplus, nous rapportons tout à nous-mêmes — et ce qui nous ressemble nous paraît *plus civilisé* que ce qui nous est dissemblable. C'est par suite d'un pareil raisonnement qu'un homme de couleur a été longtemps considéré comme appartenant à une race inférieure!

Et quand on voit un Papou — homme de couleur, dissemblable à nous, vêtu de son unique anatomie — tracer des cercles et y figurer des croix, la raison superficielle conduit à dire que sa race, ses mœurs, ses pratiques religieuses sont *inférieures* aux nôtres.

Disant infériorité, on pense antériorité et de raisonnements en conclusions, on arrive à raconter que les symboles tracés par lui sont les figures *primitives* dont, par la suite, l'esprit religieux — cette expression est une trouvaille d'avant-guerre! — s'est emparé pour donner une forme imagée au mysticisme.

Voilà comment ont été inventées les idées sur les totems et les symboles. C'est, je le répète, du tourisme et non pas de la science. Exposées avec un dogmatisme lourd, indigeste et pédant que l'on a pris pour de l'autorité parce qu'il était ennuyeux, on les a enseignées, on les enseigne encore : elles sont devenues classiques!

Je dois dire cependant — et non point pour parler de moi ni de mes ouvrages, mais pour citer un fait — qu'à la suite de la publication de mon livre sur la reli-

gion grecque de *Vénus* (1), en 1910, M. Salomon Reinach, esprit plus scrupuleux qu'on ne pourrait croire, avait été pris d'un doute. Totémiste naturellement, puisque le totem était de mode, il avait été surpris de lire des développements si contraires aux opinions courantes — et comme ceux-ci se fondaient, non point sur des constatations superficielles, mais sur des constructions astronomiques et géométriques, le doute avait germé en lui. De plus, ces constructions comme ces développements lui avaient paru singulièrement en rapport avec les données bibliques — qui, par éducation primordiale et aussi par hérédité, n'étaient point dénuées de valeur à ses yeux. Et, sans me connaître, sans vouloir en aucune manière donner une réputation à mon ouvrage — il a osé dire au Congrès des religions, à Oxford que « trop longtemps, pour comprendre les religions et les symboles, on avait regardé sur la terre, que de cette façon non seulement on n'y avait rien trouvé mais encore on en avait été induit en erreur et que le moment était venu de prendre une autre méthode, de *regarder dans le ciel* et de faire de la géométrie ! »

Ceci démontre que les convictions totémistes ne sont pas bien assises — et qu'il suffit de quelques considérations scientifiques pour les ébranler.

J'avoue, néanmoins, que, jusqu'ici, opérant une distinction dans les symboles, je différais conséquemment d'opinion sur leurs origines respectives. Il faut, en effet, classer les symboles en trois catégories : celle des *idéographismes* (signes adoptés par les sciences astronomiques, mathématiques, chimiques, physiques, etc.) — celle des *hiérogrammes* (signes rituéliques des religions, des cénacles initiatiques, etc.), — celles des *blasons* (images représentatives des nations, familles, individus, maisons de commerce, associations, etc.)

Les idéographismes paraissent, à première vue, n'être qu'une *stylisation*, commode et abrégée, soit de formules écrites (c'est le cas de lettres dites *parangonnées* en typographie telles que les lettres A et R jointes pour désigner une ascension droite), soit encore du dessin de phénomènes physiques (c'est le cas des signes graphiques du zodia-

(1) Pierre Piobb, *Les Mystères des Dieux : Vénus*, un volume (1909).

que et des schémas usités en électricité). Indéniablement ces symboles sont des inventions presque spontanées de l'esprit : on ne saurait leur découvrir une origine géométrique que par suite du fonctionnement *euclidien* du cerveau. En réalité, ce sont des abréviations — pas autre chose.

Les hiérogrammes, au contraire, sont des produits de raisonnements longuement mûris : les diverses croix que les religions emploient, les triangles et les pentagones, appelés initiatiques sont construits après étude savante. Ces symboles ne représentent pas seulement une idée, ils évoquent une série d'idées : tel est leur but. Leur origine est donc indéniablement la géométrie et celle du cercle en particulier (1).

Sur ces deux catégories je n'ai point à modifier mes opinions antérieures. Mais c'est sur la troisième — celle des *blasons* — que j'ai lieu de mentionner des constatations nouvelles, résultant de l'étude du système de Nostradamus. Et d'abord, voici que je suis obligé de donner le nom générique de blason, non seulement aux armoiries féodales, mais encore aux marques de fabriques, aux enseignes du commerce et aussi aux talismans usités en magie ancienne! Ce sont pourtant trois ordres de symboles qui ne semblent pas devoir être rapprochés — et que, du reste, je ne songeais nullement à rapprocher auparavant.

Je dois me hâter de dire que, si on étudie ces divers symboles, on arrive aisément à découvrir que beaucoup d'entre eux ne sont que le produit de la libre fantaisie : c'est le cas évidemment de la plupart des marques de fabriques et des enseignes du commerce, c'est, sans doute, aussi le cas de diverses armoiries féodales; c'est peut-être également le cas de plusieurs talismans magiques que des profanes ont dessinés avec une naïveté plus ou moins suspecte.

On doit donc demeurer très prudent en ce domaine, mais non point en rejeter l'ensemble sans réflexion. D'abord, il faut tenir compte qu'une véritable *science* du blason armorial a existé, que si dans les bibliothèques

---

(1) Voir au sujet de l'origine des idéographismes du Zodiaque, comme au sujet de celle des symboles dit initiatiques ou cabalistiques, l'ouvrage sur *l'Evolution de l'Occultisme.*

on n'en retrouve guère que les traces élémentaires, cela ne veut pas dire que cette science ne fut plus profonde qu'elle n'en a l'air aujourd'hui.

N'oublions jamais que la société féodale avait un fondement initiatique, qu'elle avait puisé ses conceptions de cet ordre en Orient durant les Croisades, qu'elle était au surplus religieuse. L'histoire des ordres de Chevalerie d'une part, et les traditions du Compagnonnage ouvrier d'autre part, démontrent qu'à l'époque de la féodalité les principes du symbolisme étaient connus.

Il y avait donc une science du blason — et une science tenue secrète, comme était soigneusement caché tout l'ensemble que les symboles évoquaient et même représentaient. Cela n'est pas douteux.

L'examen rapide d'une série d'armoiries — de celles des villes principalement — fait ressortir, pour quiconque est tant soit peu au courant des symboles dits initiatiques, que beaucoup de dessins d'armoiries relèvent du domaine hermétique. Un livre a été écrit sur ce sujet par MM. de Gassicourt et le baron du Roure de Paulin qui a pour titre même *L'Hermétisme dans l'art héraldique*. Mais du fait qu'il y a une corrélation entre beaucoup d'armoiries et diverses données de l'Astrologie, de l'alchimie ou de la magie, il ne s'impose pas à l'esprit que la science du blason soit analogue à la science symbolique des hiérogrammes.

Cette science du blason, on la comprend plutôt comme un art qui emprunte à d'autres sciences ses éléments de dessin. Et cela paraît logique.

En d'autres termes on ne peut, à première vue, supposer qu'il y ait un rapport direct entre la situation géographique d'une cité, par exemple, et ses armoiries. Et quand il s'agit du blason d'une famille on pense que le dessin symbolique a été d'abord adopté par un membre de cette famille (pour des raisons généralement inconnues et qu'on estime fantaisistes) et que le symbole n'est devenu héréditaire que par usage.

Certes, un chercheur d'occulte finit bien par envisager que dans les raisons d'adoption d'armoiries l'idée talismanique de protection astrale (pour les cités surtout, mais aussi pour les individus) comme l'idée de moyen de reconnaissance initiatique (chez les chevaliers des ordres militaires ou religieux) ont pu prédominer. Mais on ne

va pas jusqu'à penser que le blason peut être *le symbole d'une réalité.*

J'ai partagé cette dernière opinion jusqu'à ce que j'aie découvert et compris le système chrono-cosmographique dont s'est servi Nostradamus. La pratique de ce système m'a démontré que le jeu des forces cosmiques en un point déterminé de la sphère terrestre créait une réalité géométrique, dont le dessin, tracé suivant les visées de son théodolite, formait un symbole! (1).

De sorte que le symbole d'une cité se crée *automatiquement* en vertu de sa longitude et de sa latitude géographiques et des coordonnées de la Terre dans l'espace. Et ce qui est vrai pour une cité l'est aussi pour une nation — de même que pour une famille et aussi pour un individu.

Le symbole, ainsi tracé, reproduit les éléments du dessin constitutif des armoiries — ce qui prouve que l'héraldisme est tout de même un art puisqu'il dispose élégamment et agréablement les données un peu sèches et brutales de la géométrie.

Il en résulte que, créé en un point de la Terre donné et en un temps également donné, le symbole géométrique est susceptible de se modifier à travers les âges (par suite des divers mouvements qui en changent les lignes) et est même capable de disparaître totalement. On dirait que le symbole est doué de la vie (celle-ci d'ailleurs n'étant que le mouvement) et qu'en conséquence il peut mourir — tout comme un individu qui est arrivé au terme de son existence, tout comme une cité qui est détruite, tout comme une nation qui disparaît!

C'est là une constatation tellement extraordinaire, qu'il a fallu que je m'y reprenne à plusieurs fois pour arriver à l'admettre comme véridique.

Elle résulte de la première partie — la partie préalable — du problème de la France depuis 1792.



Nostradamus, ayant fait analyser et étudier au chercheur le tracé constitué par le cercle de *Floram Patere* et

(1) Je passe sous silence les *talismans* pour éviter une incidente. Il faut concevoir le talisman comme un symbole créé suivant ces principes dans le but de concentrer des fluides vibratoires de la Nature.

par le *sépulcre du grand romain,* arrive à dire : « d'un rond, d'un lys naîtra un grand prince » (Sixain 4) — ce qui, en latin, signifie : « D'un cercle, d'un lys sortira un grand principe. » Il s'agit donc d'étudier la construction d'une fleur de lys dans le cercle et d'en dégager un principe important.

Ce principe est, en effet, important parce que c'est celui de tout l'héraldisme et de tout le symbolisme des blasons. Il résulte de l'étude des lignes qui, successivement se forment dans l'aire du cercle projeté sur la carte de France et aboutissent à la constitution de la fleur de lys indiquée à la figure 5 de cet ouvrage (1).

Comment cette fleur de lys arrive-t-elle à se former? C'est une question qui aurait évidemment besoin d'être examinée en détail : mais elle relève uniquement de la géométrie descriptive et malheureusement exige des développements techniques. Je dirai seulement pour les personnes qui s'occupent d'astrologie ancienne que les formules ordinaires de cette science sont insuffisantes en l'espèce. Certes, l'orientation du point terrestre, que l'on envisage, joue son rôle — la longitude et la latitude terrestres précisant un point du globe. Certes lors de tout commencement (naissance, fondation d'une cité, d'une dynastie, etc.) les planètes du système solaire ont, au moment donné, des positions respectives qui sont à considérer. Mais ce ne sont point ces éléments (ordinairement les seuls dont l'astrologie courante tienne compte) qui déterminent la constitution du symbole et, si l'on peut ainsi parler, les phases de son existence. Il s'agit surtout de *l'axe* personnel (de l'individu, de la cité, de la famille, etc.) — de la *distance de cet axe à l'équinoxe* comptée sur l'équateur — de l'angle compris entre le cercle dont cet axe est le diamètre et le grand cercle passant par le *pôle de l'écliptique* et perpendiculaire au point *gamma.*

Or — dois-je le dire? — je n'ai jamais rencontré, dans aucun ouvrage d'astrologie ancienne, la moindre trace d'axe personnel ni de distance à l'équinoxe ; tout au plus devine-t-on, quand il est question des étoiles fixes, que le grand cercle perpendiculaire au plan de l'écliptique (au point gamma) et passant par le pôle du dit écliptique

(1) Voir page 29.

doit nécessairement se considérer, en vertu du mouvement appelé précession des équinoxes.

En termes moins techniques je dirai que Nostradamus tient compte non seulement des coordonnées géographiques et de la position respective des planètes par rapport à l'horizon — mais encore et surtout de l'axe personnel que son théodolite révèle, de la déclinaison de cet axe sur l'équateur terrestre, et de son inclinaison par rapport à l'écliptique. On peut ainsi parler quoique, présentés de cette manière, les éléments de ses calculs ne soient pas rigoureusement justes.

Mais le système de Nostradamus — c'est là le point principal — considère que tout individu aussi bien que toute nation ou dynastie a un *axe propre* : de même que la Terre, et aussi toute planète, a un axe personnel plus ou moins incliné sur le plan de sa translation autour du Soleil, à la façon dont la Terre est inclinée sur la sphère terrestre. C'est comme si un individu se trouvait *incliné* sur son orbite.

Or, on sait que cette inclinaison de l'axe de la Terre produit le phénomène des saisons — de même l'inclinaison de l'axe personnel de l'individu (pour parler brièvement) produit, dans la vie de cet individu, des sortes de saisons que nous appelons communément : enfance, jeunesse, virilité, vieillesse!

Les familles, les dynasties, les nations et les cités — cela est reconnu depuis longtemps — ont également leur enfance, leur jeunesse, leur virilité et leur vieillesse que l'on nomme décadence. On conçoit que par la détermination exacte de leur axe, on puisse dresser pour chacune d'elles une sorte de calendrier. Et ce calendrier étant établi avec autant de soin et de précision que celui qui sert à compter les jours terrestres et qui indique les saisons, il n'est plus du tout difficile de le lire d'un seul coup et de dire — bien que le temps ne soit pas encore écoulé — qu'à telle ou telle date se place la décadence et la fin!

On voit combien le système de Nostradamus diffère de l'astrologie courante.

On voit aussi pourquoi l'étude du problème de la France depuis 1792 consiste dans le tracé des symboles géométriques et dans leur rotation.

Enfin, on comprend que, s'il fallait exposer la solution entière de ce problème et en expliquer les épures, on serait conduit à faire une série de cours et à écrire un véritable et volumineux traité — dont seuls pourraient profiter les techniciens. Tandis qu'à l'aide de quelques graphiques et des vers du prophète on peut aisément se rendre compte de la précision des résultats.

Comme de juste, c'est l'horaire du train qui intéresse le plus les voyageurs — mais le développement de la solution va nous donner la chronologie désirée.

La Prédiction concernant la France de 1792 à 1870

Partis donc de la date de 1792, indiquée par ces mots explicites de la Lettre à Henri II « ... *à l'an mil sept cens nonante deux que l'on cuidera être une rénovation de siècle* » — et manœuvrant circulairement le système, l'axe de la France tombe sur ces vers :

Outre la course du Castulon monarque
Victorie incerte trois grands couronneront
Aigle, Coq, Lune, Lyon, Soleil en marque. (I. 31)

Ces vers, assez clairs, ont été lus et compris depuis longtemps. E. Bareste, latiniste fort distingué d'ailleurs, avait fort bien deviné que Castulon (mot neutre et barbarisme voulu d'allure grecque) désignait la III[e] République dont l'effigie est une femme habillée de la *castula* romaine. Cette femme, étant une allégorie et non un personnage précis, l'emploi du neutre s'impose : le raisonnement est juste du point de vue latin, il ne peut surprendre que ceux à qui le génie de la langue latine demeure étranger. J'avoue, du reste, que pour des esprits français, ce génie n'est pas aisément assimilable : on croit toujours savoir le latin en France, et en fait, on en est loin. Bien entendu, les exceptions sont fort nombreuses et nous avons, chez nous — nous avons eu surtout — des latinistes de premier ordre, mais on rencontre dans les traductions les plus officielles de telles bourdes qu'on reste confondu. Puis rappelons-nous le concile du Vatican de 1871 — où l'on parlait et discutait en latin et où les évêques français ne firent pas brillante figure de latinistes : il y eut principalement le fameux Mgr. Dupanloup qui devint, alors, légendaire.

Ce fait provient de ce que le français, issu directement de la langue romane, se trouve avoir des origines latines par ses étymologies et quelque peu par sa grammaire; mais est aussi éloigné que possible du latin par la manière de construire ses phrases, donc d'être pensé. Le français est placé vis-à-vis du latin comme il l'est vis-

à-vis de l'anglais : de ce que la langue anglaise contient une foule, pour ne pas dire une majorité de mots français de l'époque de Guillaume-le-Conquérant, il n'en est pas moins vrai que le génie de cette langue est totalement différent de la nôtre. Si bien que la boutade de Marc Twain est juste : « En France, on parle quelquefois l'anglais, mais on ne le comprend pas. »

On peut dire qu'en France on lit quelquefois le latin, mais on n'en perçoit guère les finesses. Les Allemands parlant une langue qui n'a rien de latine, sont obligés de tout apprendre de l'idiome romain : leurs efforts, alors, sont orientés techniquement et parviennent souvent à l'exactitude. Ne parlons pas des Espagnols ni des Italiens, ceux-là et particulièrement ceux-ci pensent en latin.

Or, Nostradamus, connaissant ce détail, en joue continuellement — et s'il commet un barbarisme, il sait bien que rares seront ceux qui s'en apercevront et en rechercheront la cause. Il sait aussi que dans le second de ces trois vers du quatrain 31, Centurie I, les mots « victorie incerte » seront facilement pris pour « victoire incertaine ». C'est vrai, aussi, que *incerta victoria* signifie victoire indécise.

Mais le vers n'a que cinq mots en français et il doit en avoir *six* en latin. On doit donc diviser en deux l'un des mots de la première traduction : « *Victoria incerta tres magni coronabunt* ». Or, seul est séparable en deux le mot *incerta,* et la phrase devient par accord grammatical :

Victoriam in certâ tres magni coronabunt.

car « coronare » est un verbe qu'on ne peut employer au neutre; alors, « victoria » doit être à l'accusatif comme complément direct; et l'adjectif « certus » dont le féminin est rigoureusement indiqué par le texte français ne peut plus s'accorder avec « victoriam », mais doit évidemment être à l'ablatif étant gouverné par la préposition « in ». La phrase latine sous-entend donc le substantif « res », ainsi que c'est la coutume, et elle se complète : « *Victoriam in certâ* (*re*) *tres magni coronabunt* ».

Ce qui signifie indubitablement : « Trois grands personnages couronneront, à coup sûr, le triomphe ».

Je me suis étendu un peu sur la traduction de ce vers pour montrer toute la circonspection qui est nécessaire pour rétablir le sens véritable du texte. Nostradamus, d'ailleurs, le recommande: « *ne fâcher les latins* », dit-il — *non molestare latinos* (*sermones*).

Quant au troisième vers de la citation, il est clair si l'on veut bien tenir compte, par suite de la phrase précédente, qu'il ne doit désigner que trois personnages. Dans ces conditions, le premier de ces personnages est l'*Aigle*, le second le *Coq* et le troisième devra être *Lune, Lyon, Soleil en marque*, soit en latin : « *Lunâ, Leone, Sole significatus*. Car il faut avoir les six mots requis et nécessairement traduire « en marque » par un adjectif — ce qui va impliquer l'ablatif pour les trois mots précédents. Et, alors, ce troisième personnage sera celui qui est « désigné » (significatus) par la Lune, le Soleil et le signe zodiacal du Lion.

Ne nous arrêtons pas à l'orthographe spéciale de *Lyon*, elle est constante dans Nostradamus — elle lui sert d'ailleurs à tromper souvent son lecteur. Mais quand il veut indiquer spécialement la ville de Lyon, il l'appelle « la cité de Plancus » du nom de son fondateur.

Voilà donc les trois vers dûment reconstitués.

On s'étonnera que, dans un ouvrage où tous les vers doivent être *détachés*, le problème posé ici comprenne trois vers qui se suivent dans le même quatrain. Le fait est surprenant, en effet — mais, pour être rare, il n'en est pas moins répété plusieurs fois dans l'enchaînement général d'une question envisagée.

Je ne peux entrer, encore une fois non plus, dans les détails de la manœuvre. Mais, je dirai que celle-ci arrive à *regrouper* parfois deux, trois ou quatre vers qui se trouvent dans le même quatrain. Nostradamus a eu soin d'en prévenir le chercheur : il appelle le regroupement de deux vers un *mur* et celui de trois ou quatre vers un *pilier* — il pense, parlant ainsi, aux murs et aux piliers d'un *temple* (je veux dire de l'édifice appelé temple), car la construction générale de l'enchaînement des vers *bâtit réellement* un temple (1).

---

(1) Ceci également demanderait des développements particuliers. Le graphique d'un enchaînement de vers donne curieusement les plans et élévations d'une construction architectu-

Ce pilier — qui constitue un point de départ du problème — signifie clairement (en paraphrasant) que « depuis 1792 et la chute de la monarchie absolue en France, on doit compter trois grands personnages en outre du parcours (cursus) accompli par la IIIe République; ces trois grands personnages donneront assurément un lustre éclatant au pays (*coronabunt victoriam*); ce sont : d'abord celui dont le symbole est un *aigle,* ensuite celui dont le symbole est un *coq,* enfin celui dont le symbole n'est pas spécifié et que révèlera le calcul du temps accordant les révolutions luni-solaires (soit le cycle de Méton ou de 19 ans terrestres) avec comme départ le *siècle* indiqué sur le cercle des âges « par le signe du Lyon (1) ».

A nos yeux — et pour l'époque où nous sommes actuellement — deux de ces grands personnages sont seuls à retenir : l'Aigle et le Coq.

Le problème se résoudra donc par la rotation des symboles qui suivent celui de l'ancien régime. Nous aurons alors, partant de la *Fleur de Lys,* à trouver l'Aigle, puis le Castulon monarque, puis le Coq.

Les symboles qui se dégagent correspondent aux divers régimes qui se sont succédé en France, depuis 1792 (date de la proclamation de la Ire République). Ce sont :

1° Le Bonnet phrygien;
2° L'Aigle;
3° La Fleur de lys;
4° L'Aigle (de nouveau);
5° Les lettres R. F.

---

rale : ce fait a son importance pour la recherche des *styles* et la figuration des édifices. Mais si j'ai précisé le sens du mot *temple,* employé ici, c'est que Nostradamus distingue « les temples sacrés prime façon romaine » (II, 8) sur lesquels on doit étudier « pour les détruire » — ces temples-là sont uniquement des *cercles tracés,* suivant le sens primitif du mot *templum.*

(1) Je n'ai point encore fait le calcul, car ce troisième personnage est fort lointain. Il doit, selon la formule ci-dessus, apparaître $x \times 19$ ans dans l'avenir — et x vaut en siècles le nombre que représente le signe du Lion (120 degrés depuis le point gamma) sur le *cercle des âges,* sorte de calendrier séculaire qui s'établit par correspondance avec une circonférence ayant 2.520 divisions, laquelle compte le temps par le mouvement de la Précession des Equinoxes.

Laissons de côté, pour l'instant, les symboles à venir; au surplus c'est en étudiant le passé et en le contrôlant par le présent que l'on peut se faire une idée du futur — ceci, bien entendu, en prenant le mot présent dans son sens élargi d'*actualité* (1).



On remarquera d'abord que la Fleur de lys disparaît au début pour revenir ensuite et durer, en comptant Louis-Philippe, trois règnes — de même l'Aigle du Premier empire revient sous le Second. Ce fait est dû aux *rétrogradations* indiquées sur le cercle de *Floram patere* : parmi les lettres de ce « mot » se trouvent deux R placées à 150° ou 210 degrés (selon le sens suivi) (2). Ces rétrogradations compliquent les mouvements et ainsi amènent, dans l'existence des peuples, des cités et des individus, les périodes de *réactions* dans la marche du progrès, de décroissance de prospérité pour les villes, de faiblesse physique ou de malchance chez les individus.

De sorte que le cours de la vie apparaît comme composé d'un flux et d'un reflux continuel — dans lequel l'observateur superficiel ne découvre qu'incohérence et que hasard, alors que tout est régularité. Sans faire de philosophie — ce dont Nostradamus se garde expressément — je dirai cependant que la solution physique de ce que l'on appelle le *mal métaphysique* peut se trouver par cette voie.

La vie des peuples et des individus semble indéniablement confuse. Pure apparence — le système de Nostradamus fait au contraire ressortir qu'elle est mathématiquement régulière.

On dira : mais l'ancien régime a duré singulièrement plus longtemps que les régimes qui ont apparu depuis. Certes c'est juste : toutefois, il s'agit de savoir si on se trouvait, durant l'ancien régime, en une période de per-

(1) Car le présent n'est qu'un *moment* dans le temps, il n'a pas plus de dimension qu'un point dans l'espace et c'est bien le cas de répéter « le moment où je parle est déjà loin de moi ».

(2) Complétant cette remarque, j'attirerai simplement l'attention sur ce fait que l'arête d'un dodécagone placée à 150 degrés dans un sens et 210 dans l'autre est celle de la même construction polygonale étoilée.

turbations « du pouvoir central » comme on l'a été depuis (au moins jusqu'en 1875) — l'histoire démontre le contraire.

Or, les stabilités longues — telles que celles de l'ancien régime — ont leur raison géométrique sur le *cercle des âges* dont je parlais tout à l'heure. Ce cercle est celui de la vie de l'humanité; les constructions dont il est le générateur donnent les déterminations des races et des peuples : on y trouve donc l'histoire de l'Europe (dans la race blanche) et par subdivision l'axe de la France (1).

Quand le mouvement viendra où le système devra être étendu aux pays voisins de la France, puis à l'Europe entière et enfin aux autres parties du monde — ce sera l'occasion de revenir sur ce sujet. Mais celui-ci est vaste : non pas seulement parce qu'il embrasse la sphère terrestre dans son ensemble cartographique, mais parce qu'il envisage l'évolution du globe en soi. C'est donc toute la géologie qui entre en action, avant même que l'humanité n'y apparaisse et s'y répartisse; le point de vue est, en outre, *héliocentrique* et fait apparaître une série de raisonnements qui ne sont point familiers. Les constructions primordiales se trouvent dressées sur les cartes, non plus en fonction de l'équateur (ce qui est d'usage), mais en fonction du tracé du plan de l'écliptique. De sorte qu'elles exigent de longues explications préalables. On arrive à comprendre ainsi les raisons cosmiques des *déluges* successifs que la géologie, d'autre part, contrôle; mais on arrive également à comprendre que nous ne pouvons connaître par documents humains l'histoire complète des peuples qui, depuis qu'elle existe, ont habité la Terre.

L'histoire certaine se limite, pour nous, en une période comprise *entre deux déluges*. Notre histoire actuelle commence avec le déluge de Deucalion ou de Moïse — celui auquel, suivant les géologues, nous devons la formation de la Méditerranée : ce qui s'est passé auparavant est traditionnel et non point historique. Elle se terminera

(1) Nostradamus explique tout au long dans la lettre à Henri II comment fonctionne son système chrono-cosmographique appliqué à la sphère terrestre en entier. Il ajoute n'avoir pas eu le temps, durant sa vie, d'étudier les constructions autres que celles de l'Europe et de l'Afrique du Nord, laissant même de côté la Russie.

par le déluge qui doit avoir lieu au-delà de l'an 7.000 — suivant les calculs mêmes de M. de Lapparent et de tant d'autres géologues et auquel on devra la dislocation du continent asiatique par la dépression du désert de Gobi.

Donc la limite des prédictions historiques que le système de Nostradamus peut révéler, ne doit pas dépasser ce futur déluge — à quelques siècles près, car un bouleversement cosmique de cette nature s'étale sur des centaines d'années terrestres. C'est pourquoi la Lettre à Henri II dit expressément que l'auteur ne va « guère au-delà du septième millénaire, le monde étant proche de quelque grande conflagration ».

Mais, dans cette période géologique comprise entre deux déluges consécutifs, le flux et le reflux de l'humanité à la surface du globe produit tous les détails de l'*Histoire.* Les mouvements héliocentriques entraînent, par décomposition des forces, des mouvements géocentriques (suivant les calculs de Newton) —et les combinaisons qui en résultent donnent les raisons géométriques des constructions concernant les races et les peuples (suivant le système de Nostradamus).

Des lois s'en dégagent — des lois scientifiques et non des remarques; et leur application à des cas particuliers, comme celui de l'histoire d'un peuple, donne la raison géométrique de l'enchaînement des faits spéciaux à ce peuple. Et là où on ne verrait encore qu'incohérence, on trouve de la régularité (1).

C'est de cette façon — mais après combien de réflexions et combien de calculs! — qu'on arrive à comprendre la raison de la longue stabilité du symbole de la Fleur de lys avant 1792.



Or, au départ du problème posé, ce symbole disparaît — et la monarchie absolue également. C'est le *Bonnet*

(1) Nostradamus expose fort bien dans sa lettre à Henri II le processus des phénomènes — mais avec la brièveté d'un savant qui prend des notes et néglige de donner des explications. Fort heureusement une série de travaux antérieurs m'avaient conduit à envisager le point de vue héliocentrique et ses conséquences : je n'en ai publié que des aperçus fort curieux dans un article de vulgarisation intitulé : « La Civilisation va-t-elle vers l'Ouest? ».

phrygien qui prend sa place — produit par la rotation de diverses lignes tendant à établir une spirale autour du foyer principal de l'ellipse : Paris.

La figure prend l'aspect ci-dessous :

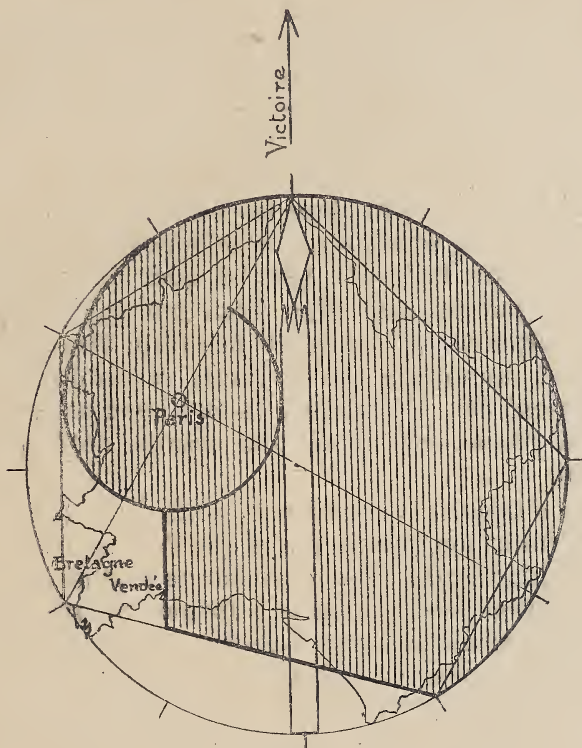


Fig. 7

Son axe particulier (car chaque symbole a un axe qui lui est propre) est représenté par le *faisceau de licteur*. Il est incliné sur la carte (c'est-à-dire sur l'espace) en fonction de la position que prend l'axe même de la France à la date de 1792 (c'est-à-dire dans le temps) et qu'on pourra voir indiquée à la figure 7.

Ce fait produit deux conséquences. La première est que le symbole ne s'applique pas exactement au pays tout entier, et que la Bretagne et même la Vendée n'en sont pas couvertes — tandis que, par contre, il déborde dans toutes les parties orientales et y dépasse les frontières. Ainsi se trouve circonscrite l'aire d'extension des

idées politiques de l'époque : on sait à quel point la Bretagne et la Vendée demeurèrent royalistes.

Le seconde conséquence est que la pointe du faisceau de licteur se trouve dirigée vers l'est, s'opposant ainsi à l'assaut des envahisseurs. En examinant attentivement les figures suivantes on verra que l'issue des guerres et les chances qu'a la nation de résister victorieusement aux invasions dépend de la position que peut prendre l'axe propre de la figure symbolique du moment.

Le symbole a absolument l'air d'agir comme un être vivant; il lutte contre l'étranger avec l'arme que constitue son axe propre et, dans les moments où, comme en 1815, cette arme se retourne et n'oppose plus sa pointe à l'envahisseur, la nation perd la guerre.

On voit, par un seul coup d'œil jeté sur la figure du *Bonnet phrygien,* qu'il n'aurait pas fallu être grand prophète pour annoncer que les idées révolutionnaires ne s'étendraient pas, à l'époque, en Bretagne et en Vendée, et que la France résisterait aux assauts de la première Coalition.

Inutile d'insister. Les perturbations des lignes ne peuvent continuer longtemps, parce que l'armature rigide du polygone primordial (que constitue le *sépulcre du grand romain*) oblige lesdites lignes à former un symbole plus précis. La spirale est, par essence, un tracé de mouvement; elle ne peut se stabiliser. Comme, par contre, le polygone primordial du *sépulcre* a une tendance à fixer le tracé et à l'adapter à sa forme spéciale — un autre symbole apparaît : c'est l'*Aigle.*

L'*Aigle* est constitué de la manière suivante :

Ce graphique n'a d'autre but que de montrer l'aspect géométrique du symbole de l'*Aigle* : tel qu'il est, il n'est accordé ni dans le temps ni dans l'espace. Son accord avec le temps le présenterait incliné sur le méridien de Paris (qui divise, suivant une droite perpendiculaire à l'équateur, l'espace circonscrit sur le cercle de la France). En effet, l'*Aigle* se forme à l'époque du Consulat — petit à petit depuis 1796, pour se constituer après 1799 et le 18 Brumaire.

Mais les rotations des lignes et leurs modifications sont extrêmement compliquées. Elles sont entraînées par un triple mouvement : celui du *cercle des âges* qui

est fonction de la Précession des équinoxes, celui du *cercle des années* à raison de neuf ans par trente degrés (voir fig. 10 et 11), celui du *cercle du calendrier annuel* qui compte les jours (et dont je n'ai point tenu compte ici pour simplifier les graphiques). A vrai dire, le public ne pourrait en saisir toute la véritable portée que par la superposition rapide des dessins successifs — c'est-à-

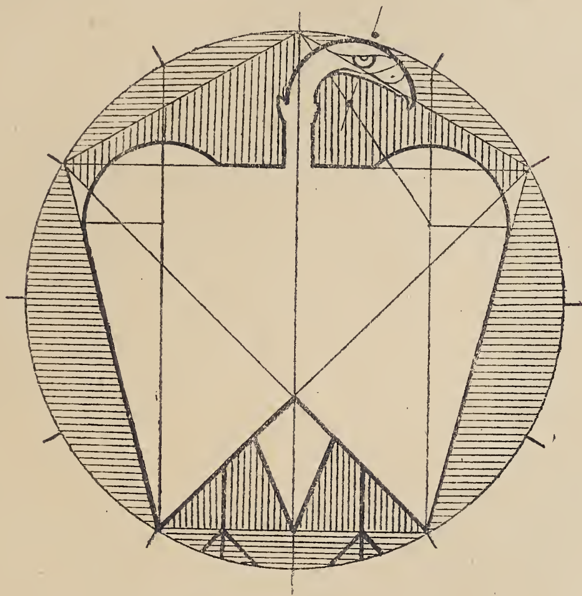


Fig. 8

dire par le cinématographe. Je ne doute pas que si ce mode de projections des graphiques était réalisé, il ne donne des résultats surprenants — toutefois le nombre des dessins nécessaires est très considérable.

On doit donc supposer, pour la poursuite du raisonnement, que le symbole de l'*Aigle* est stabilisé suivant le méridien de la France : c'est le moment où l'histoire dira que le régime napoléonien *s'est établi.*

Et voici alors quelles sont ses déterminations :

Cette figure donne simultanément toute l'histoire du Premier Empire. L'*Aigle* étend ses ailes; mais l'aile de l'Ouest n'a que faire de s'éployer sur l'Océan Atlantique: la mer ne peut se conquérir. Ce sera donc seulement l'aile de l'Est qui, avec comme rayon le côté droit du

sépulcre, tracera sur la carte d'Europe un cercle dont la limite septentrionale sera la mer du Nord. Tel est le champ de bataille de Napoléon.

Quand l'*imperator* dépassera l'aire de ce cercle, qu'il se dirigera vers la Russie, il se trouvera en dehors de son champ géométrique d'action et nécessairement dans

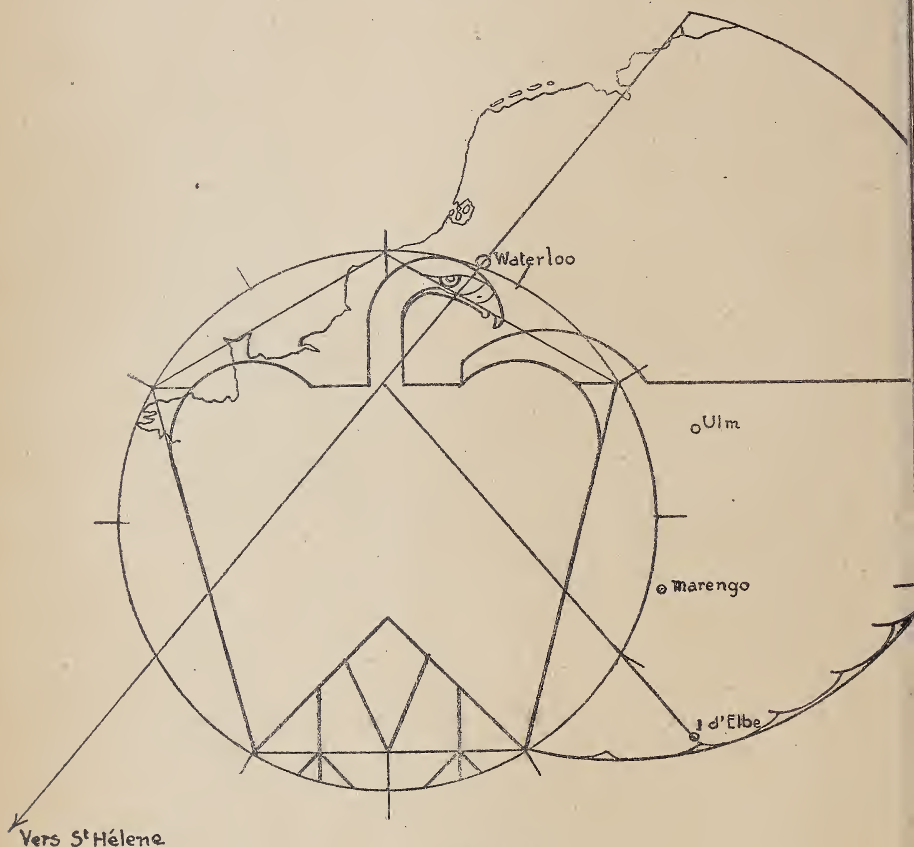


Fig. 9

la position fausse d'un être qui exagère ses propres possibilités. Il sera donc contraint de rentrer dans les limites tracées.

Quand, agissant en souverain, il voudra établir son *empire,* sur cette aire d'extension, il se trouvera constituer une figure dont le centre de gravité ne sera pas en place. En effet, la capitale de cet empire demeurant à Paris, le centre de gravité de la figure y est placé et ainsi

se trouve « décalé » à l'Ouest. Pour éviter la chute, il eut fallu reporter vers l'Est ce centre de gravité et changer de capitale: c'était le cas de l'Empire de Charlemagne dont la capitale était Aix-la-Chapelle et qui fut plus stable que celui de Napoléon.

On remarquera que la construction révèle que les longitudes de l'île d'Elbe et de Sainte-Hélène sont sensiblement identiques par rapport au méridien de Paris — et qu'ainsi les angles de chute (compte tenu de la projection sphérique, Sainte-Hélène se trouvant dans l'émisphère austral) sont de même amplitude.

En outre, le mouvement du symbole oblige l'*Aigle* à offrir sa tête, lors de la bataille de Waterloo, à la menace de la flèche qui, sur la figure du *grand romain* dans son cercueil, crève l'œil du crâne.

L'*Aigle* est alors positivement tué et précipité par la force envahissante, dans la mer!

On ne s'étonnera donc plus, par ces simples considérations, que Nostradamus puisse écrire ses surprenantes prophéties sur Napoléon.

Celles-ci comme toutes celles qui vont suivre pour le contrôle des solutions du problème, se trouvent en langage relativement clair : la plupart des vers ne nécessitent point de traduction et plusieurs ont été lus, déjà, par les commentateurs. Mais à mesure que l'on avance dans le temps — que l'on se rapproche de l'avenir du XX[e] siècle — le texte devient de plus en plus énigmatique. Cette méthode est constante dans Nostradamus : c'est une manière professorale pour obliger l'élève à vaincre de plus en plus de difficultés. Pas autre chose : elle démontre, une fois encore, que l'auteur n'a point cherché à établir un ensemble de prophéties, mais plutôt à exposer son système suivant lequel les prophéties doivent se dégager.



La chaîne, après la mort de Louis XVI et celle de Marie-Antoinette (1), part de ce vers qualifiant globalement les années 1793 et 1794 : « *Frayeur et bruit, assaut à la frontière* » (Prés. 29). Ici, « frayeur » se traduit par

(1) *La grande reyne quand se verra vaincue — fera excès de masculin courage* » (I, 86). Ces deux vers constituent un « mur ».

terror : c'est l'époque de la Terreur, pleine de cris, (*clamor*) où la Première Coalition attaque les frontières.

La chaîne, constituée par maillons larges, indique aussitôt ce qui va suivre : « *L'oisel de proie au ciel vient s'offrir* » (I, 24), c'est-à-dire que l'*Aigle* doit se tracer dans l'aire du cercle où les constellations auront été figurées. Les déterminations, alors, par visées du théodolite donnent :

1° *Un empereur naîtra près d'Italie* (I, 60) — car la Corse se trouve, par suite de sa position géographique, hors de la construction qui s'applique à la France continentale, mais aussi hors de la construction italienne : elle est comprise dans un cercle méditerranéen qui rejoint tangentiellement au sud la construction de l'Afrique du Nord. Il est à remarquer que l'histoire propre de l'île de Corse ne se soude point directement à l'histoire de l'Europe : les différentes guerres européennes n'ont pas eu pour théâtre la Corse et celle-ci n'a été mentionnée que dans un seul traité, celui de Cateau-Cambrésis, depuis Henri II. C'est pourquoi le lieu de naissance de Napoléon est indiqué ainsi.

2° *De la Cité marine et tributaire* (VII, 13) — et le mot tributaire a un sens plus géométrique que politique : Ajaccio se trouve placé dans ce cercle méditerranéen par répartition (*tributum*) de la sphère.

3° *Qui aura tant d'honneurs et caresses* (VI, 83) — c'est-à-dire d'hommages honorifiques et de flatteries (*blanditiœ*).

4° *Elu sera renard ne sonnant mot* (VIII, 41) — et le mot latin *électus* n'a pas d'autre sens que « choisi »; il désigne ordinairement celui que le destin choisit; en l'espèce, c'est un fin matois politique (un renard) qui ne parle pas beaucoup.

5° *Un qui de plomb voudra être cupide* (IV, 88) — *cupidus plumbi* ayant le sens précis de « préoccupé principalement de répandre du plomb », c'est-à-dire des balles et des obus!

6° *Dans le Danube et du Rhin viendra boire* (V, 68) — nous disons aussi, par image, il se plongera dans le Danube et depuis le Rhin (*ex Rheno*) il boira dans d'autres fleuves (la Vistule, la Bérésina, etc.).

7° *Grande hécatombe, triomphe, faire fêtes* (II, 16) — ce qui résume le Premier Empire : des fêtes, de la gloire et des morts sur les champs de bataille!

8° *Puis hors de Gaule du tout sera chassé* (IV, 12) — vers explicite où « du tout » est la traduction de *omnino* qui signifie « tout à fait ».

9° ...*Bellerophon, mourir* (VIII, 13) — tiers de vers qui, en deux mots, indique l'exil sur le Bellerophon et la mort ensuite : c'est ce qui doit ressortir de la droite tracée dans la partie occidentale de la figure 9. Cette partie spéciale du problème conduit à trouver géométriquement le point d'embarquement (île d'Aix) et le point d'exil (Sainte-Hélène); le nom du navire se déduit par les constructions secondaires tracées en prenant l'île d'Aix comme centre, à la date du départ. Laissons ces détails pour l'instant : on verra comment ils sont obtenus automatiquement quand nous entrerons dans les « maillons intermédiaires d'une chaîne » — ce que Nostradamus appelle la « trame » du tissus, sur laquelle du reste on peut « broder », dit-il, presque à l'infini, en suivant toujours strictement les formules.

Il est à noter que ce neuvième vers (point terminus de la chaîne napoléonienne) est pris ici dans son second tiers. La première partie du vers n'est, en effet, qu'une indication pour celui qui manœuvre : « *Fera par Praytus* » — mais si on n'est pas familiarisé avec la manière dont les formules sont données, on ne peut le comprendre.

A titre de curiosité — et pour montrer comment procède l'auteur — voici l'explication de ces mots. Ils se traduisent de la façon suivante en latin : « *faciet par Præ TVS;* et l'on voit d'abord que le mot Praytus doit se diviser en deux (pour que le vers ait bien six mots) et que l'orthographe de *Pray* doit être rectifiée; ensuite que le mot français *par* ne se traduit pas *per,* mais « par », ce qui signifie *égal,* enfin que la finale *tus* s'écrit en lettres capitales. Ces lettres sont des abréviations : T signifiant *tetrastichum,* qui veut dire « quatrain », et S signifiant *sequens* ou « suivant ». Il s'agit donc de prendre le *vers égal dans le cinquième quatrain suivant* (la préposition *præ* voulant bien dire « en avant » donc en sens direct).

Ce vers, ainsi appelé, dit : « *car les trois Lys lui feront*

telle pause » (VIII, 18). Donc, après Napoléon, il y aura trois Lys (Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe) et conséquemment c'est le troisième Lys qui assignera à Napoléon son *requiem* (ce qu'un commençant latiniste traduirait par « pause », mais signifie bien ce que liturgiquement on appelle « le repos éternel »). C'est le retour des cendres aux Invalides, sous Louis-Philippe.



Voici maintenant les « trois Lys ». La figure 10 indique la position de la *Fleur de lys* depuis 1792, de manière à faire voir comment elle se trouvait inclinée à cette date et comme elle se replace, de nouveau, en 1815. Elle offre, alors, sa partie postérieure à la force envahissante, de sorte qu'elle ne s'y oppose pas, mais, au contraire, est poussée par cette dernière.

La chaîne des vers est la suivante :

1° *Dans un moment sera besoin au roi* (IV, 22) — *erit*

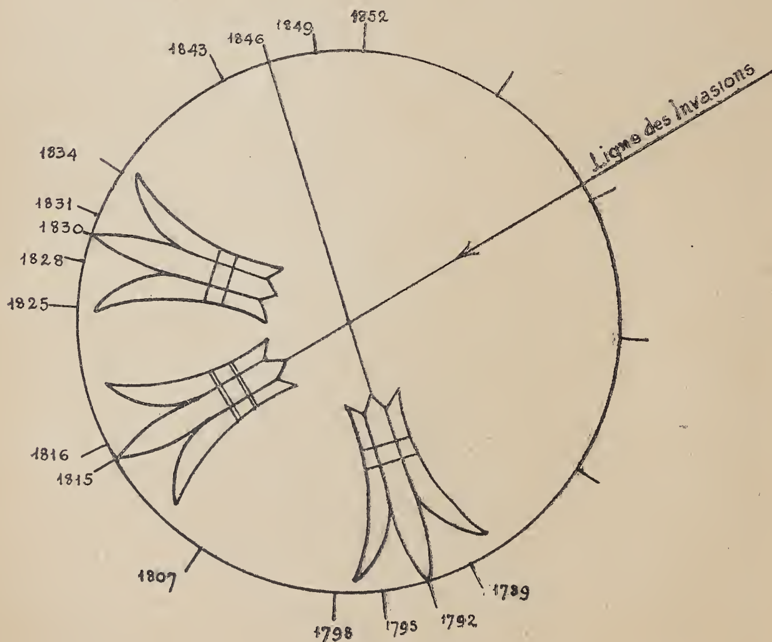


Fig. 10

necessitas regi, le français dit : « on aura besoin d'un roi ».

2° *Ceux qui étaient en règne pour savoir* (VI, 8) — *ad cognoscendum illos qui erant regales,* on reconnaîtra ceux qui étaient de famille royale.

3° *Pour maintenir l'heureux sang de Bourbon* (Sixain 4) — en n'oubliant pas que « heureux » se traduit par *secundus* et qu'alors il s'agit de la lignée collatérale (*secundus sanguis*).

4° *Le prochain fils de l'aîné parviendra* (II, 11) — car Louis XVIII était le frère de LouisXVI, fils du Dauphin.

5° *A son aîné au règne différent* (IV, 87) — et, en effet, Louis XVIII fut différent de Louis XVI, en tant que monarque constitutionnel.

6° *Et la nouvelle alliance approuvée* (Prés. 51) — en traduisant « alliance » par *religio,* qui ne veut pas dire religion, mais convention entre les hommes de même société : il s'agit, en l'espèce, de la Charte.

7° *Grand puiné fera fin de la guerre* (VII, 12) — ici *bellum* étant du neutre, *magnum* s'accorde avec ce substantif, mais l'inversion latine par traduction fautive crée une illusion.

8° *Jusques à cinq le dernier...* (VIII, 38) — ce sont les conditions du traité de 1815. Nostradamus supprime presque toujours le mot « années » après un nombre, parce que la manœuvre sur le cercle des années doit nécessairement donner des dates. Il s'agit donc des cinq ans d'occupation du territoire français par les alliés signés par Louis XVIII. La fin du vers est une indication géométrique « *proxime* NOLA » — les lettres capitales se réfèrent à la construction générale : n'entrons point dans les détails techniques; ils égareraient le lecteur.

9° *Deux plaies une, pour mourir mort cruelle* (I. 35) — c'est la mort de Louis XVIII après une cruelle maladie; disons seulement pour les latinistes que « une » se traduit *una* et signifie « ensemble ».

Et c'est maintenant Charles X :

1° *Par bout et paix parviendra à l'empire* (IV, 44) — « bout » c'est *terminus,* ou point final de Louis XVIII;

pax veut dire que la succession royale se produisit sans violence, et *ad imperiam* ne signifie pas autre chose que « prendre le pouvoir ».

2° *Sans nuls enfants...* (X, 39) — car Charles X n'eut point de postérité. Le vers se coupe encore, la seconde partie étant une indication de manœuvre.

3° *Un né ayant au devant le dernier* (II, 82) — ce *natus,* autrement dit cet homme dont on observe la nativité et qui est Charles X, aura après lui (au devant) le dernier de sa race — soit le Comte de Chambord, indiqué par la manœuvre comme « premier fils (d'une) veuve (au) mal'heureux mariage » (X, 39) c'est-à-dire premier fils de la Duchesse de Berry qui, veuve, contracta un second mariage assez mal défini socialement.

4° *Roi; fait injuste ne sera; condamner* (VIII, 62) — et Charles X a été roi, en fait légitime (son règne crée effectivement la « légitimité » en politique), mais il a été blâmé car *danmare* a un sens de blâme.

5° *Election. Conflit,...* (Prés. 25) — vers à partager suivant la règle des nombres qui s'appliquent à la manœu-spéciale des Présages. Il s'agit des élections de 1829.

6° *Par conflit roi règne abandonnera* (IV, 44) — et le conflit né des élections oblige le roi à abandonner le règne.

7° *Chassé du règne loin, apre apparaîtra* (VI, 61) — il se montrera intransigeant (*asper*) et sera chassé en 1830.

8° *Loin hors du règne, mis en hasard, voyage* (VIII,92) — « mis en hasard » se comprenant très bien pour « livré à son sort hasardeux ». Charles X est remplacé par « Fleur de lys portant la barre » (V, 89).

Louis-Philippe monte sur le trône :

1° *Dresser copies pour monter à l'empire* (VI, 12) — *copiæ* signifiant les « moyens politiques » (on dit encore aujourd'hui les « troupes électorales ») pour arriver au pouvoir (*imperiam*).

2° *Plus sang répandre, bientôt tourner chance* (Prés. 73) — sa chance tourne et il verse davantage de sang (en 1848).

3° *Eveiller haine de longtemps assoupie* (VII, 33) — il s'agit de la haine sociale, en sommeil depuis la grande révolution.

4° *Par eux naîtra pestilence si ample* (VIII, 62) — « eux » se rapporte ici aux révolutionnaires de 1848, dont la mánœuvre de détail indique les agissements politiques. Mais il est inutile d'approfondir, pour retracer une série d'événements que tout manuel d'histoire révèle. Ce qui importe c'est de nouer la chaîne du règne du « grand Philippique » (IX, 30) selon l'expression de Nostradamus — et de laisser de côté ce qui se greffe sur cette chaîne, le « secours Gaddès » c'est-à-dire les événements relatifs à la Constitution espagnole de 1837 que l'on doit trouver par la construction *auxiliaire* de Gaddès.

La *pestilentia* de 1848 est ample, parce qu'elle doit être étudiée pour toute l'Europe, laquelle subit alors le contre-coup de cette nouvelle révolution dont, d'ailleurs, Louis-Philippe se tire : « *vie sauve peu après sortir* » (Sixain 20).

La Seconde République est très courte : « *Seront d'accord, Naples, Léon Sicile* (I. 11) — il y a un accord et on voit apparaître le personnage dont le nom est désigné par « Naples Léon Sicile », soit, en grec : *Neapolis léon Trinacria* et en rétablissant les inversions qu'indique la manœuvre « *is Napol. léon Trin acria* » autrement dit : « *lui, Napoléon III sommet.* » Les Bonaparte, étudiés à part, ont leur terminaison et sommet avec Napoléon III (1).

Et immédiatement ressort le vers qui caractérise le nouveau souverain : « Par bruit bellique sera mis à l'insulte », ce qui indique, avant même que le Second Empire ne soit érigé par construction spéciale, l'état des esprits en France en 1870, après Sedan.



Le retour de l'*Aigle* place la figure symbolique de manière que son axe coïncide avec le méridien. A première

(1) J'attire particulièrement l'attention du lecteur sur les noms de Louis-Philippe et Napoléon III : ils ne sont placés là et de cette façon que pour repère du problème, afin qu'en manœuvrant on s'aperçoive des accords de tous les mouvements des lignes et des cercles. Mais, ce n'est point d'une semblable manière que la cryptographie donne les noms des personnages : il ne faut point se laisser prendre au mirage.

vue, ce symbole s'installe sur la carte de France très aisément : l'opinion a donc une tendance générale à l'accepter.

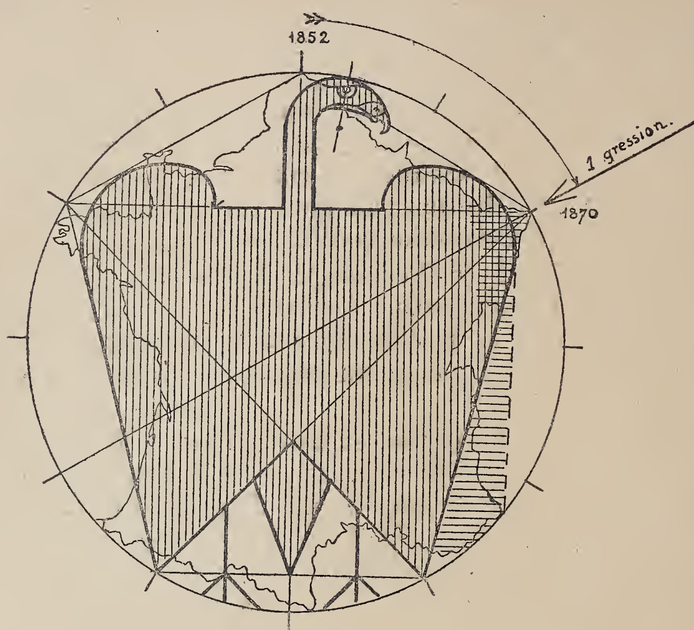


Fig. 11

Si sur cette figure on étendait l'aile orientale, on trouverait de même, les champs de bataille des guerres d'Italie. Toutefois l'extension de cette aile aura été moins ample que durant le Premier Empire et, à peine, y a-t-il eu la tentative d'incursions vers la vallée du Pô, que l'aile se replie : elle demeure néanmoins légèrement éployée et embrasse ainsi un angle qui étend le territoire français à la Savoie et à Nice.

Mais, à raison des neuf ans par 30 degrés, l'*Aigle* tourne et, en 1870, arrive à présenter sa tête à la flèche des inversions. Il est frappé à mort et le Second Empire s'écoule.

Les déterminations de Napoléon III sont, alors, les suivantes :

1° *De terre faible et pauvre parentèle* (III, 28) — on sait que le futur empereur n'était pas riche et que les princes ses parents avaient encore moins de fortune.

2° *Viendra errer neveu du grand...* (VI, 82) — on sait aussi qu'il a eu, avant 1852, une vie assez errante : évasion de Ham, voyages à Rome, etc. Ce vers se termine par le mot « pontife » qui produit une illusion chaque fois qu'il se rencontre : on aurait, en effet, tendance à lier les mots et à penser qu'il s'agit « d'un neveu du grand pontife ». Mais, d'abord, l'obligation de constituer les six mots indispensables dans un vers commande de diviser en deux l'expression *pontife,* et, ensuite, la pratique du texte fait écrire *ponti fœx* (1), ce qui signifie « résidu du pont ». De sorte que ce mot est une formule de manœuvre, indiquant qu'au point du cercle où se place la détermination marquée par ce vers, on se trouve au delà du *pont* par résidu de calcul. Le pont est un nombre que l'auteur n'a pas spécifié dans son testament et que l'on doit découvrir par raisonnement, une fois la figure du *sépulcre* établie, pour souder les centuries avec les Présages et les Sixains et former un cercle complet : c'est ce qui manque aux 4.680 vers pour être divisibles par 12.

3° *Neveu du grand occupera le règne* (VIII, 43) — ce qui précise le vers précédent.

4° *Qui deviendra en si haute puissance* (V, 74).

5° *Que par ce siècle les rendra très contents* (III, 94) — et ces deux vers n'ont besoin d'aucune explication, surtout en traduisant « que » par *quod,* conjonction qui signifie « vu que » — et « eux » par *illos,* sous entendu *gallos,* les Français.

6° *Premier fruit : le prince de Pesquière* (VIII, 31) — encore une indication de manœuvre : pour avoir le premier résultat (*fructus*) de ce règne, il faut se reporter au principe (*princeps*) de Peschiera, c'est-à-dire construire sur la latitude de cette localité italienne, où se rencontre Magenta, les figures géométriques que nécessite l'étude des guerres d'Italie.

C'est, ensuite, la guerre de 1870 (de juillet à février) :

7° *Pleurs, cris et sang, oncq nul temps si amer* (X, 88).

8° *Sept mois grand guerre, mort de gens, maléfice* (IV, 100).

---

(1) Plusieurs auteurs latin, du reste, ont écrit *fex* au lieu de *fœx.*

9° *Tout en alarme et le soldat ès champs* (Sixain 42).

10° *Et translaté près d'Ardenne silve* (V, 45) — c'est le point terminus du Second Empire qui est déplacé, ôté de sa place (*translatus*) près de la forêt (*silva*) d'Ardenne, à Sedan.

La manœuvre continue, après la déposition de Napoléon III (4 septembre 1870) :

1° *Grande clade proche et combat très accerbe* (IV, 4) — c'est la grandes défaite (*clades*) et la lutte violente pour résister à l'invasion.

2° *La cité prise, l'ennemi quant à quant* (III, 79) — la capitale (*urbs* comme disaient les Romains) est prise, étant contrainte de capituler, par suite du trop grand nombre (*quantum in quanto*) d'ennemis.

3° *La ville sens dessus dessous* (Sixain 3) — c'est la Commune.

4° *Sang versera par absolution* (III, 60) — et le sang sera versé dès que la guerre sera terminée (*ab solutione*, car il faut diviser les mots) : prise de Paris par les Versaillais.

Suivent, alors, les indications nécessaires pour entamer la manœuvre, assez compliquée, de la Troisième République. Et avant tout deux vers qui s'appliquent, à la fois, à la chronologie des événements et aux déternations mêmes de l'œuvre de l'auteur :

5° *L'état changé; on fera bruit des os* (VI, 50) — la situation politique (*status*) est en effet changée et, à ce moment, courent des bruits fondés sur les prédictions (*ossa* en grec ayant ce sens). En effet, les dires de l'abbé Torné, qui avait cru voir dans Nostradamus s'ouvrir l'ère d'un grand monarque, ont, de 1870 à 1875 pour le moins, soutenu l'ardeur de beaucoup de légitimistes.

6° *Point ne sera ce qu'on prétendra* (Prés., 41) — ajoute cependant l'auteur en indiquant par là d'abord que la Constitution de 1875, après avoir été conçue dans un esprit monarchique, finit par être républicaine — et ensuite que les interprétations des prédictions par les légitimistes se trouvaient démenties.

A ce sixième vers de la chaîne, celle-ci n'a pas atteint un « point terminus », elle continue — parce que la révo-

lution du 4 septembre 1870 a lieu en pleine guerre et que ce changement ne donne qu'un régime intermédiaire jusqu'en 1875 (appelé par l'histoire « l'ordre moral »).

Mais parce que l'habitude est — logiquement — de faire partir le nouveau régime de cette date historique, il convient de couper ici la solution du problème.

La Troisième République et l'après-guerre

Au regard de tout homme une époque qui lui est contemporaine se présente sous un jour éclatant où les détails prennent plus d'importance que l'ensemble.

C'est un effet de perspective. Et comme la perspective est personnelle à chacun d'entre nous — puisqu'elle se réalise par le cristallin de l'œil et que le cerveau ne peut raisonner sur les faits que par les perceptions extérieures — il en résulte une série d'habitudes particulières qui constituent nos jugements.

Et nos jugements mélangés avec nos intérêts — matériels ou moraux — forment nos opinions sur les hommes et les choses d'une époque contemporaine.

Vouloir s'abstraire de ce fait psycho-physique est presque impossible. Vivant au maximum les quatre cinquièmes d'un siècle (en pleine activité physique tout au moins), l'homme se trouve avoir, durant ce laps de temps, confondu ses intérêts avec ceux des personnes qui l'ont entouré, dans le coin du globe où il a passé son existence. Cet enchevêtrement de causes et d'effets, d'action et de réaction perçu physiquement par les organes des sensations et coordonné par le cerveau presque instantanément, laisse dans l'âme avec la mémoire une collection d'opinions que chacun estime absolues et qui ne sont que relatives.

On peut s'en apercevoir aisément en mettant aujourd'hui en présence deux personnes dont l'une a dépassé l'âge de soixante ans et dont l'autre atteint à peine la trentaine. La première, née sous le Second Empire, peut avoir quelque souvenir de l'affollement produit dans son entourage par la capitulation de Paris et la Commune; la seconde conservera, à peine, la mémoire des discussions interminables que soulevait, dans les familles les plus placides, l'affaire Dreyfus. Au moment même de cette affaire Dreyfus, la première se trouvait avoir à peu près le même âge que la seconde a en cette année 1927.

Et pour la première, l'enfance et la jeunesse se sont passées dans la première partie de la IIIe République qui semble devoir historiquement se caractériser par un effort général de la nation française : expansion coloniale, extension de l'instruction publique, progression financière et commerciale, accroissement scientifique. Sa mémoire aura enregistré l'établissement de la France en Tunisie, en Indo-Chine, au Soudan, à Madagascar. La floraison de la science, de l'industrie et du commerce, marquée par les expositions universelles de 1878, 1889 et 1900, sans oublier la surprenante exposition de l'électricité de 1881. Son portefeuille de valeurs aura conservé le témoignage de l'ascension continuelle des cours de la Rente 3 %, qui cotée aux environs de 50 francs en 1870 avait atteint le pair dès 1892. Toute sa jeunesse se sera enthousiasmée par le développement de la mécanique appliquée : généralisation du télégraphe et du téléphone, application du tramway à trolley, invention de la bicyclette puis de l'automobile, établissement de l'éclairage électrique. Et, quand il dépassait la quarantaine, voici que la conquête de l'air se faisait par l'avion!

Allez donc lui dire que le XIXe siècle a été une « époque stupide! » On a pourtant osé tout dernièrement donner cette épithète, dans une critique amère, à une période dont les idées aussi bien politiques que scientifiques, autant financières qu'économiques ne paraissent guère plus applicables dans l'après guerre.

Tout ce qui a étonné la jeunesse de l'homme aujourd'hui dans la soixantaine a été familier et habituel à l'enfance de celui qui n'a que trente ans.

Le second n'est pas plus stupéfait de voir un avion dans les airs que le premier ne reste pantois en regardant passer un train, ce que faisait son père qui, lors de sa jeunesse, ne voyageait qu'en diligence « Laffitte et Caillard ». Personne, actuellement, ne se rappelle que le conseil d'administration de la Société du Chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon — cellule-mère du P.-L.-M. — a longtemps délibéré sur la question de savoir « si la traction des convois de voitures devait être animale ou mécanique », autrement dit, si on devait employer les locomotives! Personne ne se souvient que le célèbre Arago a présenté naguère à l'Académie des Sciences un rapport démontrant que le cerf-volant, objet plus lourd

que l'air, « volait en dehors de toutes les règles de la mathématique et de la mécanique »!

Ces idées-là maintenant nous paraissent invraisemblables, et n'étaient les textes qui démontrent qu'elles ont été émises, soutenues et discutées, avec la gravité qui convient, on les croirait inventées à plaisir!

Chaque génération nouvelle a — obligatoirement — ses opinions particulières qui diffèrent — nécessairement — et souvent contredisent les opinions de la génération précédente. C'est un fait dont il faut tenir compte pour envisager une période contemporaine et surtout pour se figurer l'avenir.

Les personnes qui atteignaient la trentaine au Traité de Francfort étaient nées à la fin du règne de Louis-Philippe, et celles qui dépassaient la cinquantaine avaient vu le jour sous la Restauration. On voit comment était composée l'Assemblée Nationale qui se réunit à Bordeaux le 13 février 1871. La mémoire des plus jeunes électeurs n'avait enregistré que les événements du Second Empire, lequel venait de se terminer. Le « chef du Pouvoir exécutif », Thiers, avait déjà été ministre en 1832 avec Guizot! Le premier « président de la République », Mac-Mahon, avait été fait maréchal de France par Napoléon III!

Si l'on songe à cela, on comprendra mieux dans quel état d'esprit furent votées les lois constitutionnelles de 1875 — on saisira surtout pourquoi un demi-siècle plus tard elles peuvent paraître susceptibles de quelques réformes. Et si on ajoute que le budget présenté par Léon Say en 1872 dépassait à peine deux milliards sept cent millions, et que celui de 1914 était prévu pour moins de cinq milliards et demi, on se rendra compte que les méthodes parlementaires et administratives n'avaient pas eu besoin de beaucoup évoluer depuis le Second Empire jusqu'à la dernière guerre.

La conduite d'une nation est fonction de l'état des esprits et des nécessités budgétaires, durant une période donnée. Avec le temps, ces deux facteurs se modifient et les dirigeants — qu'ils soient un seul ou plusieurs — se trouvent toujours incités, de gré ou de force, à en tenir compte. C'est pourquoi il a été dit que la politique — en tant qu'art de gouverner — ne doit envisager que les solutions moyennes, afin d'établir un équilibre dans

les opinions comme dans les budgets, et ainsi maintenir le plus longtemps possible le calme et la paix.

Molière fait dire au maître à danser du *Bourgeois Gentilhomme* cette sentence remarquable : « Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser! » Sous une forme amusante, c'est là une très grande vérité.

Molière montre par cette phrase qu'il a puisé sa science (je dis exprès : sa science) au même endroit (je marque bien un endroit) où l'ont eux-mêmes puisée des auteurs tels que Rabelais et le Dante, Gœthe et Shakespeare, Ovide, Apulée, Eschyle et Homère! Ces littérateurs sont et demeureront immortels parce qu'ils expriment — soit d'une manière frivole soit d'une façon sérieuse — des vérités qui sont de tous les temps et de tous les pays parce qu'elles sont *cosmiques*. Chez eux, comme chez beaucoup d'autres (car ils ne sont pas les seuls) la lettre recèle un sens profond : l'écriture peut paraître spontanément imaginative ou simplement observée, elle n'est que la broderie d'une trame scientifique. Leur art consiste à avoir dissimulé, sans les déformer toutefois, l'ensemble des lignes trop sèches de la construction géométrique; il donne une forme aimable à ce qui, présenté autrement, est plutôt rébarbatif. Et chacun y comprend ce qu'il doit comprendre, selon son évolution respective — absolument comme dans la *Legis Cautio* de Nostradamus!

Certains même — tel Ovide — n'hésitent pas à l'indiquer clairement dans un langage hautain. *Les Métamorphoses* se terminent par ces vers :

Jamque opus exegi quod nec Jovis ira nec ignes
Nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.
Quum volet illa dies quœ nil nisi corporis hujus
Jus habet incerti spatium mihi finiat œvi :
Parte tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferrar nomenque erit indelebile nostrum!
Quaque patet domitis Romana potentia terris
Ore legar populi perque omnia sœcula fama,
Si quid habent veri vatum prœsagia, vivam!

On ne peut pas mieux soufleter par avance ceux qui, au cours de la postérité, ne sauraient voir dans les vers du poète qu'une collection de rêveries.

Ovide, en notre français moderne, dit positivement : « Et voilà l'œuvre que j'ai parachevée. Ni ce que vous appelez la colère divine, ni les flammes (des ignorants), ni le fer (des barbares), ni le temps qui détruit tout, ne pourront l'anéantir! Lorsque le voudra ce jour — à la loi duquel mon enveloppe corporelle seule est soumise — que finisse le cours incertain de ma vie! Mais la meilleure partie de moi-même, qui est immortelle, s'élancera au-dessus des astres élevés — et mon nom sera impérissable! Partout où sur la Terre s'étend la domination romaine (c'est-à-dire partout où l'on parle latin), je serai lu à haute voix par la foule. Et, à travers tous les siècles — si les prédictions sont quelque peu justes — en renommée je survivrai! »

Pure jactance, dira-t-on; toujours est-il que, vingt siècles après, on lit encore Ovide à haute voix dans les classes. Et personne n'ignore son nom.

Molière eût pu écrire un semblable appel à l'attention des âges futurs; mais, auteur dramatique, se trouvant en contact direct avec le public, il n'en avait pas besoin. Eschyle, Shakespeare et Gœthe se contentent, comme lui, d'indiquer par des répliques dans quel sens on doit les comprendre.

« Faute de savoir danser », dit à Monsieur Jourdain — à ce nouveau riche des guerres de Louis XIV — le singulier professeur de danse qu'il s'est choisi : tous les malheurs des hommes viennent de là.

Mais on ne danse que par le *poids du corps*, vous répétera n'importe quel maître de ballet : le corps, par suite de ses modifications d'attitude, porte, soit en avant, soit en arrière, son centre de gravité; et *les jambes doivent uniquement suivre*. C'est le grand principe de la danse : celle-ci n'est pas, en réalité, une saltation quelconque, mais une progression rythmique du corps par déplacement du centre de gravité. Or, parler de centre de gravité c'est déjà évoquer l'attraction de la pesanteur et son rôle primordial dans la mécanique céleste.

Et que la danse soit influencée par le jeu des forces cosmiques et le mouvement de la Terre, c'est indéniable : on n'a qu'à regarder l'ensemble des couples dans un bal. Cet ensemble évolue en tournant dans le sens appelé *sinistrorsum*, c'est-à-dire dans le sens inverse des aiguilles d'une montre — exactement inverse du sens de

rotation de la Terre sur elle-même. La Terre tourne de l'Ouest à l'Est et le Soleil, qui est en somme fixe durant vingt-quatre heures, paraît ainsi se lever à l'Orient.

De sorte que les danseurs, en s'abandonnant au charme de la musique — autrement dit en réduisant leur volonté au minimum, en laissant libre cours à leur fantaisie qui, alors, n'est plus guidée que par le mouvement de la Terre dont l'action est directe sur la circulation du sang — en pensant à autre chose qu'à ce qu'ils font, déplacent leur centre de gravité de manière à équilibrer la rotation de la Terre. C'est absolument comme s'ils se trouvaient obligés, pour se tenir toujours perpendiculairement à la tangente d'une boule qui tourne, d'avancer en sens contraire du mouvement de cette dernière!

Or, l'humanité est conduite par une loi corollaire à la surface du globe. Examinées en détail, ses évolutions paraissent confuses; si, déjà, on embrasse de longues périodes historiques on s'aperçoit qu'il y a dans l'ensemble une sorte de flux et de reflux parmi les peuples, et qu'en dernière analyse la progression se fait de l'Est à l'Ouest — en sens direct du mouvement de rotation de la Terre. On dirait que, si l'individu est obligé d'équilibrer cette rotation (en avançant pour toujours demeurer perpendiculaire à la tangente), par contre l'humanité se trouve entraînée par le mouvement même de l'astre.

L'astre roule sur son orbite et accomplit le tour de celle-ci dans le laps de temps appelé année; mais en chaque printemps, à chaque retour au point *gamma* de l'orbite, il se trouve que le Soleil — centre apparemment fixe — a progressé de cinquante secondes d'arc. C'est ce qu'on désigne sous le nom de *précession des équinoxes* — mouvement qui s'exécute de l'Est à l'Ouest, en sens direct de la rotation et qui paraît entraîner l'humanité à la surface même du globe.

De sorte que la civilisation — ou plutôt ce que l'on considère comme tel — après avoir eu ses centres en Asie, puis en Méditerranée, a gagné l'Ouest de l'Europe. Dans ce mouvement général — qui suit une courbe parallèle à celle du tracé du plan de l'écliptique suivant laquelle s'affirme la prépondérance de l'hémisphère septentrional depuis le déluge dit de Moïse — on voit les peuples, chefs de la civilisation, agir successivement par flux et reflux.

Chaque civilisation va réveiller vers l'Est les peuples de civilisations antérieures, elle tend à détruire complètement ces dernières et à s'y substituer; puis quand les peuples, qui lui sont orientaux, se sont adaptés, ils se ruent en envahisseurs à l'assaut de la dite civilisation; ils la ravagent et se reportent plus loin à l'Occident. C'est là, plus tard, que naîtra la nouvelle civilisation.

Si l'on veut bien faire abstraction des détails et tenir compte des modalités inhérentes aux époques, on reconnaîtra qu'en résumé se retrouve toute l'histoire de la Grèce et de Rome, pour ne parler que des civilisations voisines de la nôtre. L'humanité a avancé vers l'Ouest — et voici que l'Europe a été doter l'Asie chinoise et le Japon extrême-oriental de son socialisme, de ses canons, de la mode des cheveux courts, de ses chemins de fer, de ses automobiles et autres progrès divers. Un jour l'Asie envahira l'Europe — on en comprend déjà l'inéluctable!

« Savoir danser », pour un homme d'Etat, c'est donc savoir raisonner du peuple que l'on dirige en fonction du mouvement général de l'humanité — c'est conduire, en somme, sa danseuse, par déplacement du centre de gravité du couple, sans heurter les autres et sans contrarier en rien la progression de l'ensemble — c'est agir aussi en accord du temps et de l'espace de même que, dans un bal, les couples avancent sur l'espace de la salle en accord avec les temps musicaux. Pure question d'équilibre et de moyennes à l'aide desquelles se font la paix et la prospérité des nations — problème d'ailleurs compliqué qui exige énormément de science et infiniment d'art et dont les solutions, variables suivant les époques, ne peuvent jamais être jugées qu'avec le recul du temps.

Molière, dans cette notable sentence, parle de « revers funestes »; il y a, en effet, des revers qui ne le sont pas.

La défaite de 1870, si déplorable qu'elle ait pu être — nous le comprenons maintenant — n'aura pas été absolument funeste à la France : la nation, malgré la dureté du Traité de Francfort, s'est même si rapidement et si prodigieusement relevée que quelques années après la libération du territoire, le vainqueur en avait pris ombrage. Et la prospérité qui s'en est suivie a été la conséquence de ce magnifique effort.



Voilà pourquoi la chaîne des vers de Nostradumus se continuant sans interruption à l'établissement du régime républicain, fait d'abord ressortir la remarque qu'il faut continuer le mouvement tournant

Jusques au fond de la grand arc demolue (V. 9),
Que sept tiennent par rang la hiérarchie (V. 5)

En se reportant à la figure 13 — où le temps est indiqué sur la circonférence — on verra que la date de 1906 se place au bas de la courbe, soit au fond *du grand arc* par suite du mouvement (*de molito*), et qu'entre 1875 et 1906, on doit compter sept Présidents de la République, puisque Thiers n'a pas eu cette dignité.

Nous avons eu, en effet : Mac-Mahon, Grévy, Carnot, Casimir Périer, Félix Faure, Loubet et Fallières — celui-ci ayant été élu précisément en 1906.

Maintenant le Sixain 53 indique une première manière de compter le temps de la III[e] République par grandes périodes d'opinions : « *passé quinze ans, vingt et un, trente-neuf* ». On prend donc, d'abord, une période de 15 ans, en partant bien entendu de 1870, qui est l'année de la Révolution du 4 septembre : 1870 + 15 = 1885. C'est l'année des élections où les conservateurs eurent des succès partiels, de la chute du ministère Brisson (qui n'eut que quatre voix de majorité pour les crédits du Tonkin) et de la réélection de Grévy à la Présidence de la République.

A cette préalable période on ajoute *une première fois* 21 ans : 1885 + 21 = 1906 (ce qui conduit au bas de la courbe et à la Présidence de M. Fallières). Puis on ajoute *une autre fois* 39 ans : 1885 + 39 = 1924 (ce qui mène à l'avènement du Cartel des gauches, et à la Présidence M. Doumergue).

Le symbole qui se trace représente les lettres R F séparées par le faisceau de licteur. Mais il naît en 1870 et par conséquent se trouve incliné sur la carte; de sorte que, pour représenter sur la figure les diverses positions du faisceau de licteur selon le cercle du temps, on a été obligé de tracer des flèches dont la pointe indique la direction de ce faisceau de licteur. C'est ce qui donne la figure 13.

En 1906, le symbole se présente redressé sur la carte

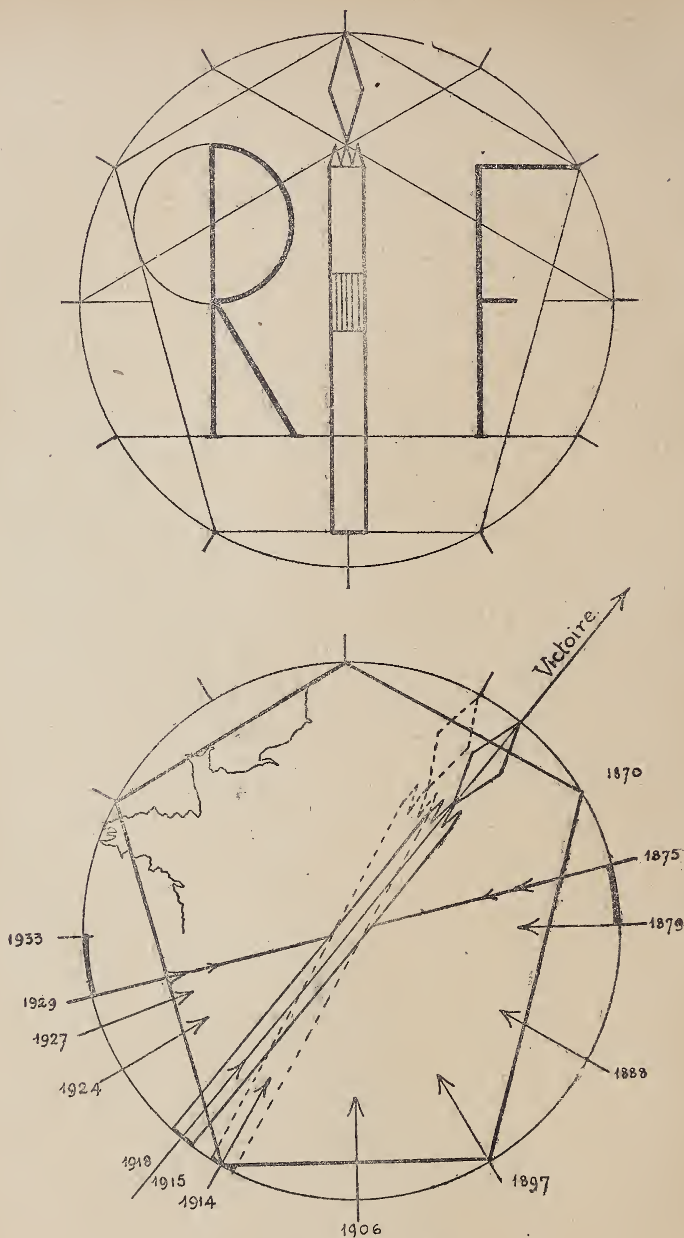

Victoire
1870
1875
1879
1888
1897
1906
1914
1915
1918
1924
1927
1929
1933

Fig. 12 et 13

et son axe coïncide avec le méridien de Paris (ce qu'indique une flèche de la figure 13). C'est le moment où l'agitation politique est réduite au minimum; les idées républicaines se trouvent plus généralement admises dans le pays — du moins en principe — et la France est en pleine prospérité. Mais il s'agit, bien entendu, pour le constater de faire abstraction des détails d'opinion et de raisonner par rapport à 1870 : c'est certain qu'en 1906 on ne discute plus — en général — le régime de république parlementaire comme on le faisait encore en 1888.

D'autre part, en 1906, la Rente 3 % se maintient toujours aux environs du pair — avec cependant une tendance à la baisse. Cette baisse, si on se reporte aux cours moyens des années, ira en s'affirmant à partir de 1910 et en se précipitant dès 1914 et la déclaration de guerre.

Comme corollaire, 1906 marque l'ascension des budgets de l'Etat. De près de trois milliards huit cent millions en 1905, le budget passe à quatre milliards en 1908, puis à quatre milliards et demi en 1911; il est au delà de cinq milliards en 1913.

La monnaie cependant est stable et l'équilibre dans le jeu des forces économiques de la nation se maintient. Mais la situation est délicate; elle devient même très délicate au printemps de 1914; c'est le moment où se produit l'événement de Serajévo qui déclanche la guerre.

Pour étudier avec fruit cette guerre, il faudrait envisager non seulement la France mais l'Europe tout entière. Du traité de Cateau-Cambrésis à celui de Versailles — de 1559 à 1914 et de Henri II à MM. Poincaré et Clemenceau — toute l'histoire se tient; on peut dire hardiment que le second fait est la conséquence du premier et que toute notre politique extérieure a, depuis 1559, été commandée par ce malheureux traité que Henri II fut obligé de signer. Le reste s'intercale comme des modalités produisant le flux et reflux de l'histoire d'un peuple.

Mais on ne peut en saisir tout le palpitant intérêt que dans l'examen du problème européen, suivant les constructions du système géométrique de Nostradamus. Ceci nous ferait sortir du cadre de cette première étude et ne doit être exposé qu'après que les peuples voisins de la France auront eux-mêmes été envisagés. L'Espagne (signataire à Cateau-Cambrésis), l'Allemagne (avec l'évo-

lution des Hohenzollern), l'Italie (où la Papauté siège), l'Autriche (qui de prépondérante en Europe centrale se voit définitivement ruinée après la dernière guerre), l'Angleterre (dont la particulière situation géographique fait une observatrice intéressée de la politique européenne) — ce sont les facteurs immédiats qui réagissent sur la France.

N'oublions pas — dernier événement en date — que si nous avons été entraînés dans la grande guerre en 1914, c'est par suite des conséquences de l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, François-Ferdinand, par un Serbe à Serajevo (Bosnie) ! Nous n'avions rien de commun ni avec le mort, ni avec le meurtrier, ni même avec le lieu de l'attentat. On ne peut vraiment comprendre comment, depuis ce fait, les choses se sont embrouillées au point de nous amener à la mobilisation générale du 2 août 1914, si on ne connaît pas l'histoire de l'Europe. De même, on ne peut réellement saisir tout le déterminisme, dont cette guerre est la résultante, que si on étudie les constructions diverses, établies selon le système de Nostradamus pour les nations européennes. Il faut donc préalablement examiner chacune de ces constructions à part et n'envisager leur jeu combiné et réciproque qu'ensuite. Je me vois encore obligé de renvoyer l'exposé de ces travaux à plus tard.

Mais prenons — pour l'instant — la résultante seulement : en 1914 la France est menacée à l'Est — du côté où, sur le sépulcre du Grand romain, la flèche indique la possibilité d'invasion. Le symbole R F, se comportant comme un être vivant, va nécessairement réagir contre l'attaque — et sa réaction sera efficace ou inefficace suivant la position qu'il occupe au moment de l'agression. Or, par suite du mouvement qui l'entraîne dans le temps, l'axe de ce symbole — *le faisceau de licteur* — se trouve, heureusement, enclin à la résistance. En 1914 — ce qui est indiqué en pointillé dans la figure 13 — ce faisceau de licteur n'est pas encore tout à fait placé de manière à pouvoir résister : il prête quelque peu le flanc et l'envahisseur peut se glisser parallèlement à lui. C'est comme si, à l'escrime, la parade (en l'espèce la bataille de Charleroi), mal dirigée par suite de la mauvaise position du tireur, n'avait eu pour effet que d'éviter la touche en pleine poitrine, tout en permettant à l'adversaire de

faire glisser son épée vers la droite et de placer celle-ci au bras. La blessure étant profonde, mais non mortelle, il faut rompre pour se replacer de manière à avoir une meilleure parade — et c'est la retraite puis la bataille de la Marne.

Le maréchal Foch — dans son fameux cours de stratégie à l'Ecole de guerre — compare deux armées en présence à deux escrimeurs : les mouvements des troupes sont schématiquement analogues et les deux commandants en chef ne sont, au fond, que des duellistes. Les constructions du système de Nostradamus, étant schématiques, induisent obligatoirement à la même comparaison.

Cependant, à mesure que le temps entraîne le faisceau de licteur, sa position de résistance s'améliore. En 1918, il se trouve complètement opposé aux forces envahissantes et la parade est, alors, efficace : l'ennemi est repoussé et c'est la victoire!



Passons rapidement sur les premières années de la IIIe République — sur cette période qui se termine à la fin du septennat de M. Fallières.

La manœuvre des vers permet de le faire. Suivant l'indication du Sixain 19 on peut même faire un premier saut « *jusqu'à l'an dix-sept* » ; on peut négliger, pour aller plus vite, les présidences de Mac-Mahon et Grévy. On arrive ainsi à 1887, c'est-à-dire à 1870 + 17, à la présidence de Sadi-Carnot.

Celle-ci présente un intérêt de calcul, précisé par ce vers qui indique le Président d'alors comme « *ayant chef rouge proche à la hiérarchie* » (VI, 57). Ceci veut dire que là est le point de départ (*caput*, tête ou chef) du personnage désigné par ailleurs sous le nom de « rouge » soit — *phoinix* en grec. Or, on verra plus loin que Nostradamus par l'appellation de *Phénix* désigne M. Poincaré — lequel aura été non seulement Président de la République durant toute la guerre, mais encore plusieurs fois depuis président du conseil, renaissant ainsi constamment de ses cendres tel le Phénix de la mythologie.

Et précisément en l'année 1894 — à l'époque où Sadi-Carnot fut assassiné à Lyon — M. Poincaré était pour la première fois ministre, tenant le portefeuille des Finan-

ces dans le cabinet Charles Dupuy. Il se trouvait *proche à la hiérarchie* et c'est là le point de départ (*caput*) de son ultérieure fortune politique. On sera obligé de s'y reporter pour analyser les déterminations de la présidence de M. Poincaré.

Mais, auparavant, la manœuvre de la chaîne fait ressortir les indications nécessaires pour l'étude de la mort tragique du Président Carnot (juin 1894) :

1. *Lui mis à mort pour sa bénévolence* (X, 43) — soit : *ille positus morte,* celui-là est déposé (ne termine pas son septennat) par suite de mort; *pro ejus benevolentia,* à cause de son service (autrement dit : en service commandé).

2. *Par Lyon mise sera en extrémité* (IV, 52) — ce sera à Lyon, et à la fin déterminée (*in extremitate posita*) (1).

3. *En grand regret sera la gent gauloise* (VII, 34) — donc cette mort n'était souhaitée par personne en France.

Suivent deux Présidents :

4. *De l'un à l'autre ne distant grandement* (III, 4) — il n'y a pas, en effet, grande distance entre Félix Faure et Casimir Périer : celui-ci, élu le 27 juin 1894, donna sa démission le 15 janvier 1895.

5. *Le tiers n'aura celle qu'il prétendait* (VII, 5) — depuis Sadi Carnot (dans cette chaîne spéciale) Félix Faure se trouve le troisième; il n'aura pas, dit le vers, « sa prétendue » : on notera, qu'en latin, *habere uxorem* et souvent *habere* tout court implique la possession normale. Un autre vers, plus explicite, mais impossible à citer, donne un détail caractéristique concernant les bruits qui coururent au sujet des circonstances spéciales de la mort de Félix Faure.

6. *Mais bref sera connu le vitupère* (VI, 59) — et ce sera un sujet de blâme (*vituperatio*).

7. *Iceluy mort.....* (X, 40). La fin du vers (LONOLE *donnera topique*) constitue une indication de manœuvre, le mot en lettres capitales étant une formule destinée à

---

(1) En n'oubliant pas le sens précis et toujours scientifique du mot *extremitas* qui, sur la circonférence désigne, chez les auteurs latins, un point qui ne peut être dépassé. Pline emploie l'expression *extremitas circuli* pour dire la *périphérie du cercle.*

permettre de trouver, au moyen du théodolite, le lieu (*topos* en grec) de cette mort (1).

Puis la Présidence de M. Emile Loubet où se place l'affaire Dreyfus :

8. *Sous la feinte ombre traitre veuz et sonnés* (VII, 2) — vers qui demande explication. *Sub fictâ umbra,* veut d'abord dire que de l'obscurité sera projetée à la suite de simulation (*sub fictâ* sous-entendu *re*) et ceci indique que certains faux documents rendront l'affaire ténébreuse : celle-ci fera courir divers bruits (*sonitus*). Le nom du personnage est marqué d'une manière assez sibylline par la liaison des mots « traitre veuz » de ce vers et les deux premiers mots du vers suivant de la chaîne :

9. *Trois innocens qu'on viendra à livrer* (I, 68). Ce qui donne, en inversant : *innocens tres veuz traditor* et *drei* signifiant « trois » en allemand on a : *innocent Drei veuz* (*ou Dreyfus*) *traitre!* Evidemment si l'on ne savait pas qu'il s'agisse du capitaine Dreyfus (qui a été livré à la justice, ce qui est le sens propre du verbe *tradere*) on ne pourrait arriver à découvrir ce nom. Ce n'est toujours qu'un repère — il ne faut pas l'oublier : la manière précise de trouver les noms des personnages est bien différente et elle consiste uniquement à manœuvrer des « grilles » circulaires que l'on applique aux lettres constituant les mots des vers. Du reste, afin qu'on ne s'y trompe pas, la chaîne fait ressortir l'objet même du procès de revision :

10. *Tort accusé, prison perpétuelle* (IV,91).

La Présidence de M. Armand Fallières est plus calme :

1. *Fera son règne, paix union tenir* (X, 42) — septennat complet de paix et de concorde.

2. *De Fez le règne parviendra à ceux d'Europe* (VI, 80) — et, à partir de là, avec la date de 1912, se greffe la conquête du Maroc qu'il faut étudier par rapport aux intérêts européens, afin de dégager les éléments des divers actes diplomatiques conditionnant notre Protectorat. C'est une série de constructions et de manœuvres spé-

---

(1) Nous n'avons conservé qu'un sens spécial de l'adjectif *topicos,* celui qui désigne l'application d'un médicament à un « endroit » malade : c'est un sens dérivé.

ciales, que, pour l'instant, et pour ne pas perdre de vue le sujet principal du problème, on est obligé de laisser de côté.



Et nous voici à la Présidence de M. Raymond Poincaré.

Un vers nous indique le calcul à faire de manière à tomber juste — en partant de l'origine de la fortune politique du nouveau Président (1), c'est-à-dire en partant de 1894, date où, pour la première fois, M. Poincaré fut ministre :

1. *Seront vingt, un devant, le port fermez* (VII, 40) — vers qui doit se lire par tiers, selon les virgules indiquées ici et que ne comporte pas le texte (toujours pour tromper le manœuvrier inexpert). En ajoutant 20 + 1894 = 1914 et en retranchant 1 (*un devant*) : 1914 — 1 = 1913, on a la date de l'élection présidentielle. Et l'auteur ajoute : « fermez le port » — autrement dit : ne sortez plus de l'abri (*portus*) que vous avez atteint par calcul; c'est un conseil. Celui-ci est juste, parce qu'il faut — ne serait-ce que rapidement — analyser la guerre.

La chaîne développe aussitôt les vers suivants :

1. *O Mars cruel que tu seras à craindre* (Prés. 5) — c'est-à-dire qu'on doit considérer la position de la planète Mars (2) durant les six premiers mois de 1919.

2. *Pleurs, cris, plaintes, hurlements, effrayeurs* (VI, 81).

3. *Plaindre homme, femme, sang innocent par terre* (IX, 52) — *per terram,* répandu sur la terre.

4. *L'inquiétude viendra prendre repos* (V, 69) — c'est-à-dire remplacer le repos.

5. *L'horrible guerre* (3) *qu'en Occident s'apprête* (IX, 55).

---

(1) Voir page 97.

(2) On peut lire à ce sujet dans les *Ephémérides de Zadkiel* qui se publient chaque année à Londres, vers le mois de novembre précédent, cette analyse des événements probables pour l'été 1914, fondée sur la position de la planète Mars « Should our country be forced into war for the défence of our possessions. »

(3) C'est ici, par exemple, que se voit la différence entre la manœuvre du système tout entier et celle de la clé de Catherine de Médicis : si on se reporte à la sténographie de ma conférence

Et voici le « pilier » constitué par un quatrain entier, d'après le conseil donné au Présage 18 : « *découvrir fustes* » :

6. *Fustes et galères autour de sept navires*
Sera faite une mortelle guerre
Chef de Madric recevra un coup de vire
Deux échappés, cinq menés à terre (VII, 26).

On appelle *fustis* en latin ce que nous nommons « un rondin », c'est-à-dire un morceau de bois (qui flotte bien entendu pour le transport par eau). Il y a donc, armés en guerre, d'abord sept gros navires représentant sept nations principales : France, Angleterre, Russie, Belgique, Serbie, Italie et Amérique — ensuite plusieurs navires de moindre tonnage selon leur importance (*galères* et *fustes*). De ces sept nations, deux seules s'évadent en ne signant pas le traité de paix : la Russie et l'Amérique; mais le chef de cette dernière (le chef d'*Amric*, en rétablissant l'inversion de ce mot) reçoit un « coup de vire » — expression maritime et méditerranéenne précisant la maladie qui conduisit à la mort le Président Wilson. Les vers sont symboliques comme ceux de la plupart des « piliers », mais clairs (1).

En partant de ce « pilier », on peut développer toute l'histoire de la guerre de 1914; celle-ci se retrouve au complet dans les vers, avec de multiples détails presque tous en langage clair — parce que l'auteur indique, dans son testament, qu'une fois le système découvert et tous les rouages en place, on doit « *par guerre longue* » expérimenter et mettre au point la manœuvre.

Mais, d'autre part, la chaîne indique différentes constructions à faire sur la carte « au delà de l'Hister » (le Danube) pour le front d'Orient et « au delà des Alpes » pour le front italien.

7. *Puis surmontée sera par son désordre* (VI, 32) —

---

de 1924, on remarquera que ce vers ressortait pour la guerre de 1870 et non pour celle de 1914. Les cinq vers cités, d'ailleurs, ont un caractère impersonnel, en quelque sorte; ils ne peuvent s'appliquer à un événement précis qu'à la condition de ressortir expressément, par mesures d'angles sur les visées du théodolite.

(1) Ils sont également appelés par la manœuvre de la clé de Catherine de Médicis et je les avais déjà cités, en 1924, de même que beaucoup d'autres se référant à la dernière guerre.

le verbe *superare* pris dans son sens militaire « d'avoir l'avantage » et la préposition *per* signifiant « à travers » : on a eu l'avantage à travers le désordre.

9. *L'ennemi docte se tournera confus* (VI, 99) — l'adjectif *doctus,* en style de conversation signifie « malin ». Plaute l'emploie en ce sens; ainsi le vers indique le motif de la volte-face et de la capitulation anticipée du 11 novembre 1918; et *confusus* précise le bouleversement occasionné par la défaite.

Enfin, pour calculer le moment de la paix, il est dit :

9. *Cinq ans tiendra, le tout remis* (Sixain 3) — donc en ajoutant 5 + 1914 = 1919 on a la date « où le tout sera remis en état » avec la signature définitive de la paix.

De même que pour analyser les diverses conférences, consécutives au traité de Versailles, il faut se reporter à ce vers de manœuvre :

10. *Léman, les îles, de Gènes, les majeurs* (VI, 81) — lequel signifie qu'il faut tracer des cercles (1) divisés en Maisons astrologiques (*insulæ*) avec, pour centres, le lac Léman, Gênes et les lacs italiens — Locarno se trouvant sur le lac Majeur. Par constructions dérivées on a, en plus, les centres sièges des conférences diplomatiques. Mais, déjà, ressort l'importance de la Société des Nations qui se tient à Genève — et aussi celle de la conférence de Locarno : nous touchons à l'actualité.

En janvier 1920, M. Poincaré est arrivé à la fin de son septennat régulier. Or, dans la première partie de la IIIe République, entre 1875 et 1908, on a compté, suivant

---

(1) Elucidons un point de technique. Le système de Nostradamus diffère de l'astrologie ancienne (celle que nous ont léguée les Grecs d'Alexandrie) c'est entendu; mais il y a deux ordres d'idées superposés en astrologie : 1° celui qui procède de l'astronomie et de la cosmographie; 2° celui qui conduit à l'interprétation des positions des astres par rapport à un horizon donné et qui constitue « l'horoscopie ». Tout ce qui est purement astronomique et cosmographique se retrouve naturellement dans ce système mathématique — c'est pourquoi il est question ici des « Maisons » qui partagent l'aire d'un cercle suivant la construction d'un dodécagone régulier. Mais, procédant uniquement par mesures d'angles et selon les lois de la géométrie euclidienne, le système s'écarte complètement de cette horoscopie grecque — laquelle ne paraît plus être, alors, que la tradition confuse, imprécise et souvent erronée d'une « cosmologie » perdue, tout au moins, depuis les Egyptiens.

les indications de Nostradamus, sept présidents de la République pour atteindre le bas de la courbe (figure 13). Il semble qu'un arc de cercle identique devrait, par similitude, comprendre un nombre égal de chefs de l'Etat; et cela serait, si l'existence d'une nation comme celle d'un individu était uniquement calquée sur le seul cercle du temps. Mais les événements sont entraînés par des mouvements beaucoup plus compliqués, de sorte qu'on ne doit jamais se fier au seul synchronisme de ce cercle purement élémentaire. C'est pourquoi l'auteur a soin de dire que, sur cet arc à parcourir après la Présidence de M. Fallières,

1. *Des sept rameaux à trois seront réduits* (VI, 11) — soit: *ex septem rami tribus erunt reducti :* les « rameaux seront réduits par trois tirés de sept ». Autrement dit : il faudra extraire 3 de 7 pour avoir le nombre des « rameaux ». Et, ici, ce dernier mot est évidemment pris dans son acception généalogique : la Présidence de la République n'est point héréditaire, certes; mais la succession des Présidents, par sa régularité, est en tous points analogue à la succession des chefs d'Etat appartenant à une même famille : c'est, en somme, une « dynastie », pour parler grec, mais sans lien de parenté.

On doit donc calculer 7 — 3 = 4 présidents, successeurs de M. Fallières. Ce sont : MM. Poincaré, Deschanel, Millerand et Doumergue à qui « le grand sénat décernera la pompe » (X, 76).

Ce dernier vers fait partie d'un « mur » et le suivant doit, alors, être lu immédiatement après :

2. *A un qu'après sera vaincu, chassé* (X, 76) — le premier (*unus*) sera « démissionné » (*expulsus*), n'ayant pas réussi (*victus*) : La Présidence de Deschanel ne dura que neuf mois.

3. *Un peu après sera nouveau roi oint* (VI, 24) — ce qui désigne l'élection de M. Millerand; car, en se conformant rigoureusement au latin, *rex* est le personnage qui « régit » un état et *unctus* signifie « gras ». Il est certain que, comparativement à Deschanel, qui était mince, M. Millerand se présentait comme plus corpulent.

4. *Elu, créé, reçu, par siens défait* (VIII, 87) — après avoir été choisi (*electus*) et élu (*creatus*), suivant la manière habituelle qui consiste à choisir d'abord le candidat

à la présidence dans une réunion plénière des gauches, tenue au palais du Luxembourg, et à procéder ensuite à l'élection par l'Assemblée Nationale à Versailles, le nouveau Président aura été très bien accepté par tous (*receptus*), puis obligé de donner sa démission (*dissolutus*) par ses propres partisans (*sui*). Ce vers résume toute l'histoire de M. Millerand que le Cartel des gauches, composé de radicaux et socialistes — naguère encore ses partisans — renversa positivement en 1924.

5. *Long temps mort vif en Tunis comme souche* (X, 56) — vers vraiment curieux en ce qu'il constitue un des plus beaux exemples de la façon dont Nostradamus arrive à donner au texte français un sens totalement différent du texte latin primordial et, ainsi, à illusionner le profane.

Ce vers mérite d'autant plus de s'y arrêter qu'il se rapporte à un fait sans aucun intérêt historique — pour la France du moins : il s'agit du voyage présidentiel de M. Millerand en Afrique du Nord, dont le point extrême fut la Régence de Tunis. Le seul mot de « Tunis » suffirait à attirer l'attention du lecteur profane; mais si celui-ci travaillait avant l'événement qui se place en 1922, le reste du vers tendrait à lui faire croire que M. Millerand arriverait vivant en Tunisie, y demeurerait longtemps en une quasi léthargie et tel une souche, puis finirait par y mourir! On sait bien qu'il n'en a heureusement rien été. Non seulement le Président de la République, malgré sa longue randonnée au Maroc et en Algérie, est arrivé à Tunis en parfaite et remarquable santé, mais il n'y est demeuré que le temps prévu par le programme du voyage, n'y a point été incommodé en aucune façon et — surtout — n'y est nullement mort. Le texte français doit évoquer tout le contraire de la vérité.

Mais la traduction latine exige ce qu'il est convenu d'appeler de l'élégance — sinon on n'arrivera jamais à disposer un vers de six mots. Car, d'abord, il faut savoir — et c'est la pratique du texte qui l'apprend — que le substantif « mort » ne doit pas se traduire par *mors*, mais par *interitus*. D'ailleurs, les anciens romains n'aimaient guère se servir du vocable *mors*, ils lui préféraient un de ses synonymes moins évocateur de l'inéluctable fatalité : c'était une de leurs superstitions. Au surplus « mort » sans article qui le précède peut aussi bien

être un adjectif qu'un substantif et le mot *interitus* est aussi bien adjectif que substantif.

Ce n'est pas tout. Si l'expression « long temps » — quoique écrite en deux mots dans le vers — se traduit par un seul (*longè*) avec facilité, il n'en est pas de même de la locution « comme souche ». Il est nécessaire de connaître l'adjectif *caudicalis* qui s'applique à tout être vivant comparable à une souche ou une bûche (*caudex*). Et, enfin, on doit traduire « en Tunis » par l'ablatif — ce qui est la règle *rure morari,* — parce que le personnage s'arrête à Tunis et que l'idée évoquée par la souche est qu'il n'en bouge pas, du moins un certain temps.

Ces subtilités sont communes au latin : elles sont bien connues et elles laissent à penser que cette langue ne s'écrivait pas au courant de la plume comme nous le faisons aujourd'hui du français.

Quant à « vif » c'est, de toute évidence, *vividus* qui signifie « ayant de la vivacité » et non *vivus* qui veut dire simplement « vivant ». Il est inutile, n'est-ce pas, de mentionner que le voyageur arrive vivant dans un pays puisqu'il voyage de sa propre volonté; le latin n'emploie jamais de mots inutiles et celui de Nostradamus encore moins.

Alors voilà le vers rétabli : « *Longè inter itus vividus Tunete caudicalis* ». Il fait aussitôt ressortir que le mot *interitus* se divise en deux et que sa traduction française par « mort » n'est qu'un calembour donnant lieu à un contre-sens. En réalité, il s'agit de « l'intervalle dans les voyages »; car, la préposition *inter* gouvernant l'accusatif, le mot *itus* va se trouver à l'accusatif pluriel (puisqu'il se décline comme *manus*).

Ainsi disposée, la phrase n'a pas de verbe, mais on sait que le latin permet de sous-entendre un certain nombre de verbes usuels, notamment ceux qui spécifient l'état de la personne. Et alors, le sens littéral est celui-ci : « durant ses longs voyages il paraîtra à Tunis aussi vif qu'une souche! »

Dois-je ajouter que cette allure de M. Millerand — en transposant l'impolitesse de l'expression — a été le trait le plus remarquable de son voyage présidentiel en Afrique du Nord? J'ai eu l'honneur de le suivre dans la partie marocaine du trajet, et j'ai été, comme tout le

monde, frappé du calme et du mutisme du Président de la République. Le maréchal Lyautey, fort exubérant et bavard, se dépensait en vain durant les longues heures d'automobile à travers le bled, sans que M. Millerand, à son côté, exprimât, par la moindre parole ou le moindre geste, qu'il eût seulement entendu les explications détaillées et les anecdotes curieuses qui lui étaient données. Le maréchal, à Fez, après onze jours de voyage, en était devenu aphone et désespéré : il ne savait plus s'il était approuvé ou désapprouvé et il en faisait part à tout le monde ! Or, c'en fut de même en Algérie et en Tunisie : hormis ses discours, M. Millerand ne prononça jamais que les paroles absolument indispensables et demeura énigmatique, impassible, imperturbablement calme.

C'est un fait — mais réellement insignifiant. Le vers indique avec précision le caractère et l'attitude du Président Millerand; mais à quoi bon? Notons que la chaîne, manœuvrée de la manière dont elle l'est présentement — par chaînons larges — ne fait point ressortir de semblables indications concernant les autres présidents de la République. On peut donc se demander pourquoi elle comprend ce vers.

Il n'y a rien de superflu dans l'œuvre de Nostradamus et, si l'on réfléchit, on conçoit qu'il ne puisse y avoir quoi que ce soit de tel. En présence d'un détail anodin ou inutile, on doit se garder d'être illusionné par l'apparence : ce détail cache une raison sérieuse.

En l'espèce, cette raison est simple. Le voyage présidentiel de 1922 s'effectue sur toute l'Afrique du Nord : Maroc d'abord, Algérie ensuite, puis Tunisie. Il a pour but de faire parcourir, aussi complètement que possible, ces trois pays. Si donc on veut le suivre *utilement* sur la carte, et surtout si on veut l'étudier suivant le système chrono-cosmographique de Nostradamus, on se trouvera obligé de tracer les constructions géométriques, afférentes à l'Afrique du Nord tout entière et de les parcourir idéalement comme si on refaisait en réalité le voyage.

C'est donc — uniquement — une dérivée du problème dont les données ont ceci de curieux que, le voyage présidentiel s'étant effectué ponctuellement, sans aucun retard ni modification et suivant rigoureusement le pro-

gramme chronométré d'avance, l'accord du temps et de l'espace n'implique aucune variable.

Je me suis arrêté un peu longuement sur ce vers, mais j'ai cru bon de montrer, une fois de plus et par un exemple frappant, la méthode professorale de Nostradamus.

Mais voici que, se poursuivant, la chaîne évoque l'année 1924 :

6. *Lors le monarque d'Hadrie succombé* (III, 11) — et nous arrivons au moment où succombe celui qui, constitutionnellement, « nommant aux emplois civils et militaires », se trouve ainsi le seul chef (*monarchos* en grec) de l'administration (inventée, on le sait, par l'empereur *Hadrien*). C'est la chute de M. Millerand, après le triomphe du Cartel des gauches (1) aux élections de 1924.

Et, aussitôt, nous entrons par le vers suivant dans la période actuelle :

7. *Quand le plus grand à table lira Bible* (V. 83).

Incontestablement — qu'il pratique ou non — M. Doumergue est protestant. Incontestablement, il est le premier chef de l'Etat en France qui soit de la religion réformée : Henri IV avait abjuré, disant que Paris valait bien une messe! Le fait nous paraît secondaire, à notre époque; il ne prend et n'a pris — heureusement d'ailleurs — aucune importance ni politique ni religieuse. Et l'archevêque de Paris n'a pas hésité à recevoir des mains de M. Doumergue, à l'Elysée et solennellement, la cravate

---

(1) La date du jour des élections de 1924 sert à Nostradamus de repère pour que le chercheur puisse utilement accorder son calendrier. La visée du théodolite qui, d'une part, fait ressortir le vers indiquant la chute de M. Millerand, marque simultanément *au point où se détermine la date de la cause d'un fait,* le premier vers du quatrain 83 de la Centurie IV. Conformément à la règle, ce vers ne devrait pas se lire : c'est simplement un jour du calendrier. Car tous les vers, je le répète encore une fois, correspondent à un jour de l'année implicitement numéroté et ne jouent, dans le cas où il s'agit seulement de lire le calendrier, que le rôle d'une division d'un vernier. On ne doit pas, alors, tenir compte du vers; mais simplement relever la date du jour correspondant.

Or, le vers (IX, 83) commence par ces mots : « *Sol vingt de Taurus...* ». On n'a qu'à se reporter aux Ephémérides de 1924 : la longitude du Soleil à midi moyen de Greenwich, le 11 mai, était 50°30'7" ce qui est bien 20 degrés dans le signe du Taureau.

de la Légion d'honneur. C'est sans doute très bien et mieux vaut, à tous égards, la paix et la tolérance en matière religieuse dans un Etat. Mais c'est un fait.

Et c'est, aussi, un signe des temps. On voit le chemin parcouru par l'opinion, depuis la Ligue et Henri III! A Versailles, après la proclamation des résultats qui élevaient M. Doumergue à la Présidence de la République, une voix à l'extrême gauche — celle de M. Ernest Laffont, si je ne m'abuse car il se faisait beaucoup de bruit — n'hésita pas à le jeter à la face des catholiques de droite qui, par leurs suffrages, avaient éliminé M. Painlevé. Le mot était cru; mais, dans sa brutalité même, il marquait cette évolution en matière religieuse depuis la fin des Valois. Nostradamus ne devait pas manquer de la signaler (1).

L'année suivante, 1925, est indiquée par le vers que la chaîne fait aussitôt ressortir :

7. *Au Fesulan sera conflit donné* (VII, 8) — ce qui n'a besoin d'aucune traduction si on veut bien se donner la peine de remarquer que *Fez* s'écrit parfois et souvent même *Fès,* orthographe d'ailleurs plus conforme à l'arabe. Le *Fesulan* veut, alors, désigner la région de

---

(1) On pourra cependant s'étonner de voir le Président de la République désigné, dans les derniers vers cités, de façons diverses : le plus grand (V. 83), le monarque d'Hadrie (III. 11), le *rex* (VI. 24). On ne pourrait, d'ailleurs, reconnaître que ces expressions s'appliquent à des personnages exerçant de la même façon le pouvoir exécutif, si on n'avait pour guide certain la chaîne constituée par les nombres et si ceux-ci ne faisaient mouvoir les constructions spéciales, qui établissent ladite chaîne, de manière que les arêtes des polygones se placent d'une part sur le vers à évoquer et d'autre part sur les points du cercle du temps où chaque année et chaque jour sont marqués. Le système est parfaitement réglé et, si le calculateur ne commet pas une faute d'inattention (ce qui est toujours fort possible), il ne doit y avoir aucune erreur.

Mais les appellations variables, s'appliquant à des personnages analogues ou identiques sont susceptibles de faire naître des doutes. Il convient, pour ne pas s'en émouvoir, de se rappeler que les 4.680 vers de l'œuvre constituent un vernier de théodolite et qu'un même vers peut servir plusieurs fois non seulement dans l'espace (autres nations que la France) mais dans le temps (autres époques que l'actuelle). L'auteur a cherché visiblement à leur donner un caractère impersonnel en quelque sorte, mais il a été tenu par l'obligation que les lettres composant chaque vers (une fois le texte latin retrouvé) doivent servir à consti-

Fez — c'est un mot fabriqué très régulièrement, analogue à *Tuscanum* ou « pays des Tusques » dont nous avons fait la Toscane : c'est le « pays des Fasi » comme on dit au Maroc même, le *Fesulanum* aurait dit un latin en sous-entendant *spatium*. Et le vers évoque la guerre du Riff ainsi que la menace de la ville de Fez par Abd-el-Krim.

Et voici les difficultés financières qui caractérisent l'année 1926 :

8. *Au royal change deviendront appauvris* (VI, 8). — Ici le « royal change » c'est le *collybus regalis* ou change (*collybus*) de la monnaie nationale, dite royale selon l'expression du latin médiéval. Inutile d'insister : on a assez épilogué sur ce sujet et ses conséquences économiques.



Mais, arrivé à ce point de la chaîne, il convient de détailler davantage les événements. Ceux-ci sont précurseurs des fluctuations politiques qui se développeront ultérieurement, on doit les considérer attentivement et intercaler dans les maillons larges de la chaîne d'autres maillons plus serrés.

Le système de lecture des vers est, du reste, établi de cette façon : les constructions par droites dans le cercle général de l'œuvre se font d'abord à l'aide de grands nombres donnant les arcs sous-tendus par les cordes; les angles de celles-ci impliquent les visées comme si on se servait d'un théodolite; et cette première manière

---

tuer le nom d'un personnage (lequel n'est jamais, ou pour mieux dire, pas toujours celui auquel le sens du vers se rapporte). D'où nécessairement des variations dans les expressions.

L'examen et la pratique du texte permettent de dire que l'auteur a déployé pour résoudre cette difficulté une ingéniosité et une habileté vraiment surprenantes. Tous les vers, en réalité, devraient être ainsi impersonnels : ils ne le sont pas parce que, pour guider le chercheur, il a fallu en modifier plusieurs, de manière à établir des repères précis dans la solution des problèmes. Ces modifications sont si bien adaptées aux nécessités de la manœuvre que c'est à peine si elles apparaissent dans les sept premières Centuries. Dans les trois dernières elles sont plus visibles et, dans les Présages, elles sautent aux yeux car la plupart des vers n'y forment pas une phrase. Enfin, dans les Sixains on rencontre certains vers où il n'y a plus que des chiffres — tel celui-ci : « *Six cent et cinq, six cent et six et sept* » (Sixain 19).

d'opérer donne les maillons larges de la chaîne. Quand on veut entrer dans les détails, on procède à d'autres constructions et à d'autres visées, en partant d'un des points déjà trouvés et selon la lettre du mot *Floram Patere* qui se place au point choisi. Les détails peuvent être serrés d'aussi près que l'on veut (en quelque sorte) et précisés dans le temps et dans l'espace, en multipliant les constructions et les visées — celles-ci deviennent de plus en plus petites et, par conséquent, sont susceptibles de donner des précisions de plus en plus grandes. Une série d'expériences, entreprises d'ailleurs à titre de problèmes posés par l'auteur, m'a démontré la perfection du système et de la méthode.

On peut s'en étonner. On sera beaucoup moins surpris quand on songera à la multitude de facteurs dont le système dispose. La sphère céleste tournant — en mouvement apparent — autour de la Terre; durant vingt-quatre heures, tout point du globe voit passer par son plan méridien cette sphère en entier. La circonférence de ce plan méridien ayant 360 degrés, en chaque point constitué par chacun de ceux-ci se trouve un plan perpendiculaire de la sphère céleste qui lui-même aura encore 360 degrés; ceci donne déjà *cent vingt-neuf mille six cents* points que l'on peut considérer suivant les angles qu'ils font avec la verticale du lieu. Mais comme chaque degré d'une circonférence, de même que chaque degré mesurant un angle, se subdivise en 60 minutes et chacune de celles-ci en 60 secondes, les facteurs se multiplient encore! Au surplus tous ces facteurs ne sont nullement fixes et les forces cosmiques, dont ils sont les inducteurs, varient non seulement suivant leur position propre mais encore suivant l'angle qu'ils font avec les autres facteurs — et chacune de ces forces évalüée suivant l'hypothèse plausible d'un circuit magnétique (pour ainsi parler) de 360 degrés, et chacun des angles étant encore mesuré de la même manière — on arrive ainsi à un chiffre absolument fantastique de précisions possibles!

Cependant, il importe de ne pas se perdre dans les détails, qu'on risquerait de ne plus pouvoir se figurer par suite de « la faiblesse de l'entendement », comme dit Nostradamus lui-même. D'ailleurs, si beaucoup de précisions sont faciles à relever quand il s'agit du passé — parce que le passé se trouve corroboré par les faits acquis

— les détails sont parfaitement susceptibles d'échapper à la compréhension quand il s'agit de l'avenir.

Certes, le système de Nostradamus permet d'établir la figuration graphique d'un individu, d'un animal, d'une plante, d'une habitation, d'un meuble, d'un bibelot même et par conséquent de donner (soit pour le passé, soit pour l'avenir) une image précise des êtres et des choses qui facilite au cerveau la conception nette. C'est beaucoup, c'est même énorme — mais c'est souvent insuffisant parce que nous avons grand'peine à nous départir de nos habitudes d'esprit, lesquelles tendent toujours à nous faire imaginer ce qui est loin du temps présent sous un jour à la fois élémentaire et péjoratif.

On en aura une preuve simple dans l'habillement : il suffit de se vêtir d'un costume qui était habituel un siècle auparavant pour aussitôt avoir l'air d'un carnaval. Si — à l'inverse — on se mettait à ce qui sera la mode dans cent ans (l'an 2027 par exemple), l'effet serait le même. Et ce qui est vrai pour le temps est vrai pour l'espace : un costume japonais ou malgache est un déguisement carnavalesque.

Il faut donc pour entrer dans les détails tenir compte de ce fait psychologique et se limiter à ce qui est acceptable à l'esprit. Mais comme, d'autre part, l'esprit ne peut accepter une conception qu'à la condition que celle-ci soit logique et fondée, il est nécessaire de montrer par quel *processus* on arrive à des précisions de plus en plus grandes grâce au système de Nostradamus.

C'est pourquoi il convient d'interrompre ici le développement de la chaîne des vers, et d'étudier, à part, le problème afférent au déterminisme de la ville de Paris. Aussi bien, Paris étant la capitale de la France, siège du gouvernement et centre de la politique, ses déterminations doivent être exposées en particulier. On doit, comme disent les marins, « toujours faire le point ».

La Ville de Paris et ses déterminations géométriques

Le problème accessoire qui consiste à étudier le plan de la Ville de Paris n'est pas un hors-d'œuvre dans l'exposé de la solution du problème général de la France depuis 1792. Au contraire, il ressort continuellement appelé par les événements historiques dont Paris a été le théâtre : la capitale joue dans notre pays un rôle très important — plus important même que partout ailleurs.

C'est un fait, du reste, que — il faut bien le dire — nous perdons souvent de vue en France. Parce que nous formons une nation homogène, que de Dunkerque à Biarritz et de Quimper à Menton, sans oublier la Corse, nous sommes tous Français, que nous parlons tous la même langue, que nous ne faisons qu'une race fort peu différentiée et que nous avons tous, au fond, la même manière de penser, le même cerveau, le même cœur — nous nous figurons volontiers qu'il en est ainsi partout! Et nous raisonnons de nos voisins, en disant les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols, comme si chacun de ces peuples était analogue à nous, aussi homogène que le peuple français.

Quelle erreur! Ce que nous appelons les Anglais peuvent être soit de l'Angleterre, soit de l'Ecosse, soit de l'Irlande — trois pays différents où l'on parle peut-être la même langue, mais où les races, les esprits et les caractères ne se ressemblent pas : ce sont des citoyens du *Royaume-Uni*. De même l'Allemagne, *le Reich*, est une fédération de nationalités nombreuses et diverses: un Prussien et un Bavarois sont deux Allemands différents. L'Italie n'est vraiment unifiée que depuis 1870, et si son unité tend à fondre le peuple de la péninsule de manière que l'on puisse comprendre que dans l'avenir il deviendra homogène, cette homogénéité n'est pas parfaitement réalisée : un Lombard, un Toscan, un Napolitain, un Sarde et un Silicien demeurent profondément différents; l'Italie n'est plus une expression géographique, comme le disait naguère Metternich, mais le peuple italien, surtout avec les territoires nouvellement réin-

tégrés dans la nation, ne peut encore avoir la prétention d'être entièrement fondu en une seule race : il a bien un même cœur, c'est entendu; il parle de plus en plus la même langue et les dialectes tendent à disparaître; mais les mœurs et l'esprit qui règnent à Trieste et à Venise demeurent toujours loin des coutumes et des manières de penser de Naples et de Catane. Quant aux Espagnols ils sont Catalans, Castillans, Andalous — souvent avant tout — et cela se voit bien, non seulement dans leurs mœurs, leur esprit, leur manière de parler la langue de la Castille (que nous appelons l'espagnol), mais encore dans leurs aspirations politiques.

Or ce fait — pour en borner la constatation aux peuples voisins de la France — produit à la fois la faiblesse et la force de notre pays. La faiblesse, parce que Paris étant la seule capitale, il n'y a que cette ville qui compte au regard de l'étranger; que, par suite d'une centralisation inlassablement réalisée depuis que Louis XI l'a conçue, Paris est devenu la synthèse générale de toutes les forces intellectuelles, administratives et commerciales de la France. Non seulement il est le siège du gouvernement, ce qui est naturel pour une capitale, mais tout l'effort intellectuel y est concentré : on y voit l'Institut et le Collège de France, toutes les sociétés scientifiques ou littéraires, tous les salons de peinture et de sculpture, le Conservatoire national de Musique et aussi celui des Arts et Métiers, l'Ecole Centrale comme l'Ecole Polytechnique et toutes les pièces nouvelles n'y sont représentées que là, comme tous les livres nouveaux ne sont édités que là! Non seulement Paris renferme tous les ministères et toutes les directions générales des services publics, l'Office de la Propriété industrielle comme la Bibliothèque nationale, la Banque de France, comme l'Office des Pupilles de la Nation — ce qui à la rigueur peut être logique — mais encore il est le siège social de la plupart des entreprises industrielles et commerciales, depuis l'ensemble des compagnies de chemin de fer jusqu'à la Compagnie du Canal de Suez, depuis la Compagnie de Navigation transatlantique jusqu'à une multitude de sociétés dont souvent le champ d'opération est fort éloigné! La cote de la Bourse de Paris est édifiante à cet égard : elle renferme toutes les valeurs de France. Plus édifiante encore est la statistique des im-

pôts : Paris paye à lui seul la part la plus importante des contributions du pays!

Ceci est sans doute une force pour Paris, mais c'est aussi une faiblesse pour la France — parce que cette hypertrophie anémie véritablement la vie nationale. Il n'y a plus que deux choses en France : Paris et la province — et celle-ci, au fond, ne travaille plus que pour la première; on n'a qu'à faire un tour aux Halles centrales pour s'en rendre compte!

Alors, avec la multiplicité et l'accélération de plus en plus grandes des moyens de communication, toute vie régionale a disparu. Certes, on peut dire que, dans ces trente dernières années, l'effort de diffusion des grands magasins de Paris aura eu pour effet de diminuer considérablement et presque d'effacer complètement la distance qui séparait, encore au début de la IIIe République, la femme de province de celle de Paris — et, à cet égard, les observations de Balzac ne sont plus du tout justes; la mode parisienne est maintenant à jour dans toutes les parties de la France, grâce aux catalogues de ce que l'on appelle « la nouveauté » et les jeunes personnes se coupent les cheveux dans les endroits les plus reculés de la campagne. Mais si ce fait a « remis à la page » — pour parler le langage moderne — la province, qui naguère se trouvait « à la traîne », et au point qu'il est aujourd'hui impossible de distinguer par l'allure une jeune provinciale d'une jeune Parisienne, on reconnaîtra que la conséquence en a été la disparition totale de cet ensemble pittoresque et charmant qui formait les coutumes régionales.

Et Paris étant une seule ville — par définition — il en résulte que l'étranger, ne voyant que cette capitale, a une tendance à n'admettre qu'une seule représentation pour la France dans les congrès internationaux, qu'ils soient scientifiques, littéraires ou politiques. Et là où les Allemands et les Anglais arrivent à plusieurs parce qu'ils ont besoin d'être représentés dans les fractions fédérales de leurs nations respectives, on voit les Français arriver seuls parce qu'ils n'ont jamais à représenter qu'un seul pays et une seule capitale! Il faut continuellement batailler, discuter, et, quand on arrive à rétablir un peu l'équilibre et à faire rendre quelque justice à la France, on entend les étrangers récriminer et s'écrier que ce pays

est insupportable par ses prétentions! Car à l'étranger — bien entendu — on raisonne également par habitude et on ne s'aperçoit pas que, si la France n'est pas une fédération, c'est parce qu'elle est unie depuis des siècles et non pas qu'elle est un petit pays!

La notion de grandeur ne ressort pas, du reste, automatiquement de la lecture d'une carte : les échelles étant forcément diverses par suite de l'obligation de représenter des ensembles nationaux, l'œil ne prend pas l'habitude de comparer les étendues et il en découle une série de raisonnements erronés dont en certaines circonstances — lors de la discussion du traité de Versailles, par exemple — on perçoit la gravité.

Combien de fois les Etats-Unis d'Amérique contiennent-ils la carte de France? Et combien de fois la France contient-elle la Bavière? Voilà ce dont il faut bien se rendre compte pour raisonner de l'importance des pays.

Mais pour ce qui est de la *valeur nationale* d'un peuple la superficie territoriale est un facteur secondaire : la densité de la population doit être avant tout considérée. Il est évident qu'un million d'individus même répandus sur un million d'hectares — hypothèse absurde — cela fait malgré tout un million d'êtres humains; si ceux-ci sont rassemblés sur dix hectares cela constitue une troupe compacte. Dans le premier cas, le million d'individus est négligeable, car le pays est presque désert; dans le second il devient un sérieux obstacle à toute force agressive.

Or, à la notion de densité doit s'ajouter la notion de *masse* (pour ainsi parler). Si le million d'individus, rassemblés sur une superficie restreinte, est animé de sentiments divers, si les uns désirent une chose quand les autres en veulent une différente, si les uns pensent ceci quand les autres pensent cela, la densité n'est pas cohérente, les aspirations et les idées multiples produisent la confusion et toute force agressive, agissant directement, multipliera cette confusion et dispersera l'obstacle, malgré sa densité. C'est, en somme, le cas de la goutte de mercure qui traverse la plaque de marbre, matière poreuse.

Au contraire, si le million d'individus ajoute à sa densité la cohérence — s'il est homogène, étant de même race, de même esprit, de même cœur — la force agressive

ne pourra arriver à le réduire que si elle dispose de moyens bien supérieurs; en l'espèce, c'est l'équation de la transformation d'une force vive en travail qui joue pour l'attaque.

Et voilà ce qui fait la force de la France, organisme homogène, ayant sans doute une hypertrophie du cerveau — qui est Paris — mais capable d'une résistance singulièrement opiniâtre, en cas d'agression, précisément à cause de l'importance de l'organe cervical. Le rôle de celui-ci, chez les êtres appelés supérieurs en biologie, est de commander à toutes les fonctions vitales, soit consciemment, soit automatiquement par réflexes. Le rôle d'une capitale telle que Paris, chez un être collectif comme le peuple français, est identique. L'histoire le fait assez ressortir en cas de guerre ou de révolution : la prise de Paris c'est la défaite générale, l'émeute victorieuse à Paris c'est le changement de régime pour toute la France. Inversement, Paris sauvé c'est l'invasion repoussée, Paris calme et fidèle au pouvoir politique c'est le maintien général des institutions.

On voit quelle nécessité il y a de faire spécialement l'étude de la capitale en France — quand on veut se rendre un compte exact du jeu combiné des forces animant le pays, suivant un système comme celui de Nostradamus.



D'ailleurs, il faut se hâter de dire que cette étude de Paris présente une multitude de curiosités et de constatations inattendues qui la rendent bien surprenante. Ne serait-ce que pour cette raison elle ne devrait pas être passée sous silence.

D'abord, le problème de Paris est posé par l'auteur d'une façon tellement « élégante » que, si celle-ci fait honneur à sa « vision géométrique » — pour parler le langage convenu — elle en rend la solution énigmatique pour quiconque ne réfléchit pas. Il n'y a cependant aucune difficulté. Et il s'agit — tout simplement — sur une *normale* donnée, de tracer une *circonférence* en un *point* déterminé où s'élève une *perpendiculaire* définie : le rayon seul est à chercher.

En l'espèce, la normale c'est la droite passant par le milieu de l'Avenue des Champs-Elysées, et le centre de

la circonférence est sur cette droite, au milieu du carrefour appelé Rond-Point. La perpendiculaire va du Rond-Point des Champs-Elysées à la Place Dupleix : c'est sur cette ligne que doit se trouver le rayon. Celui-ci est facile à deviner par le tracé de deux circonférences dont chacune aura pour centre le Rond-Point et la Place Dupleix (c'est-à-dire les deux extrémités de la droite) : ces deux circonférences se couperont par des arcs de 60°, de sorte que la droite envisagée partage exactement les arcs (comme on peut le constater sur la figure 14). Le secret de la solution consiste donc à connaître l'emploi indispensable de la division de la circonférence par 12 en toute construction de cette nature — division résultant du tracé d'un dodécagone et indiquée par la formule générale *Floram Patere :* en effet, pour que le système appliqué soit parfaitement homologue, il est nécessaire que toutes les circonférences tracées comportent des divisions égales. Et il n'y a aucune énigme, si on réfléchit.

Mais le professeur compte bien que beaucoup ne réfléchiront pas, ou mal; et il se garde d'indiquer la voie que doit suivre le raisonnement. C'est toujours sa grande malice. Il dit seulement :

> *Aux champs Elisiens faire ronde* (Sixain 25)
> *Pycante droite attrairra les contents* (VIII, 95)
> *Tout arresté ne vaudra pas un double* (Prés. 71)

Evidemment en français c'est incompréhensible : les mots « champs Elisiens » et « ronde » éveillent à peine l'idée qu'il peut s'agir du Rond-Point des Champs-Elysées, mais le reste est désespérément obscur. S'il faut traduire en latin, on s'apercevra de la quasi impossibilité de constituer des phrases de six mots, pour les deux premiers vers; puis on a le vocable « pycante » qui, tel qu'il est écrit, ne signifie rien et n'est ni français, ni latin, ni grec, et qui semble être une faute d'impression. Mais que serait une « droite piquante »? Quant à « l'arrêté qui ne vaut pas un double » est-ce un personnage mis en état d'arrestation ou un arrêté administratif? Et de quel double est-il question: est-ce une monnaie (cette ancienne pièce française qui valait deux deniers), ou est-ce un document appelé maintenant *duplicata?* Nous côtoyons la fantaisie d'Edgar Poë!

Il y a de quoi se perdre en conjectures. Certes, ce jovial prophète de Provence a dû beaucoup s'amuser en écrivant ces vers sous Henri II! Et il pouvait être assuré que son secret serait soigneusement gardé pendant des siècles; car, eût-on même alors connu la traduction latine, comment tracer la construction sur les données de l'Avenue des Champs-Elysées et de la Place Dupleix? Non seulement rien de cela n'existait, mais Joseph Dupleix, qui fut gouverneur des établissements français dans l'Inde en 1720, n'était pas né!

Le texte latin se rétablit ainsi :

In Elysiis campis per agere circulum;
Pyc... ante, recta ad trahet contenta;
Omnia decreta non valent unum : Duplex.

La traduction est, par suite de l'obligation stricte du nombre des mots, de retrouver, dans le premier vers, le verbe *peragere* (dont le sens précis est « effectuer ») afin de pouvoir séparer la préposition *per*. Dans le second, la syllabe *pyc* (intraduisible) se détachera du mot latin *ante;* et dans le verbe *attrahere* ou *adtrahere* (les deux orthographes étant légitimes) la préposition *ad* sera disjointe. Enfin, dans le troisième vers — où les six mots ressortent de soi-même — on remplacera le singulier du sujet par le pluriel afin de conserver le sens précis de la phrase : la langue française employant souvent, comme c'est ici le cas, le singulier quand il s'agit du pluriel.

Déjà le premier et le troisième vers deviennent lisibles; le second seul exige encore de la réflexion. Bien entendu, *recta* suppose *linea* de manière à signifier ce que nous appelons « une droite »; le latin le permet, parce que l'accord de l'adjectif avec *contenta* ne peut produire aucune amphibologie : un contenu (*contenta*) qui serait droit n'a pas de sens. Reste *pyc,* qui ne peut être, alors, qu'une abréviation et, sans doute, grecque par suite de l'orthographe : c'est effectivement le mot hellénique *puca,* adverbe signifiant « avec fermeté, avec rigueur ».

Et nous arrivons à ceci : « Aux Champs-Elysées travailler (*agere*) par une circonférence (*per circulum*); auparavant (*ante*) une droite rigoureuse (*pyca*) entraînera (*trahet*) aux éléments contenus (*contenta*); tout ce que l'on pourra déclarer (*omnia decreta*) ne vaudra pas un mot (*unum* sous entendu *verbum*) : Duplex!

En effet, si, attiré par ce mot *Duplex*, on pense à la place de ce nom (à l'orthographe près) et si on joint la *ronde* des Champs-Elysées ou le Rond-Point à cette place — on sera tout surpris d'avoir tracé une droite qui, à première vue, est voisine de la perpendiculaire à une ligne passant par le milieu de l'Avenue des Champs-Elysées! Mais le texte est formel : cette droite doit être tracée avec rigueur (*pyca*) et par conséquent sa perpendicularité doit être exacte : c'est de cette façon qu'on sera entraîné à dégager les éléments de la figure (*contenta*). Et, comme les éléments d'une figure circulaire sont certainement au nombre de 12, puisque les points à envisager doivent correspondre aux lettres de *Floram Patere*, il s'ensuit que la circonférence tracée au centre Dupleix et celle tracée au centre Rond-Point doivent s'interpénétrer et se couper suivant un arc de 60 degrés, côté de l'hexagone, dont la moitié sera constituée par la dite perpendiculaire.

Alors, on n'a plus qu'à prolonger la normale de l'Avenue des Champs-Elysées sur le plan de Paris et à reporter sur cette normale le rayon trouvé. On obtiendra ainsi, tout d'abord, trois cercles tangents (indiqués en gros traits sur la figure 14); ce sont ceux qui ont pour centres le Rond-Point, le Louvre et la Bastille. Les perpendiculaires à la normale des Champs-Elysées, élevées sur ces centres, seront Rond-Point-Dupleix, Louvre-Montparnasse, Bastille-Italie. Prolongées dans la partie nord du plan, elles se dirigeront respectivement vers l'Avenue de Clichy, la gare du Nord et Belleville.

Or, comme Dupleix est le centre d'une circonférence, il convient que Montparnasse et Italie le soient également; on tracera ainsi de nouveaux cercles tangents au Sud; et on procédera de la même façon au Nord. Puis, toutes les circonférences devant s'interpénétrer pour qu'automatiquement elles se divisent les unes les autres en douze parties égales, on arrivera à en tracer une multitude de manière à couvrir la surface de Paris.

Voilà le problème résolu.



L'examen du résultat — c'est-à-dire de la figure 14 — est vraiment curieux. Et d'abord il fait ressortir l'impor-

tance de la normale de l'Avenue des Champs-Elysées. Elle passe par les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel de Ville et la Bastille : on dirait qu'elle est la ligne médiane suivant laquelle s'est développée toute l'histoire de Paris, toute l'histoire du peuple français! L'Hôtel de Ville, foyer central de la commune parisienne, ce qui, dans certains cas, s'est appelé la « commune » tout court; le Louvre des Rois de France; la forteresse de la Bastille qu'il a fallu prendre en 1789 pour symboliser la destruction de l'Ancien régime; les Tuileries autour desquelles siégeait la Convention, siège encore le Palais-Bourbon, et près desquelles, sur la tangente même de deux cercles, commence cette fameuse place dite maintenant de la Concorde où coula tant de sang lors de la Révolution!

On dirait, au surplus, que c'est suivant cette normale que se font également l'extension évolutrice de Paris. Une force mystérieuse semble pousser la ville vers la Porte Maillot et au delà; vers l'Ouest : les quartiers nouveaux et élégants se trouvent dans la partie occidentale, au delà de la ligne Dupleix-Rond-Point et préférablement dans les cercles voisins de la normale!

Les grands parcs eux-mêmes se placent en fonction de cette ligne : le bois de Vincennes à l'Est, le bois de Boulogne à l'Ouest. Et, si l'on prend la peine de reporter sur un plan de Paris, suffisamment grand et suffisamment exact pour que détails et précisions apparaissent, la figure 14 dont les nécessités d'une mise en page ont obligé à restreindre les dimensions, on fera encore maintes constatations surprenantes.

Alors, une question se pose : qu'est cette normale de l'Avenue des Champs-Elysées, cette ligne droite que seuls les temps modernes ont fait ressortir par la réalisation de la place de la Concorde avec son obélisque au centre, et de la place de l'Etoile avec son arc de Triomphe?

Si on examine l'angle qu'elle fait avec la ligne Est-Ouest de l'horizon — ligne perpendiculaire au plan méridien — on remarque que l'amplitude de l'arc est de 23° 27'. Et chaque perpendiculaire au plan méridien étant parallèle à l'équateur, il en résulte que la normale du plan de Paris est inclinée sur l'équateur de 23° 27' — exactement comme l'axe de la Terre se trouve lui-même incliné sur son orbite!

Cette normale est donc *l'axe de Paris*. Et cet axe a

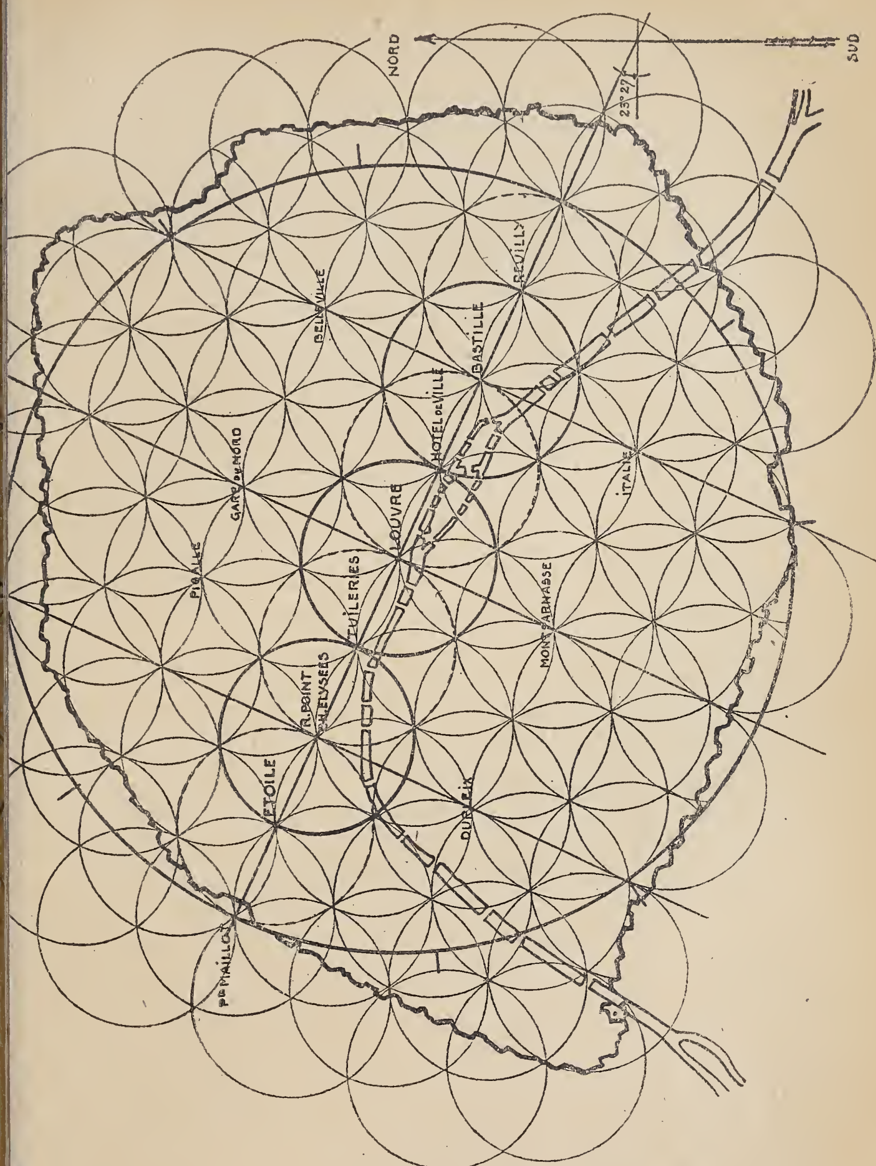

NORD
SUD
23°27'
BELLEVILLE
REUILLY
BASTILLE
HOTEL DE VILLE
GARE DU NORD
LOUVRE
ITALIE
PIGALLE
TUILERIES
MONTPARNASSE
R. POINT CH. ELYSEES
ETOILE
DUPLEIX
Pte MAILLOT

Fig. 14

ceci de curieux qu'il a la même inclinaison que l'axe de la Terre : on peut dire que le mouvement évolutif de la ville s'opère de la même manière que l'évolution de l'humanité — qui, je l'ai déjà fait remarquer, suit le tracé du plan de l'écliptique. Qu'on s'étonne, alors, que les idées neuves naissent généralement en France, dont la capitale — le cerveau — est ainsi cosmiquement disposée !

Or, l'axe de Paris — sur le plan actuel que représente la figure 14 — comporte trois points principaux, centres de trois cercles tangents qui sont primordiaux (et indiqués en gros traits sur la figure). Trois perpendiculaires à cet axe se révèlent — parallèles entre elles naturellement : elles ont pour effet de diviser la grande circonférence de Paris en douze parties égales; elles sont les droites suivant lesquelles la ville en s'étendant aux alentours, foisonnera comme un organisme vivant par multiplication de ses cellules; elles sont l'armature constructrice de cet être que l'homme bâtit collectivement, sans se douter que les besoins ou les intérêts qu'il croit satisfaire sont guidés par des forces cosmiques — comme toute chose en ce monde.

Elles sont aussi — pourquoi ne pas le dire tout de suite — les trois mâts du navire symbolique que représentent les armoiries de la ville. Car ce plan de Paris va vous faire comprendre ce que j'ai exposé dans le chapitre précédent au sujet des symboles et des blasons — qu'ils avaient une réalité.

Mais le blason de Paris ne date pas d'hier — et s'il est curieux de retrouver maintenant sur un plan récent les trois mâts du navire héraldique, peut-on affirmer qu'il en a toujours été ainsi?

Forcément. Pour que toutes les circonférences tracées, petites ou grandes, soient homologues, il est nécessaire que les points de départ de leurs divisions par 12 soient toujours reproduits. Or — un coup d'œil suffit pour le faire voir sur la figure 14 — chacune des perpendiculaires au centre des trois cercles principaux les divise en quatre secteurs égaux : il ne pourrait en être autrement. Ainsi se trouvent marqués les quatre points cardinaux que toute circonférence doit nécessairement avoir pour être orientée. En l'espèce, l'orientation suit l'axe; de sorte que les figures polygonales que l'on tracera, en

fonction les unes des autres, seront toutes semblables. Et sur chaque cercle, automatiquement, se retrouveront les trois mâts du navire.

Mais pourquoi un navire? N'aurait-on pas pu choisir une autre figuration pour représenter cette construction géométrique; car, si toutes les circonférences doivent faire l'objet d'études analogues, elles seront tracées et divisées d'une manière semblable, seront homologues et seront susceptibles de révéler trois perpendiculaires également?

J'ai dit précédemment que toute représentation héraldique — qui est rigoureusement conforme au symbole — et, pour préciser, que tout symbole (d'une nation comme d'une cité ou d'un individu) devait être établi en conformité avec une longitude et une latitude, suivant l'angle de l'axe personnel avec l'axe de la Terre. Cela revient à localiser sur l'écliptique l'horizon donné — cela consiste à déterminer le point précis de l'écliptique (par degrés, minutes, secondes) qui coïncide avec la droite Est-Ouest perpendiculaire à la verticale du lieu.

C'est l'application de la formule donnée par les lettres du sépulcre du Grand romain : V. S. C., ce qui est l'abrégé de *verticalis symboli centro* — la verticale passe par le centre du symbole! La règle à suivre est indiquée par les lettres constituant le mot suivant, au Présage 3 : *pax*, c'est-à-dire *P. Ax.*, abrégé de *poneré axem*, établir l'axe.

Or, le point *ascendant* à l'horizon de Paris — pour employer le langage des anciens — a été calculé depuis longtemps comme étant 165° de longitude céleste ou 15° du signe de la Vierge (1). Si nous remontons au début

(1) Je ferai remarquer, pour les personnes qui n'ont étudié que l'astronomie moderne, qu'il y a lieu de distinguer les *signes* zodiacaux des *constellations*. L'astronomie moderne ne se sert plus des signes zodiacaux; elle se contente de repérer les degrés de l'écliptique — cela revient au même, mais produit une confusion quand on raisonne des anciens et, parfois aussi, de ceux qui utilisent actuellement les méthodes de l'antiquité, ne serait-ce que pour les élucider. De ce que la précession des équinoxes a positivement « décalé » le zodiaque, on dit facilement qu'on ne peut pas s'en servir : les signes ne sont plus à leur place. L'erreur provient de la confusion faite entre les signes et les constellations et c'est d'ailleurs *une faute de latin* — encore! Dans certains vers, tels par exemple que ceux du début

du ve siècle — à l'origine même de ce qui est aujourd'hui la France, c'est-à-dire à l'établissement des Francs dans la Gaule romaine, à l'époque de Clodion — nous constaterons que l'ascension à l'horizon Est de Paris du 165° de longitude devait coïncider à peu près avec l'apparition du sommet de la constellation du Navire Argo (le mât sur les cartes célestes où le tracé des images relie les étoiles des constellations). Paris néanmoins ne fut capitale qu'en 506, quand Clovis y transporta sa résidence : à cette époque la coïncidence approximative était encore flagrante.

Et comme la figuration héraldique d'un symbole, pour

---

du poème de Lucrèce, on a traduit *signa* par constellations — comme si les anciens avaient eux-mêmes confondu les groupes d'astres avec les divisions de la courbe zodiacale. Les constellations portant les mêmes noms que les signes, on en a conclu que les anciens n'y voyaient aucune différence et on a échafaudé de magnifiques théories d'érudition littéraire sur cette hypothèse, d'où proviennent les idées habituelles concernant l'origine des signes zodiacaux.

Pendant longtemps — il faut bien le répéter — on n'a voulu considérer l'antiquité que sous un jour littéraire, sans réfléchir que ce n'est pas avec des phrases que l'on construit le Colisée et le Parthénon et encore moins les Pyramides. Mais, en ce qui concerne les idées des temps modernes sur l'astronomie antique, il faut ajouter aussi que l'influence de Cicéron y est également pour quelque chose. Cet avocat, dont la fortune politique a fait un homme illustre, a bavardé sur de multiples sujets — souvent sans les connaître et toujours sans les approfondir, ce qui est le cas du *de natura deorum*. C'est du journalisme, au sens péjoratif du mot. Mais comme c'est aussi du latin facile, il a été lu et relu. Puis on l'a traduit, parfois inconsidérément : c'est ainsi que *stella Martis* est devenu Mars, par contresens et oubli du génitif, et qu'on a fini par assimiler le dieu à la planète, ce qui n'était même pas dans la pensée de Cicéron!

Des raisonnements et des contre-sens analogues ont amorcé la croyance à la confusion des signes zodiacaux et des constellations. Tandis que ce sont deux choses superposées : le zodiaque — cercle divisé en douze parties égales, appelées signes — et la zone céleste où se trouvent des constellations de même nom, mais d'inégale grandeur. La précession des équinoxes fait tourner cette zone céleste, de manière que le point *gamma* avance chaque année; — cependant le zodiaque a toujours pour origine ce même point *gamma*, que l'on peut considérer comme fixe durant un an. En sorte que 15° de la Vierge c'est toujours, et dans tous les temps, 165° de longitude, comptés depuis le point gamma : peu importe si ce degré de l'écliptique se projette aujourd'hui sur la constellation du Lion.

évoquer les coordonnées célestes, doit principalement se conformer aux astérismes contenus dans le secteur de 30 degrés qui monte sur l'horizon (1), le navire a été choisi pour armoiries. De même que la Vierge a été la dédicace de la cathédrale — on verra tout à l'heure comment.

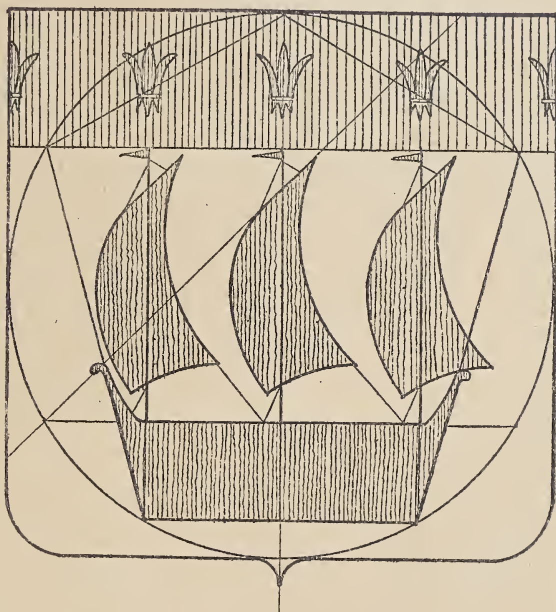


Fig. 15

La figure 15, qui n'est que la restitution du symbole primitif de Paris, montre de quelle manière a été fabri-

(1) Ce n'est pas un principe absolu. L'idée de prédominance, sur un individu, une cité ou une nation, de la partie du ciel qui monte à l'horizon vient de ce que l'on construit plus aisément la figure cosmographique par ce qu'on appelle *l'angle de terre* dont l'azimuth est aisément repérable. Il n'y a pas à chercher d'autre raison. Il n'y a surtout pas à prendre à la lettre ce que les astrologues du moyen âge, à la suite des Grecs, ont répété souvent sans trop savoir ce qu'ils disaient. Or, raconter que l'ascendant, sur un horizon donné, est un point prédominant dans les déterminations, c'est comme si on posait en principe que le nez chez un individu présente plus d'utilité que ses yeux! Dans un organisme vivant tout se tient, tout est utile, mais pas toujours indispensable à la vie.

qué le blason. C'est encore une modification du polygone, irrégulier mais symétrique, qui constitue le fondement du système de Nostradamus. Le mât central du navire n'est que le renforcement du trait de la ligne diamétrale; les deux autres mâts ne sont que les droites parallèles, latéralement situées à 30° de ce diamètre; la coque même ne se trouve constituée que par le côté inférieur du polygone et sa parallèle à 30° — en renforçant les traits et en ajoutant une proue et une poupe on donne très aisément l'apparence d'une galère à l'ensemble; l'inclinaison même des vergues est fournie par une droite sous-tendant un arc de 150° (arc du dodécagone étoilé) et cette inclinaison implique la forme de la voilure, de sorte que le navire se trouve poussé vers l'Ouest; enfin les cinq fleurs de lys se placent également à 30° les unes des autres, en tenant compte des tangentes à la circonférence que l'on est obligé de tracer pour établir un blason carré selon la coutume.

Ces cinq fleurs de lys ne font pas, en réalité, partie du symbole cosmographique. Si elles ont été introduites dans les armoiries de Paris, c'est, sans nul doute, uniquement pour rappeler que la ville doit être considérée comme cité royale. La figure 5, où la fleur de lys est projetée sur la carte de France, fait ressortir que cet héraldisme spécial se trace sur un cercle; au points où, sur le blason de Paris, sont les cinq fleurs de lys, il n'y a aucune raison géométrique de tracer spécialement des cercles; c'est donc que ces symboles héraldiques ont été ajoutés comme superposition d'idée.

Cette superposition se retrouve d'ailleurs dans la devise adoptée, où deux lettres, C R, ainsi qu'on peut le voir sur la figure 16, page 134, se placent sur un même diamètre et constituent l'abréviation des mots *Civitas Regalis*.



Mais, dans les documents que l'on peut feuilleter aux archives de la Ville de Paris, la forme du navire héraldique et la devise des armoiries ont varié à travers les âges. Si le navire se présente toujours comme naviguant vers l'Ouest, tantôt on le voit avec deux mâts et parfois aussi avec un seul. Napoléon Ier fit même remplacer les fleurs de lys par les abeilles que son Empire avait cru

devoir adopter — par pure fantaisie (1). Et, en ce qui concerne la devise, on constate que, si elle apparaît sur des pièces de 1584, elle a été adoptée beaucoup plus tard, comme uniquement officielle. Car Paris avait plusieurs devises, ou, pour mieux dire, plusieurs devises ont été concurrentes jusqu'à ce que celle que nous connaissons ait prévalu.

En fait — et pendant longtemps — tous les quartiers de Paris, toutes les corporations, avaient des armoiries, des devises et des couleurs qui s'étalaient sur leurs étendards. Comment les armoiries et la devise actuelles et les couleurs bleu et rouge (éléments du drapeau tricolore de la France, on se le rappelle) sont-elles parvenues à prédominer?

C'est ici que se placent quelques réflexions — fort utiles quand on veut comprendre de quelle manière les événements historiques se développent.

Nous avons aujourd'hui la manie — c'en est une — de *l'authenticité*. A nos yeux un document authentique prime tout. Dans notre recherche du vrai — ce qui est de tous les pays et de tous les temps — le fait établi par une preuve documentaire constitue la certitude. Nous appelons cela « l'esprit d'observation ». Certains même en sont fiers et disent que c'est la conquête du XIXe siècle. Est-ce bien une conquête, autrement dit, un progrès?

Je ferai simplement observer que nul document n'établit la certitude d'un théorème : l'authenticité n'a que faire en l'espèce. Que le carré de l'hypothénuse soit égal à la somme des deux autres carrés, construits sur les

---

(1) En fait d'héraldisme, sous le Premier Empire, tout a été brouillé. Les spécialistes savent bien qu'on doit toujours distinguer les armoiries dessinées depuis cette époque de celles qui datent d'avant la Révolution — les secondes étant seules à considérer. Napoléon Ier, régentant et réformant tout — depuis l'administration et la loi, jusqu'au statut du clergé et aux blasons — a, on peut le dire hardiment, consacré la scission entre les temps anciens (et traditionnalistes) et les temps modernes (et prétendus rationalistes). Mais cette scission, née du trouble révolutionnaire, a été opérée dans un esprit autocratique et dans le but de faire simplement autre chose que ce qui avait été fait. Napoléon Ier — ceci ressort des *Mémoires de Rœderer* — croyait, de bonne foi, fonder une Société nouvelle qui se serait superposée, dans l'histoire du monde, à la société féodale. Son Empire s'est écroulé et son œuvre s'est émiettée.

côtés d'un triangle rectangle, cela ne résulte pas de preuves matérielles, mais d'une compréhension, d'une vision cérébrale en quelque sorte, c'est-à-dire d'une démonstration. Et toute démonstration n'a nul besoin d'être authentique : il faut néanmoins qu'elle soit juste.

En science on doit démontrer pour prouver.

C'est entendu, dira-t-on, mais l'histoire et la science sont deux ordres de connaissances différents.

Y a-t-il donc deux manières de connaître — le monde extérieur s'entend? Ai-je un cerveau qui raisonne dans un sens pour des faits scientifiques et dans un autre pour des faits historiques, c'est-à-dire humains — ou ai-je seulement un cerveau qui raisonne sans plus? Pourquoi admettrai-je la géométrie par le jeu de la compréhension — tandis que, s'il s'agit de faits humains, vais-je suivre un processus différent?

On répond à cela que les faits humains ne pouvant se démontrer, il faut bien en chercher la preuve d'une autre manière et que celle-ci, faute de meilleur critérium de certitude, ne peut s'établir que par l'authenticité.

C'est juste. C'est surtout juridique. C'est même un héritage de la scolastique!

Mais ce n'est pas une raison parce qu'on n'a pas fait encore la découverte de la manière dont peuvent se démontrer les faits humains; que l'on n'a pas établi jusqu'ici une psychologie par théorèmes, c'est-à-dire par équations, que l'on ne connaît pas (quoiqu'on le soupçonne maintenant) le déterminisme de notre cerveau et de nos facultés psychophysiques, et que — par dérivé — l'histoire ignore toujours les lois mathématiques qui régissent l'enchaînement de ses faits, ce n'est pas effectivement une raison pour que ces théorèmes, ce déterminisme et ces lois n'existent pas.

Le fait qu'un élève ne sache pas ou même ne comprenne pas les propriétés du carré de l'hypothénuse n'empêche pas que ces propriétés soient vraies.

Le fait qu'un historien ne connaisse pas les causes d'un événement ou qu'il ne puisse pas les établir par documents, empêche-t-il que cet événement se soit produit?

L'ignorance de quelque chose ne signifie rien — sinon qu'on ne sait pas.

Notez que cette manie de l'authenticité est très grave

dans ses conséquences. Elle produit toutes les erreurs judiciaires — aussi bien par condamnations que par acquittements — parce qu'elle donne au témoignage humain une importance probante. On joue ainsi la vie d'un homme sur des témoignages où entrent en jeu l'illusion sensorielle, la mémoire, la suggestion! Le témoin croit avoir vu ou entendu, il croit se rappeler, il croit que ce qui a été enregistré par ses sens et sa mémoire vient bien de lui alors que souvent et sans s'en douter il a été suggestionné, parfois par soi-même! Mais il croit de bonne foi et il le jure.

Et on produira des photographies — comme si tout le monde ne savait pas que rien n'est plus aisé que de « truquer » même un cliché! Et on fournira des écrits, comme si l'affaire Dreyfus était oubliée et n'avait pas surabondamment établi que rien ne se falsifie mieux que des autographes et des bordereaux! Et on examinera des comptabilités, comme si l'arithmétique elle-même n'était pas autre chose qu'un moyen de calcul!

Or, on fait de l'histoire de la même manière — et la postérité juge les événements et les hommes du passé comme le tribunal absout ou condamne. Et puis, la chose étant jugée, l'habitude dans le public entraîne le reste : c'est si commode les raisonnements tout faits!

Nous voici en présence d'un blason et d'une devise qui sont maintenant officiels, ayant prédominé à travers les âges. Qui a fait ce blason, qui a imaginé cette devise? Nous n'en savons rien, nous ne le saurons sans doute jamais. Pourquoi ces symboles ont-ils prévalu? A part que l'un et l'autre sont conformes à la vérité géométrique et cosmique — ce qui me semble la grande raison du fait — on ne connaît, que je sache, aucun motif historique. Mais comment ont-ils pu être ainsi préférés? A coup sûr on peut répondre que personne ne le dira.

Tout au plus cela peut-il se laisser deviner. On sent bien, à travers les siècles — plus au Moyen âge et à la Renaissance évidemment, mais aussi à la Révolution et encore après, quoique moins de nos jours — l'influence mystérieuse d'on ne sait qui et d'on ne sait quoi dans l'histoire. Pourquoi — réellement pourquoi et aussi comment — les Templiers ont-ils été universellement dispersés? Qu'est cette prédiction étrange de Jacques Molay sur son bûcher? Que sont devenus les frères et les che-

valiers par la suite; car tous ne furent point brûlés vifs? Expliquera-t-on jamais par documents la conduite du Vatican, alors — et même plus tard en d'autres circonstances : sous la Restauration, sous la IIIe République même? Comment se faisait-il que Bonaparte et ses généraux créaient des loges maçonniques dans les pays qu'ils conquéraient? L'énigme est partout dans l'histoire si l'on veut regarder d'un peu près — et le roman peut se donner libre cours : comme on ne sait pas le fond des choses, on peut tout inventer!

Et parce que maintenant nous vivons une époque où tout a l'air de se passer au grand jour et que nous disons volontiers qu'il n'y a plus même de diplomatie secrète — parce qu'on peut interpeller les gouvernements dans les assemblées parlementaires et qu'on prononce des discours à propos de n'importe quoi — parce que nous avons des journaux et que nous avons des livres — nous nous figurons qu'il en a été toujours ainsi.

Mais nous-mêmes, aujourd'hui, est-ce que nous savons tout?

Certes, le monde paraît bien n'être point dirigé — en quelque sens que ce soit. Certes l'influence mystérieuse semble morte, ou muette, ou impuissante — comme vous voudrez. Peut-être attend-elle son heure ou son homme: qui sait? Cela — en tout cas — ne veut pas dire que naguère, sans doute d'une façon intermittente, elle ne se soit pas manifestée.

Le blason de Paris est là, sculpté sur les monuments publics. La devise célèbre s'étale aux yeux de tous. Quand on connaît les raisons cosmographiques de cet héraldisme et qu'on sait lire ces trois mots latins dans leur sens véritable, on demeure pensif.

Celui ou ceux à qui il faut les attribuer sont des inconnus et demeureront tels toujours, parce qu'aucun document ne pourra jamais déceler leurs noms. Celui ou ceux qui les ont fait prévaloir resteront à jamais ignorés. Agents volontaires ou non de cette influence mystérieuse, ils ont fait abstraction de leur personnalité. Cela peut nous surprendre aujourd'hui — où la vanité tient souvent lieu de talent. Notre-Dame demeure une œuvre anonyme, mais le moindre immeuble de rapport est signé!

Tout ce que l'on peut dire c'est que les auteurs des

armoiries de Paris, de sa devise, comme de Notre-Dame, étaient des gens *qui savaient.* La science qui se cache sous le blason est déjà surprenante — mais que dire de celle que révèle le secret de la devise?

⁂

Fluctuat nec mergitur, — cela paraît vouloir dire quelque chose et, au fond si on réfléchit, cela ne signifie rien. Il en est de cette devise comme de beaucoup d'autres : elles présentent un sens si vague qu'on se demande quelle est la logique qui a présidé à leur adoption.

Mais — je l'ai déjà fait remarquer d'autre part — quand on ne comprend rien à une suite de mots symboliques, on n'a qu'à compter les lettres, puisque c'est tout ce qu'on peut faire. Il est bien rare que, de cette façon, l'incompréhensible ne devienne pas clair.

Comptez les lettres de *Fluctuat nec mergitur :* il y a douze consonnes et sept voyelles. Douze consonnes, comme il y a douze parties dans tout cercle utilisé en cosmographie ancienne, comme il y a douze signes du Zodiaque et douze Maisons de l'horoscope (autrement dit douze parties d'un horizon donné). Sept voyelles, comme on compte sept jours dans la semaine et sept planètes seulement, quand on demeure sur le terrain de l'astrologie, — mais nous sommes encore à la Renaissance, en 1584, date où, pour la première fois, la devise apparaît sur un document municipal.

Classez les voyelles : vous trouverez trois U, deux E, un I et un A. Il y a trois U comme il y a trois planètes supérieures (c'est-à-dire dont l'orbite se trouve au delà de celui de la Terre) : *Saturne, Jupiter* et *Mars.* Et il y a deux E, comme il y a deux planètes inférieures (c'est-à-dire dont l'orbite se trouve entre la Terre et le Soleil) : *Vénus* et *Mercure.* Dans ces conditions, l'I et l'A doivent représenter l'un le *Soleil* et l'autre la *Lune,* puisque ce sont les seuls astres qui restent du septénaire.

Il est facile de distinguer l'un de l'autre : ce qui se remarquera sur l'inscription placée au-dessus de la figure 16. Si on commence à compter les voyelles par le dernier U du mot *mergitur,* qu'ensuite on revienne aux deux U de *fluctuat* et qu'on continue, on verra nettement que ces voyelles se suivent dans la disposition

régulière du septénaire des planètes (1) — de manière que, automatiquement, le Soleil se trouve révélé par A et la Lune par I. On n'a, pour cela, qu'à écrire au-dessous de la suite des voyelles la succession ordinaire des sept planètes :

U	U	U	A	E	E	I
Saturne	Jupiter	Mars	Soleil	Vénus	Mercure	Lune.

De sorte que l'idée vient naturellement à l'esprit, du moment qu'on a les douze *Maisons* et les sept *Planètes,* que c'est là un thème horoscopique à la manière des astrologues anciens — que c'est le « point », si l'on veut, au sens grec du mot *horoscopésis*, qui signifie véritablement « détermination de la longitude et de la latitude, par coordonnées célestes, du point de la Terre où l'on se trouve ».

C'est l'horoscope de Paris!

Autant écrire, sous les armoiries, pour en préciser la

---

(1) Le septénaire des planètes, que les anciens Egyptiens employaient déjà, place le Soleil entre Mars et Vénus, et relègue la Lune à la fin de la série. Astronomiquement, il est illogique puisque c'est la Terre et son satellite la Lune qui doivent se trouver entre Mars et Vénus. Mais est-ce un septénaire astronomique? A première vue on le dirait puisqu'il s'agit de planètes du système solaire. Cependant rien ne le prouve parce que nous savons que la manière de l'antiquité était de donner le nom d'une planète à diverses choses : c'est ainsi qu'en alchimie, chaque métal a son nom planétaire et nous avons conservé l'appellation de Mercure pour désigner l'un de ces métaux.

Or, nous savons aussi que la désignation des jours de la semaine (par appellations planétaires) provient uniquement de la division de la rotation diurne en vingt-quatre heures — chacune de celles-ci étant désignée par une planète. La succession du septénaire usuel des planètes est celle qui a été adoptée comme succession des vingt-quatre heures — de sorte que Lundi est ainsi appelé parce que la première heure de ce jour est désignée par la Lune; Mardi a de même sa première heure désignée par Mars; Mercredi par Mercure, etc....

Si je devais expliquer la raison de cette succession je serais obligé d'écrire tout un volume. Je me contente de dire que, malgré son apparence, elle n'est pas astronomique : il est inutile de s'y reporter pour raconter, par exemple, que les anciens Egyptiens ignoraient l'astronomie, alors que, pour ainsi dire, ils n'ont fait que cela.

lecture : ville placée à 48°50′ de latitude Nord; longitude se déterminant par 165° de l'écliptique sur l'horizon Est; capitale du royaume (*civitas regalis*).

Car l'auteur — ou les auteurs — de ce thème ont déployé, pour arriver à constituer du latin qui eut apparemment quelque sens, une ingéniosité curieuse. Sur la ligne d'horizon ils ont écrit ces mots : *Civitas Regalis*, en abrégé C. R.; et sur le méridien, au point septentrional, la lettre N qui indique le Nord. Guidés par ces trois lettres, ils ont dû tenir compte de la position des planètes qu'ils ne pouvaient changer et, avant de parvenir à la devise telle qu'elle est, ils ont tâtonné. Ce sont ces tâtonnements qui ont donné lieu à plusieurs des devises parisiennes que l'on a relevées dans les archives historiques publiées par la municipalité : on pourrait, à leur sujet, faire un joli travail d'érudition!

Regardez attentivement la figure 16 : elle est vraiment étrange. Et, suivant les règles de l'horoscopie grecque, elle s'explique; cette figure céleste parle, elle raconte ce qu'est Paris, ce qu'il sera, ce qu'il deviendra, et comment il finira!

Voilà ce qu'elle dit, par douze déterminations :

I. — Ville intellectuelle, dont l'évolution sera grande.

II. — Riche et belle; et croissant continuellement en opulence et en élégance.

III. — Population polie, mais d'origines diverses; s'augmentant sans cesse.

IV. — Situation géologique parfaitement stable; climat régulier.

V. — Productions nombreuses et variées, où prédomine l'artisanat ingénieux et artistique.

VI. — Atmosphère calme, saine, mais humide; tracé de la voirie méandreux et tortueux d'abord, mais amélioré plus tard et régularisé par lignes droites.

VII. — Tendances politiques moyennes; habitudes de bien-être; bourgeoisie.

VIII. — Existence agitée, fiévreuse; beaucoup de bruit; nombreuses intrigues et affaires; politique intense.

FLVCTVAT NEC MERGITVR

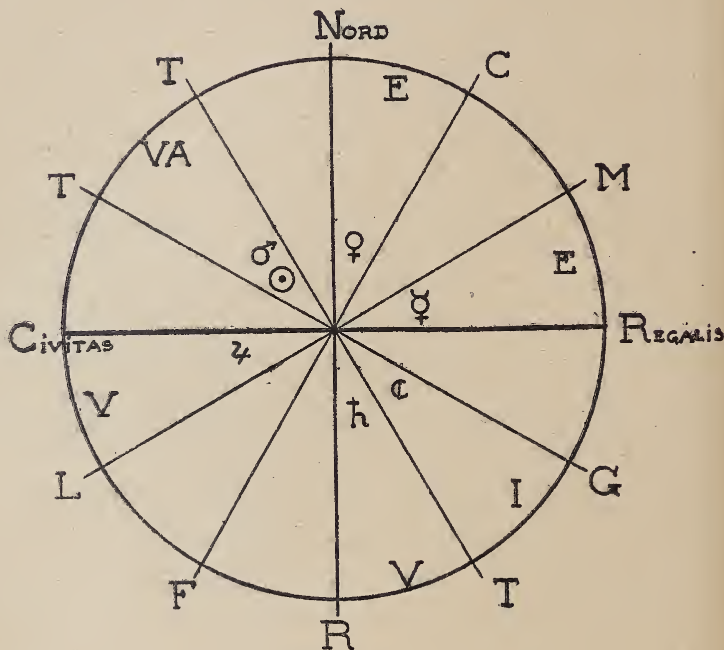


Fig. 16

La devise de Paris se compose de douze consonnes et de sept voyelles. Elle est le thème secret des déterminations de la ville.

Astrologiquement constitué, suivant les règles léguées par les Grecs, ce thème doit se lire de gauche à droite et à l'envers de la coutume — parce qu'il est ici projeté sur la carte. L'Ascendant se trouve au point *Regalis* et la Maison IV au point *Nord*. Ce qui donne la succession suivante : I. *R*(*egalis*) — II. *M* — III. *C* — IV. *N*(*ord*) — V. *T* — VI. *T* — VII. *C*(*ivitas*) — VIII. *L* — IX. *F* — X. *R* — XI. *T* — XII. *G*.

IX. — *Aspirations générales vers plus d'extension, plus de beauté; prédominance des idées artistiques et littéraires.*

X. — *Caractère de la population : impulsivité, coups de tête, spontanéité dans les mouvements populaires, fortes idées d'indépendance municipale.*

XI. — *Influence énorme dans le monde; ville généralement aimée pour son séjour.*

XII. — *Cité de travail inlassable et de progrès continuel; créations incessantes de modèles nouveaux.*

N'est-ce pas cela Paris? Et, à toute époque, Paris et les Parisiens n'ont-ils pas été ainsi?

Ce sont là les traits généraux de la ville et de ses habitants; mais on pourrait, si on le voulait, entrer dans davantage de détails, — par périodes de temps d'abord, pour différencier le Paris d'il y a quatre cents ans du Paris d'aujourd'hui — et par subdivision de l'espace compris dans le plan horizon, pour spécifier le caractère, les habitudes, les tendances, les productions d'un quartier quelconque et marquer ce qui distingue, par exemple, La Villette de l'Etoile. On n'a, pour particulariser dans le temps, qu'à tenir compte de la façon dont le cercle de *Fluctuat nec mergitur* tourne par rapport à celui de *Floram Patere* — et de même, dans l'espace, suivant les différents cercles tracés sur le plan de Paris dans la figure 14.

L'étude serait curieuse à exposer : elle est savoureuse par toutes sortes de détails. Malheureusement elle est trop vaste (1).

---

(1) Les déterminations générales résultant du thème de Paris, tracé sur la figure 16 et expliqué ici, résultent de l'application des règles de l'astrologie grecque la plus élémentaire. Je n'ai pas voulu — et c'est exprès — appliquer là une méthode plus complète, plus précise et tout autre, que le système de Nostradamus révèle.

En s'en tenant — simplement — aux données de l'astrologie usuelle (mais en ne les forçant pas, car alors on risquerait de s'égarer) on trouve aisément les déterminations indiquées ici.

Pour les techniciens je dirai qu'elles sont la conséquence de la position des planètes dans les *signes* et dans les *Maisons* horosco-

Mais ce qu'il faut retenir, c'est la prédiction troublante — fort possible et par conséquent probable — que révèle le secret de la devise.

Fluctuat nec mergitur, inscrit sur les monuments public est ainsi une sorte de *Mané, thécel, pharès* qui annonce la destruction de Paris par les flammes.

La conjonction de Mars et du Soleil, marquée par les voyelles U A, dans la Maison V du thème, l'indique nettement : Mars est le dominateur (pour parler comme les anciens) du signe qui se trouve à la pointe de la Maison VIII — lieu d'où se tirent, disent les traités depuis et avant Ptolémée, les déterminations de la mort des individus et de la fin des cités (1). Tout se termine, en ce monde, et les villes ne sont point éternelles: Paris aura une fin comme toute chose.

On n'a pas catalogué moins de trente-cinq prédictions diverses annonçant l'incendie de la ville de Paris au cours d'une guerre. C'est le chiffre que l'on relève dans l'ouvrage du baron de Novaye, où se trouvent rassemblées toutes sortes de prophéties, de valeurs diverses, de sources variables, mais généralement empreintes du mysticisme catholique (2).

Ne retenons ici que ce nombre : si on cherchait bien, il serait certainement plus grand. Mais en matière de prophéties, on doit se montrer très circonspect. Outre que les prophètes sont comme beaucoup d'auteurs et que plusieurs se copient les uns les autres — souvent mal et souvent inconsidérément — il y a lieu de distinguer les *voyants* des *calculateurs.* La plupart des prédictions que l'on connaît sont obtenues par le moyen de

---

piques. L'Ascendant étant à 15° de la Vierge et Paris se trouvant à 48°50' de latitude Nord, il est facile de calculer les *pointes des Maisons.* Mais le thème n'a pas de *moment* et les degrés de longitude céleste où se trouvent les planètes ne sont pas spécifiés. Le raisonnement doit donc se faire par arcs de 30 degrés : par *signes* et par *Maisons* en entier. Ainsi les déterminations sont nécessairement générales.

(1) On pourra lire dans le livre que j'ai écrit en 1910 sur l'*Evolution de l'occultisme,* la démonstration de la raison pour laquelle ce qu'on nomme la Maison VIII est nécessairement la terminaison de toute chose analysée au moyen du cercle.

(2) *Demain...?* par le baron de Novaye, ouvrage publié vers 1904.

la voyance, elles relèvent du métapsychisme. On en constate un si grand nombre de cette nature et une telle majorité que c'est devenu, chez beaucoup de chercheurs, une habitude de penser qu'il n'y a moyen d'expliquer une prophétie que par la voyance. C'est ainsi, du reste, que Nostradamus a pu passer pour un voyant — alors qu'il ne l'est en aucune manière et qu'au surplus, nul voyant n'a pu jamais donner la multitude de précisions, de détails, dans le temps comme dans l'espace, que, grâce à son système chrono-cosmographique, il inscrit dans ses vers, à quatre cents ans de distance.

Or, dans le phénomène de voyance rentre une assez forte proportion d'*équation personnelle* au prophète, — peut-être moins quand il opère, quand il a sa vision (et encore l'auto-suggestion entre en jeu!) mais davantage quand il raconte ou transcrit ce qu'il a vu.

Il en résulte — ce dont on s'aperçoit aisément — une tendance, chez le voyant, à exagérer l'importance de sa vision, à l'étendre, à la valoriser pour produire une impression plus forte. Ce sont d'abord des êtres humains; et tout homme a, plus ou moins, une propension à exagérer non seulement ses sentiments, mais encore ses actes. Ce sont ensuite des *sensitifs* qui, par définition, ont un système nerveux impressionnable au suprême degré; d'où, chez eux, accroissement particulier de la propension naturelle.

Si bien qu'on peut dire, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, que la plupart des prophètes — étant des voyants — sont « catastrophiques ». Seuls les calculateurs demeurent froids et restent dans la note juste — parce que les mathématiques ne peuvent faire de sentiment et que les mesures d'angles doivent être exactes.

On peut s'amuser à lire toutes les prophéties annonçant la destruction de Paris par les flammes — ce n'est qu'un amusement. Le fait néanmoins que les sensitifs s'accordent sur l'ensemble global de l'événement est à retenir : il semble bien en prouver l'importance.

Mais un semblable événement n'est-il pas possible? Certes, et ne serait-ce qu'en 1871, pendant la Commune, il a failli se produire. Et, durant la dernière guerre, alors que les avions ennemis lançaient des bombes incendiaires qui, sur certains points, ont déchaîné des flammes

violentes combattues à grand'peine, la destruction totale de la ville n'a-t-elle pas paru plus facile qu'on ne pouvait penser? C'est une question de nombre d'avions.

L'événement est donc probable — et que les voyants aient pu en avoir *subconscience,* la chose n'étonne pas car le raisonnement *conscient* y conduit.

Mais le thème de Paris, marqué par *Fluctuat nec mergitur,* indique la « nécessité » du fait. C'est là ce qui est troublant. En effet, il est « nécessaire » que Mars et le Soleil soient conjoints dans la Maison V pour que les productions de Paris soient fortes, soient artistiques, soient toujours nouvelles — soient ce qu'elles sont et qu'elles ont toujours été dans la mode, dans l'art, la littérature. Mars et le Soleil disjoints et placés ailleurs dans ce thème, Paris n'est plus Paris! Et — alors — si Paris est ce qu'il est, s'il est bien le foyer rayonnant de la mode, s'il est en tête du mouvement artistique et littéraire — il devient « inéluctable » que l'incendie général le dévorera!

Parce que Mars est dominateur de la Maison VIII — celle de la fin des cités — et qu'il ne peut en être autrement par la longitude et la latitude, par la position géographique sur le globe terrestre!

C'est la mort conditionnée par la vie même — c'est la rançon de la gloire, c'est la *Némésis!*

Or, Nostradamus fait la même prédiction; le contraire eût été impossible; il n'aurait pu que dissimuler l'événement par une des méthodes énigmatiques qui lui sont familières et dont il ne se prive pas quand il aborde un sujet scabreux ou simplement délicat, mais, en l'espèce, à quoi bon? La devise parisienne est patente au grand jour : il ne faut pas être un grand initié pour la lire et, certes, elle a dû être lue maintes fois. Et puis l'événement se place dans un avenir fort lointain : au XXXIVe siècle! Ce qui aura lieu vers 3420 de notre ère ne nous impressionne pas. C'est, dans l'avenir, à peu près aussi éloigné de nous que l'est, dans le passé Clodion-le-chevelu! On nous aurait raconté que Paris a été brûlé, en ce début de notre histoire de France, que nous ne pourrions nous figurer ce que cet incendie aurait pu être — quelque restreinte que fût alors la cité. Comment nous imaginer ce que sera l'embrasement de la ville, dans des temps futurs aussi loin — alors que l'agglo-

mération sera devenue, comme le dit Nostradamus, « immesurée » ?

Nostradamus est très bref en ce qui concerne la destruction de Paris — qui ne semble pas complète d'ailleurs . La « cité d'Henripolis », — selon l'expression du Présage 34, qui fait partie de l'enchaînement spécial des vers concernant le problème de Paris — ainsi appelée parce que, au début de la manœuvre on est en 1547 et sous Henri II, placée « à quarante-huit degrés climatériques » (V. 98) se trouve investie :

La cité grande de longtemps assiégée (IX. 82)
Par feu du ciel la cité presque aduste (II. 81)
De batailler ne sera donné signe (X. 83)
Que voudra mettre les innocents à feu (VI. 19)
Instant grande flamme éparse sautera (VI. 98)
Puis la grande flamme éteindre ne saura (IV. 82)
La grande cité sera bien désolée
Des habitants un seul n'y demourra (III. 84)

Ces vers n'ont pas besoin de beaucoup d'explications: La grande cité, assiégée pendant longtemps, sera presque entièrement brûlée (*feré adusta*) par des avions (*le feu venant du ciel*) — l'ennemi ne tirera pas (*ne donnera pas signe de bataille*) parce que (*quod*) il voudra livrer au feu les civils (*innocentes* signifiant les inoffensifs, il s'agit bien des civils) — en un instant une grande flamme éparse bondira (*saliet*), puis on ne saura (ou on ne pourra, car les deux verbes ont souvent le même sens) l'éteindre — la grande cité se trouvera désolée et pas un seul de ses habitants n'y demeurera.

Et la chaîne établit alors un « mur » de deux vers, ce qui marque un point d'arrêt — pour que la suite puisse éventuellement se reprendre.

Une manœuvre accessoire précise quel est l'ennemi d'alors : *grand amas s'approche venant de Sclavonie* (IV. 82). L'Esclavonie étant une province de la Hongrie actuelle, confinant au banat de Temesvar, il s'agit donc d'une grande invasion (un amas) qui est partie des régions orientales de l'Europe.

D'après les directives données par Nostradamus dans la lettre à Henri II afin que le chercheur ne s'embrouille pas dans l'enchevêtrement des guerres futures, l'Europe doit faire l'objet, durant l'avenir, de plusieurs tentatives

d'invasions asiatiques. De sorte que Constantinople et les Balkans se trouvent constamment le siège de complications : c'est là que, renouvelant l'opération turque de 1453, les Asiatiques s'établissent d'abord; et c'est de là qu'ils repartent vers l'Ouest européen. A travers les âges la « question d'Orient » change de mains, pour ainsi parler — mais demeure.

L'invasion du XXXIVe siècle, au cours de laquelle Paris est incendié, est certainement une des plus terribles — la destruction de la capitale de la France le laisse à penser. Elle n'est cependant pas la dernière.

Il faut se rappeler — quand on doit envisager l'histoire par vastes périodes — que nous sommes tous ou presque, en Europe occidentale, à quelque race que nous appartenions, des envahisseurs et des Asiatiques. L'anthropologie a révélé une infinité d'invasions d'Asie en Europe dans la préhistoire. Mais la très grande majorité des barbares, pour ne pas dire tous, qui envahirent l'Empire romain, étaient des Asiatiques — et nous sommes leurs descendants! Aussi bien dans les régions septentrionales d'ailleurs que sur les bords de la Méditerranée, où se mélangent les Tyriens, les Arabes et les Perses.

Au surplus, ne disons-nous pas que notre race blanche est une race caucasienne? et que notre origine, après maintes recherches, paraît être le plateau de Pamir?

Or, les envahisseurs, dans tous les temps — après avoir ravagé plus ou moins le pays envahi et exterminé d'une façon ou d'une autre les autochtones (en réalité les envahisseurs précédents) — après s'être emparés de leurs possessions territoriales d'une manière où la force prime toujours le droit (car s'il ne s'agit que d'inventer des modalités légales, en fait de guerre on ne s'en prive pas et, durant la dernière même, en 1914, on a parfaitement saisi les biens allemands en France et les biens français en Allemagne) — après avoir remplacé les vaincus et dans l'exercice du droit de propriété et dans la direction du pouvoir politique, les conquérants envahisseurs deviennent à leur tour des propriétaires qui, ensuite, défendent énergiquement leur sol, devenu leur patrie!

L'invasion du XXXIVe siècle sera pareille a toutes les autres. Trois mille ans plus tard, les descendants de ces

envahisseurs trouveront alarmant qu'on vienne de la même façon les déloger!

Mais nous ne devons pas, pour le moment du moins, nous perdre dans l'évolution d'une histoire de l'humanité qui, commencée avec la catastrophe cosmique de l'âge du quarternaire dit déluge de Moïse, ne se terminera que par une autre catastrophe analogue dont la date, suivant les géologues et les astronomes modernes, comme suivant Nostradamus lui-même, se place au delà de l'an *sept mille* de notre ère (1).

Actuellement nous ne devons envisager que le problème concernant l'avenir rapproché.

La première grande menace asiatique sur Paris est indiquée par ces deux vers de Nostradamus, qui sont en langage clair et datés avec précision — parce qu'ils sont un « mur » dans le développement de la chaîne et un repère pour l'accord exact sur le vernier des divers cercles comptant les temps astronomiques.

L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand roi d'effrayeur (X. 72).

Les mois doivent se compter à partir de mars — puis-

---

(1) Cette catastrophe cosmique, appelée le « prochain déluge » par les géologues, doit avoir pour effet de séparer l'Asie de l'Europe par la dépression du désert de Gobi et, ainsi, de bouleverser la carte du monde telle que nous la connaissons aujourd'hui. La précédente — celle dont parle Moïse — avait créé le bassin de la Méditerranée et produit la configuration de l'Europe actuelle.

Ces catastrophes ne sont pas des anomalies. Elles résultent de l'action des forces attractives du Soleil sur la masse solide de la Terre, appelée *lithosphère*. Cette masse est tétraédrique en réalité; et les arêtes qui en affleurent sont les continents; l'océan remplit les intervalles. Or, l'eau, élément fluide, se soumet facilement aux forces solaires et se contente de produire des marées. Tandis que la masse solide résiste; elle ne cède que lorsque, trop tiraillée, elle se trouve obligée de se casser — absolument comme le fil de fer tordu plusieurs fois finit par se briser. Mais alors, cette masse solide doit d'un seul coup rattraper le chemin qu'elle aurait pu parcourir petit à petit si elle avait été plus fluide, et ce afin de se placer convenablement par rapport au Soleil. La cassure est donc extrêmement violente — c'est une catastrophe cosmique : on l'appelle la *fin du monde*, parce qu'à ce moment tout semble finir.

Voilà, *grosso modo*, comment le phénomène peut se comprendre.

que le point de départ est le 14 mars, compte tenu, suivant les cas, du retard du calendrier Julien en 1547 — par conséquent la date de l'événement est fixée à *octobre* 1999. C'est à ce moment que, sur un avion (*du ciel*) viendra celui qui régira (le *rex*) l'effrayeur.

Un autre « mur » dans la chaîne spéciale des vers concernant Paris dit :

Par langues estranges seront tendues tentes,
Fleuves, dards, rennes, terre et mer trembleront (I. 20).

Il s'agit donc de l'invasion d'une armée parlant une « langue étrange » (et non pas étrangère, ce qui serait une superfétation, parce que toutes les invasions ne sont occasionnées que par des peuples ne parlant pas notre langage). L'agitation et la terreur (*tremebunt*) gagnera autant la mer que la terre et les fleuves, autant par armes de traits (*dard* se dit en latin *telum,* mot générique signifiant toute arme) que par *rennes.* Ces gens de langue étrange ont donc des rennes : évidemment ce sont des Sibériens — les Lapons d'Europe ne sont pas assez nombreux pour former une armée d'invasion terrifiante.

Mais, comme d'autre part, il est question que le chef de cette invasion arrive par le ciel et c'est-à-dire en avion, ceci laisse supposer un équipement moderne de l'armée envahissante, dont alors les conducteurs de rennes ne sont plus que la tourbe subséquente qui vient dresser ses tentes en France.

C'est le « péril jaune ». Et, depuis ces derniers mois, en voyant la Chine en proie à des troubles et surtout à la xénophobie, on se doute bien un peu qu'un conflit des nations européennes avec ce peuple immense pourrait — surtout dans l'avenir — déclancher une énorme invasion. On se bat bien entre soi, mais on s'entend toujours pour taper sur le voisin : ce dicton est aussi applicable aux individus qu'aux peuples et principalement aux races.

Et qu'est, en ce cas, la France? Un simple « canton de l'Europe », comme a si bien dit M. Edouard Herriot le jour où, président du Conseil, ministre des Affaires Etrangères et parlant à la tribune, il faisait précisément allusion au péril jaune. Nous n'étions, alors, qu'en 1924 et encore loin des événements actuels de Chine;

mais, M. Edouard Herriot, quoi qu'on pense de la façon dont il a exercé le pouvoir, est un érudit, instruit sur des choses diverses, et toujours bon à écouter quand il fait des considérations générales.

L'Asie — Orient de l'Europe — demeure, en vertu du mouvement tendant vers l'Ouest, une menace constante et l'occasion d'Attila peut se renouveler. Les prédictions chrono-cosmographiques disent qu'elle doit se reproduire.



Mais d'ici là Paris a le temps de se développer encore et de rayonner d'une façon éclatante à la faveur de circonstances propices.

Paris est de fondation fort ancienne. Les Romains, après la conquête des Gaules par César, donnèrent au bourg des Parisii, confiné jusqu'alors dans l'île dite de la Cité, une extension assez grande — si l'on en juge par les ruines. C'est à Lutèce même, au palais impérial des Thermes — c'est-à-dire là où est le musée de Cluny, sur le boulevard Saint-Michel (construit, croit-on, sur l'ordre de Constance Chlore en l'an 300) — que Julien fut proclamé empereur par ses soldats en 360. A cette époque, la ville faisait déjà un commerce considérable par la Seine (1); la corporation des *nautæ*, ou mariniers, était alors fort importante et pouvait se targuer de plus de trois siècles d'existence, puisque par des inscriptions découvertes en creusant le sol sous le chœur de Notre-Dame on a pu savoir qu'elle était constituée au temps de Tibère, presque au début de l'ère chrétienne!

La Cité est donc la cellule-mère de Paris; c'est de son cercle restreint que, par foisonnement, sont issues les autres cellules qui couvrent le plan actuel de la ville, selon la figure 14. Considéré ainsi dans son ensemble, le *processus* de l'accroissement de l'agglomération parisienne a une allure biologique.

L'embryon s'est développé selon un déterminisme en tous points analogue à celui qui se constate chez les êtres

---

(1) Notons en passant que Paris a toujours fait beaucoup de commerce par eau. Les statistiques par tonnage de marchandises transportées lui donnent encore le rang de premier port de France. On ne s'en douterait pas si l'octroi et la douane n'étaient là pour le contrôler.

vivants. Chez cet être collectif, que constitue la ville, les forces inhérentes en lui ont agi avec la même régularité qu'elles agissent chez tout être personnel — produit de l'enkystement mystérieux d'une cellule mâle en une cellule femelle! Et les hommes, parties composantes de l'être collectif, ont été les agents inconscients de ces forces — bâtissant la ville selon leurs intérêts, leurs commodités ou leurs sentiments, exerçant réellement leurs volontés libres, mais suivant sans s'en douter l'impulsion des forces constructrices.

Ces forces cosmiques — les mêmes que celles qui animaient chacune des cellules en chacun de ces hommes — faisaient dans les veines circuler le sang en accord avec le mouvement de la Terre, par le sang actionnaient les cerveaux et, de réflexes en réflexes, produisant entre les habitants de ce point du globe le jeu combiné des intérêts et des sentiments, créaient finalement, de l'infime bourgade du début, la grande capitale d'aujourd'hui.

Cette cellule-mère est bien restreinte — et, si l'on regarde attentivement le plan de Paris, elle ne se trouve même pas sur l'axe! L'ovule fécondé n'est pas encore

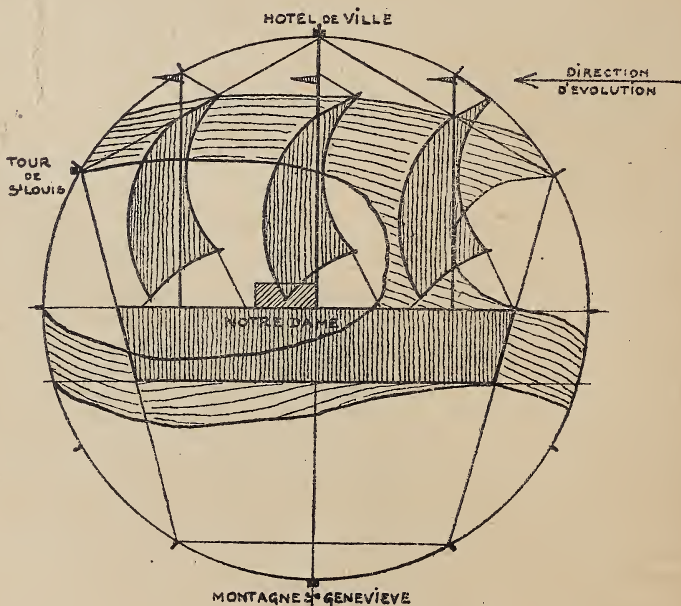


Fig. 17

en place, il n'est pas encore sur sa ligne d'évolution. Le symbole du navire, si on le projette (fig. 17) avec comme centre Notre-Dame, n'arrive pas à couvrir l'île entière de la Cité; il englobe à peine une partie de l'île Saint-Louis; mais le cercle sur lequel il se trace permet l'extension sur la rive gauche vers la montagne Sainte-Geneviève : c'est sur l'aire de ce secteur que Constance Chlore, Julien, Valentinien et Gratien, empereurs romains, ont développé Lutèce.

Mais le diamètre de cette figure est perpendiculaire à l'axe, et le point Hôtel de Ville se trouve en son extrémité septentrionale, sur la tangente de cet axe. Voici que la cellule initiale, en grossissant, est obligée d'y transporter son centre. Dès lors, la voilà *axée :* c'est la gestation. L'être collectif agit. De la forteresse du Louvre à celle de la Bastille, de la commanderie du Temple aux hauteurs Sainte-Geneviève, sa vie municipale s'étend et l'histoire de Paris s'accomplit.

Le symbole, consécutif du grossissement du cercle, s'accroît en proportion. Désormais, la ville en s'augmentant ne cessera de prendre de plus en plus d'importance politique. Et, lorsque les limites de ce cercle (fig. 18) seront franchies, que d'abord à la forteresse du vieux Louvre se substituera le palais des derniers Valois, que le cimetière de Saint-Germain-l'Auxerrois, après avoir été acheté par Charles IX sera devenu une place publique (1), que Louis XIII ensuite aura bâti la colonnade en façade de cette place, que le peuple plus tard aura renversé la Bastille et l'aura nivelée, alors Paris s'agrandira de nouveau et commercialement et intellectuellement. Ses idées démocratiques — issues de celles de ses premiers habitants qui déjà s'appelaient *pares* ou *parisii,* ce qui veut dire *égaux* — rayonneront sur le monde; et de la

(1) Ce cimetière, selon les archives de la ville de Paris, appartenait au sieur Allard, dit le « fossoyeur de Saint-Germain-l'Auxerrois ». Après avoir vendu son terrain au roi Charles IX, il se procura un domaine et fut appelé « seigneur de Vignolles-en-Brie. ». Son fils acheta une charge de conseiller au Parlement et depuis lors sa descendance se voit dans la magistrature. La lignée des Allard, « bourgeois de Paris », fut toujours très aisée; elle paraît éteinte, du moins en filiation masculine — un des derniers Allard n'ayant laissé que deux filles au temps de Louis-Philippe, son fils aîné s'étant alors expatrié en Amérique sans que personne n'ait jamais su ce qu'il devint.

Révolution française qu'il fit au 14 juillet 1789 naîtront d'autres révolutions à l'étranger, bouleversant les royaumes à travers le XIXe siècle — à l'aide de Napoléon, à l'aide des hommes de 1848, à l'aide enfin des « poilus » de 1918 et du traité de Versailles — renversant comme des châteaux de cartes, une multitude de rois.

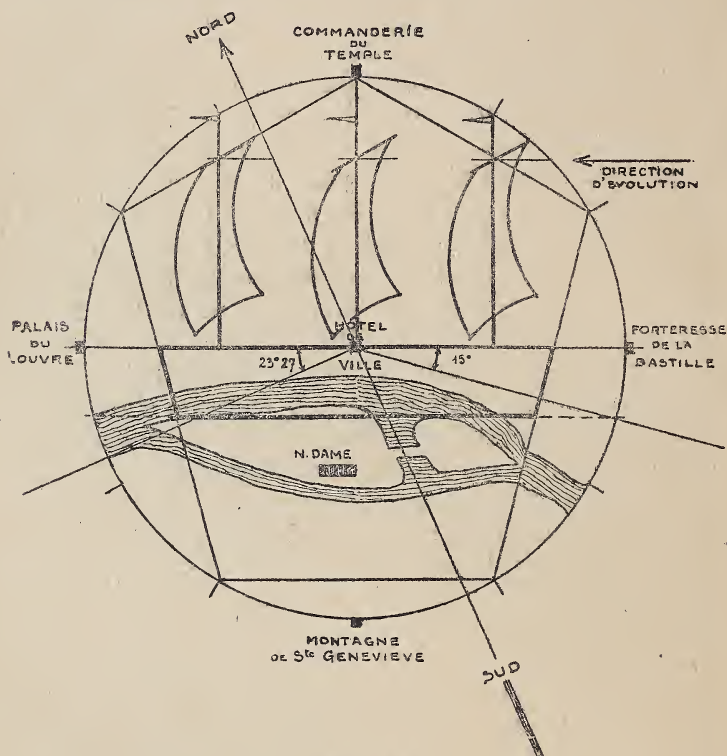


Fig. 18

Or, sur cette perpendiculaire à l'axe élevée au centre même de la cellule initiale — dans l'île de la Cité — se dresse la cathédrale à la fois massive et élégante; curieusement fouillée, travaillée, compliquée : d'ensemble harmonieux par ses proportions; et assez mystérieuse dans ses lignes architecturales — Notre-Dame de Paris.

Elle fut achevée vers la fin du XIIe siècle, alors que Philippe-Auguste donnait à la capitale un essor nouveau; et, pour mieux en défendre les richesses accrues, l'entourait d'une enceinte plus vaste que les précédentes.

Cette fortification, dont les murailles avaient huit

pieds d'épaisseur, était flanquée de cinq cents tours, percées de treize portes et protégée par un fossé. « Elle commençait sur la rive droite de la Seine, un peu au-dessus de l'emplacement actuel du pont des Arts. La porte Saint-Honoré se trouvait dans la rue de ce nom, à la hauteur du temple de l'Oratoire. L'enceinte allait au Nord jusqu'à la porte Saint-Denis et finissait au quai des Célestins, à la hauteur du Lycée Charlemagne; au sud, elle commençait à la Tournelle et remontait par les rues des Fossés-Saint-Bernard et Saint-Victor et allait gagner, par le carrefour Buci, la tour de Nesle, située où est maintenant l'Institut (1) ».

La ville avait des halles et ses rues étaient pavées. Son Université se créait sous le nom d' « étude de Paris » et le pouvoir royal la dotait de toutes sortes de privilèges qui lui assuraient la plus grande liberté de penser.

Il était encore petit le Paris d'alors — mais déjà son cerveau, par le travail intellectuel commençait à s'ouvrir.

On construisit donc la façade de Notre-Dame.

Contemplez-la, — même si vous n'êtes pas artiste ou architecte — elle vous impressionne. La sûreté de son dessin produit sur la rétine, et de la rétine sur le cerveau et du cerveau sur l'être tout entier, une sensation de calme et — ne dirait-on pas? — de bien-être. Et cependant, l'œil s'amuse à parcourir la multiplicité des détails, tellement curieux, tellement enchevêtrés qu'il ne s'en lasse jamais. Il en est de cette façade comme d'une belle musique que l'on entend toujours avec délices et où, chaque fois, on croit découvrir un agrément nouveau.

Cela c'est de l'art — et du meilleur. Notez que c'en est ainsi de toutes les cathédrales de même style : toutes nous paraissent magnifiques, même quand elles ne sont pas complètement achevées.

Pourquoi? parce que l'art c'est l'harmonie, qu'il n'y a point d'harmonie sans proportions et point de proportions sans rythme. Que ce soit une œuvre de musique, de peinture ou d'architecture, si elle fait percevoir à nos sens auditifs ou visuels un rythme accordé avec notre cerveau, la sensation ressentie nous paraîtra agréable et nous dirons : c'est beau — sans peut-être savoir pour-

---

(1) *Victor Duruy* : Histoire de France.

quoi, mais qu'importe! en matière de plaisir on ne doit pas et souvent on ne peut pas raisonner.

Mais ce que nous analysons le mieux c'est la sensation auditive : tout « accord » produit simultanément par un ou plusieurs sons, séparés par ce qu'on appelle des « intervalles musicaux » occasionne soit une sensation agréable, soit une sensation désagréable et nous savons, depuis longtemps, ce qu'est une consonance et une dissonance. Au fond ce sont des rapports de vibrations : on prend le rapport de deux sons comme on ferait de deux grandeurs géométriques quelconques. Quand le rapport est en concordance — géométriquement nous dirons homologue — avec les rapports selon lesquels

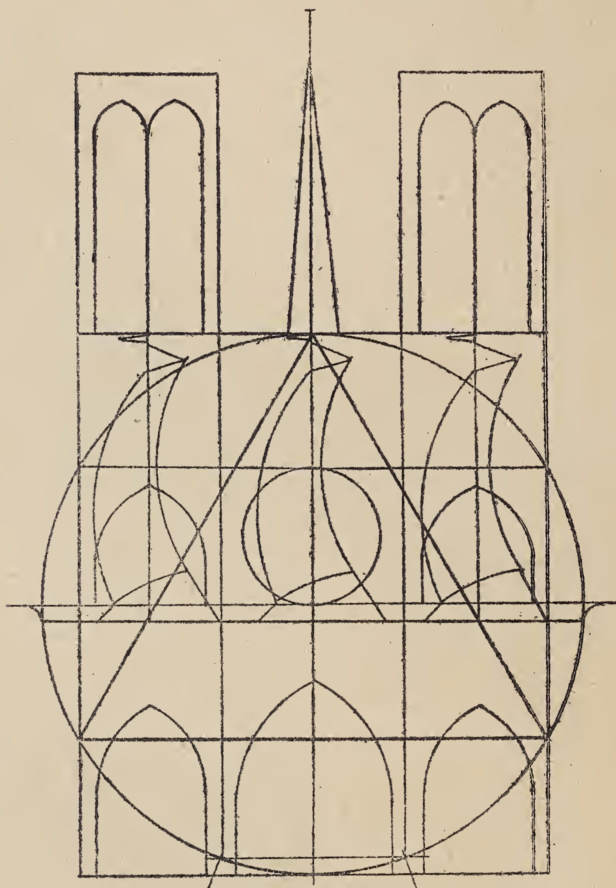


Fig. 19

notre cerveau et notre être tout entier sont établis, il y a consonance sinon il y a dissonance.

Voilà tout. Et il en est ainsi parce que notre cerveau et notre être sont « euclidiens ». Nous ne pouvons pas changer cela : nous sommes citoyens du sphéroïde appelé

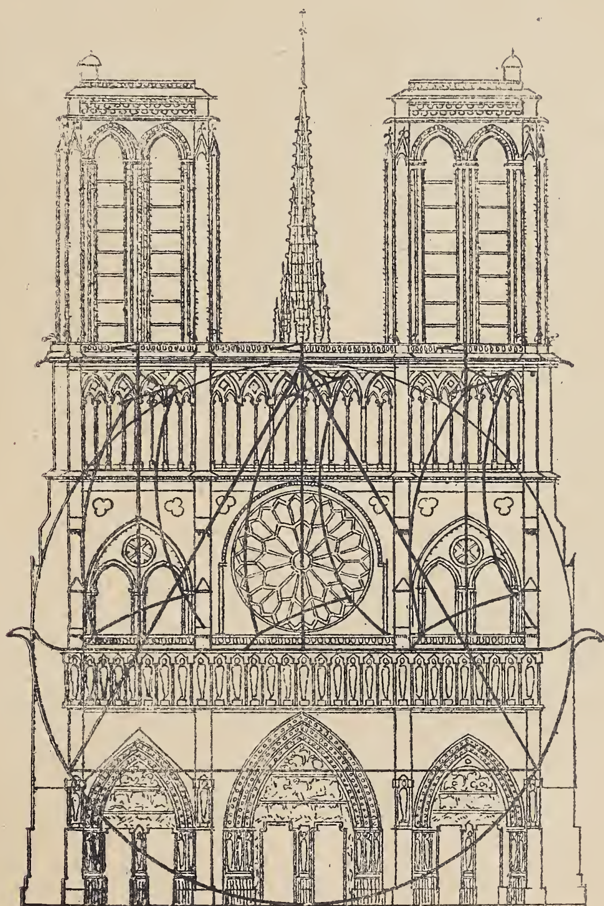


Fig. 20

Terre et celui-ci est partie composante du système solaire. Si nous étions ailleurs, c'est possible qu'il en soit autrement, c'est probable même; mais nous n'y sommes pas. De ce que notre cerveau a des capacités merveilleuses et que notre intelligence conçoit toutes sortes de possibilités, nous sommes incités à les réaliser. Nous les réalisons effectivement parfois — et nous comprenons bien

alors ce que nous avons voulu faire parce que nous avons créé une œuvre subjective; mais les autres? ceux qui entendent ou regardent cette œuvre, que ressentent-ils? Ils sont autres que nous et pour qu'ils comprennent et qu'ils éprouvent un agrément c'est nécessaire que ce que leur oreille ou leur œil perçoit se trouve en concordance avec la norme géométrique suivant laquelle tout être humain est établi. L'œuvre d'art doit donc être objective — sinon c'est un rêve, car le rêve est une création dans le subjectif.

En fait de musique, ce processus d'objectivité s'admet facilement : la musique, par définition, ne peut demeurer muette, et pour qu'elle soit entendue, il faut qu'on la joue. Aussi la musique a-t-elle toujours été étudiée par les physiciens qui en ont analysé le phénomène acoustique. Et, ainsi, elle a un fondement géométrique et mathématique — une base certaine : le talent du compositeur et celui de l'exécutant fait le reste, la fantaisie ne pouvant s'écarter du « gabarit de la construction » — pour ainsi dire — sans tomber immédiatement dans la dissonance insupportable aux nerfs.

Mais en peinture, et en architecture, c'est autre chose. On peut faire de la peinture rigoureusement subjective : en ne la montrant à personne. On peut faire bâtir une maison isolée, lointaine et cachée, pour son usage personnel : il n'est pas indispensable qu'une construction soit purement objective. Vous me direz aussi qu'on peut aller jouer tout seul « La Symphonie du bleu dans les arts », imaginée par Murger, en plein Sahara. Vous m'accorderez toutefois que l'on a beaucoup plus écrit de musique pour être jouée à quelqu'un qu'à soi seul — que par contre on a souvent fait de la peinture pour son agrément personnel — et plus souvent encore on a construit des morceaux d'architecture pour sa propre commodité.

Cepedant, ni cette peinture ni cette architecture ne peuvent prétendre au titre d'œuvre d'art : une œuvre d'art cela se montre, cela s'expose, cela s'étale aux yeux de tous — c'est du domaine public.

Or, il est curieux de constater que la peinture ne possède point ce « gabarit de construction » qui existe en musique. Il est plus curieux encore de s'apercevoir que le rythme géométrique des lignes est inconnu des archi-

tectes, car pourtant ceux-ci ne peuvent rien faire sans règle, ni compas, ni rapporteur.

Pourtant les couleurs ne sont que des vibrations reçues par la rétine, elles doivent avoir et elles ont effectivement leurs gammes. Et le dessin, qu'il soit pictural ou architectural, ne doit-il pas avoir également ses proportions, ses rapports de grandeurs géométriques — et par conséquent un caractère numérique de vibrations visuelles en tous points analogue à ce que l'on nomme « l'intervalle » en musique ?

Si le peintre ét l'architecte avaient à leur disposition de semblables « gabarits de construction », ils feraient les Noces de Cana et Notre-Dame. Quant au statuaire si, au lieu de se fier à l'anatomie, il possédait la biologie « architecture des êtres vivants », il ferait la Victoire de Samothrace — qui, bien que décapitée, hurle à pleine voix l'enthousiasme triomphal.

Léonard de Vinci, dans ses ouvrages, dit que n'importe qui peut dessiner exactement — c'est une éducation de l'œil, il s'agit de voir bien. On peut peindre également avec un peu d'éducation visuelle pour percevoir nettement les couleurs et leurs « valeurs ». Construire est bien plus aisé — pourvu que les matériaux conservent la perpendiculaire, la bâtisse ne s'écroulera pas.

C'est à peine l'orthographe et ce n'est pas la grammaire. L'art est autre chose. Si l'art se bornait là, une excellente photographie en couleurs serait une œuvre — et l'on sent qu'elle ne l'est pas.

Car la photographie ne peut qu'être exacte — elle ne saurait rendre tout ce que l'âme humaine évoque à la suite des perceptions cérébrales. Il y a dans tout spectacle de la nature — que ce soit un paysage ou que ce soit une femme — l'ensemble de nos sentiments personnels qui fait qu'on les aime. C'est leur charme, dit-on, et le mot est juste : c'est le produit dans l'âme de cette harmonie vibratoire ressentie par le cerveau — c'est la résultante de la disposition euclidienne de nos cellules. Et cela seul le génie de l'artiste — lequel est un être humain constitué comme nous — est capable de le comprendre et de le saisir.

Pour le rendre, comme disent les peintres, il faut être sûr de pouvoir produire l'effet cherché. Or, sûr, on ne l'est pas toujours parce qu'on travaille maintenant au

hasard de l'inspiration, suivant le mot consacré — au fond sans guide, sans savoir, au petit bonheur de son talent.

Quant à l'architecte il est découragé — et s'il veut innover malgré tout, il est décourageant. Le dernière Exposition des Arts décoratifs a été la déconcertante manifestation de cette impuissance à trouver du nouveau qui fut vraiment beau — et pourtant, que de talent y a été gaspillé!

Nous sommes à l'orée d'un siècle différent — Nostradamus le précisera et on le verra plus loin — les artistes, qui sont sensitifs, le comprennent bien. Ce siècle sera « nouveau »; il lui faut donc un autre style, une autre manière d'art — car le style symbolise les époques et les temps qui n'en ont pas, tels ceux que depuis près d'un siècle nous traversons, ne peuvent être que des temps de préparation : ils sont amorphes.

On cherche, et on ne trouve pas. L'architecture n'ose pas s'écarter de la perpendiculaire : on dirait qu'elle a peur de s'écrouler. L'Exposition des Arts décoratifs était le triomphe de l'angle droit; celui-ci n'a jamais produit polygonalement dans le cercle qu'un carré et dans la sphère qu'un cube. Or, il n'y a pas possibilité d'étoiler le carré, car la croix faite de deux diamètres perpendiculaires n'est pas un polygone. Et il n'y a de rythme que dès qu'on étoile un polygone : il faut donc travailler par 3 ou par 5, pour avoir avec la multiplication par 4 toutes sortes de polygones étoilés où les rythmes se découvrent à l'aide des proportions numériques. Il n'y a qu'à se souvenir du rôle que joue la quinte en musique.

En architecture, l'angle droit n'est qu'une base — et non point un style. Il maintient la construction; mais s'il est seul à guider l'œil, il ne produit point d'impression d'harmonie. Pour que celle-ci existe, il faut que sur l'angle droit se greffent proportionnellement d'autres angles obliques.

Et telle est la façade de Notre-Dame. On s'en rend aisément compte par la figure 19 qui donne son gabarit de construction. C'est l'équilatéral tracé dans le cercle qui fournit l'élément primordial des proportions; et la cathédrale tout entière se construit sur ces données dans ses moindres détails. Il est impossible de commettre une faute : on est sûr de l'effet produit (figure 20).

Voilà le secret des *Compagnons maçons du Devoir* — ce qu'ils appelaient le « trait » — le secret de ces admirables anonymes qui ont élevé sur la perpendiculaire à l'axe de la ville, au centre même de sa cellule-mère initiale, en la Cité, ce magnifique monument dédié à la Vierge — mère du Dieu des Chrétiens — également signe zodiacal placé à l'Ascendant du lieu, « l'unique Vierge » comme dit Nostradamus dont le nom est singulièrement le même que celui de la cathédrale.

Qui les a guidés ces Compagnons maçons, qui leur a indiqué et l'équilatéral et ses applications, qui leur a dit que sur la façade il fallait projeter, sans qu'on le voie, mais assez visiblement pour que les initiés le retrouvent, le navire symbolique des armoiries de Paris?

Quel est celui qui a décidé qu'en érigeant Notre-Dame on solidifierait par la pierre les éléments astronomiques et les déterminations prophétiques de ces armoiries et de la devise qui les accompagne?

On ne le saura jamais — parce qu'on ne doit pas le savoir. Et ceci pour la raison bien simple que, si un tel nom eut dû être révélé, on n'eut pas demandé préalablement aux Compagnons de prêter serment de ne rien dévoiler (1).

---

(1) Le serment de maîtrise était ainsi conçu au XIIIe siècle : *Artis dignatem pro virili exornaturum — ergo arcana non revelaturum;* ce qui signifie : j'embellirai de toutes mes forces humaines la dignité de l'art et conséquemment je n'en révélerai pas les secrets. Je signale que la revue *Le Voile d'Isis* a publié, en novembre 1926 et en février 1927, deux numéros spéciaux sur le compagnonnage qui sont du plus haut intérêt. Le serment ci-dessus en est extrait.

Plusieurs lettres très curieuses et divers articles renseignés y tendent à démontrer que le Compagnonnage est encore vivace. Les rites et les associations subsistent toujours pour la plupart. Mais, de plus en plus, la coutume de faire le tour de France disparaît. Et ce qui semble avoir disparu davantage, c'est la véritable *maîtrise*. La Révolution n'avait point tout à fait dispersé les maîtres; mais le Premier Empire paraît, avec ses guerres, les avoir décimés. De sorte qu'à la Restauration on ne sent plus dans l'art de la construction ou du meuble l'influence de cette science du « trait » qui crée les styles. Depuis lors, nous n'avons plus eu de style architectural ni de style mobilier : c'est un fait. La tradition s'est égarée et il n'y a plus de maîtres-maçons, ni de maîtres-menuisiers ou valablement tels.

Il n'y a plus également de maîtres-chapeliers et ce n'est pas aussi simple que l'on croit d'inventer la forme d'un chapeau. Voilà la raison pour laquelle le haut-de-forme aura subsisté plus

Il y a beaucoup de secrets dans l'œuvre de Nostradamus — « même de l'année 1585 », ainsi qu'on peut lire dans la Lettre à Henri II: n'est-ce pas étrange de voir mentionner cette date, sensiblement identique à celle où apparaissent pour la première fois sur les écrits municipaux, ces mots : *Fluctuat nec mergitur?*

Lui, ses adeptes, ses successeurs ou d'autres analogues y sont-ils pour quelque chose?

Quel rapport y avait-il entre lui et les Compagnons? Toujours est-il qu'entre ses constructions géométriques et « l'art du trait » le rapport est direct : son système le montre et en fait ressortir l'excellence. Et son système vient de Jérusalem et de l'Egypte antérieurement. De même que les Compagnons ont toujours dit que leurs traditions remontaient aux constructeurs du Temple de Salomon.

Comment se fait-il que Nostradamus, demeuré juif à une époque où l'on n'était pas tendre pour ses coreligionnaires, a toujours été non seulement respecté, mais l'objet d'une grande vénération? Pourquoi le Pape a-t-il ordonné qu'on l'enterrât en terre chrétienne?

On pourrait aussi se demander pourquoi l'Eglise catholique chante encore les psaumes du roi David et pourquoi les écrits de Moïse lui sont sacrés.

La façade de Notre-Dame pose ces énigmes et les livre à la réflexion. Néanmoins, ses gargouilles narquoises et grimaçantes, les coudes sur leurs genoux et leur tête diabolique dans leurs mains, regardent du haut des encorbellements la tourbe des profanes qui, ne sachant que penser, préfère ne rien voir et ne rien entendre.

Le mystère est bien gardé.



Et, autour de cette cathédrale, avec comme centre l'Hôtel de Ville, Paris s'agrandit petit à petit à travers les âges. Successivement ses enceintes protectrices disparaissent pour faire place à de nouvelles, élargissant l'aire

---

d'un siècle : cette coiffure tombe en désuétude; néanmoins, faute de mieux, en représentation officielle, on la porte toujours. Comment, en effet, la remplacer? Ce qu'on imagine est inélégant ou disproportionné : le « gabarit de construction » est perdu et ce n'est qu'à grand'peine, par hasard peut-être, et par tentatives multiples, qu'on pourra retrouver la forme définitive du chapeau moderne qui caractérisera l'époque nouvelle.

du cercle. Voici qu'après cette dernière guerre et tout récemment, les murailles que commença le ministère Thiers, en 1841, sous Louis-Philippe et que la IIIe République avait jusqu'ici respectées, viennent d'être démolies. Paris, maintenant peut s'élancer hors de ses fortifications, au delà de cette ceinture de boulevards extérieurs qui l'étouffait. Déjà l'immédiate banlieue se soudait vers l'ouest à l'agglomération parisienne et on ne voyait guère de différences entre Neuilly, Levallois et les quartiers de Paris les plus voisins. Bientôt, les fortifications nivelées, leur terrain cédé à des immeubles neufs et la zone militaire de l'extérieur couverte de constructions modernes, ces différences n'existeront plus du tout : l'administration se chargera bien, obligatoirement, de les effacer.

Le Paris du xxe siècle, continuant l'évolution suivant l'axe (fig. 21), étendra d'abord son cercle jusqu'au monument de la défense. La ligne est tracée déjà : le prolongement de l'avenue des Champs-Elysées, par celle de la Grande-Armée et celle de Neuilly existe. L'automobilisme diminuant les distances par l'accroissement de la rapidité de déplacement, le Bois de Boulogne ne sera plus qu'un jardin dans la capitale ! Car, avec la diminution de la notion de distance, les superficies paraissent corollairement plus petites — pure affaire de perception par le cerveau du rapport entre l'espace parcouru et le temps employé à le parcourir — et il faudra prévoir de vastes emplacements de verdure pour constituer, à la périphérie du cercle élargi, les parcs d'agrément nécessaires à toute grande ville. Ce sera l'aménagement des bois de Saint-Cloud, de Ville-d'Avray et de Meudon : quelques nouvelle routes, quelque ingéniosité pour en rendre l'accès facile et le séjour attirant, et les Parisiens y trouveront un ample réservoir d'ozone pour régénérer leurs cellules fatiguées par une semaine citadine de labeur cloîtré.

Tout est prêt pour l'avenir proche. L'édilité n'a qu'à se mettre à l'œuvre et la science de l'urbanisme — c'en est une, quoique récente — est préparée pour faire du Paris de demain une ville merveilleuse par son aspect et surprenante par ses dispositions pratiques (1). L'adresse,

(1) On n'a qu'à parcourir les villes nouvelles du Maroc pour se rendre compte de ce que peut faire la science récente de l'Urba-

l'activité et l'intelligence de sa remarquable population — qui trouve toujours la note juste, aussi bien dans la mode que dans ses manifestations spontanées, quand on veut bien la laisser faire et non pas stupidement la réglementer — l'esprit parisien d'adaptation et de perfectionnement se chargera bien tout seul de lui donner un cachet d'art et de beauté.

La figure 21 indique la première zone d'extension de l'aire du cercle de Paris : la circonférence nouvelle, par pur effet du report du rayon-type de l'Etoile atteint ce que l'on nomme le Rond-Point de la Défense. Celui-ci va donc jouer prochainement le rôle que le Rond-Point de l'Etoile jouait lui-même à la fin du Second Empire (alors que l'Avenue de la Grande-Armée ne présentait guère que des terrains vagues). Cette zone va à peu près doubler le Paris actuel : elle constituera le premier bond hors des anciens murs, le premier accaparement par la capitale de sa banlieue immédiate auquel nous assisterons dans les années qui vont suivre. Et, bien entendu, cette extension, quoique générale autour du cercle actuel, sera plus forte dans la partie ouest vers Neuilly, Courbevoie et les localités avoisinantes.

Plus tard encore — évidemment — Paris ne se bornera pas là. Ceux qui ont pensé au « plus grand Paris », qui l'ont même étudié et qui, se préoccupant du principal élément nécessaire à toute ville — de l'eau — ont déjà songé à faire venir sur les bords de la Seine les eaux du lac de Genève (dont la France heureusement peut disposer par sa frontière) ceux-là qui, étant ingénieurs, comprennent les nécessités de l'avenir, estiment qu'un jour viendra où le cercle de l'agglomération parisienne, sou-

---

nisme. Le Maroc a été un champ d'expérience pour beaucoup d'idées neuves et principalement pour l'urbanisme. Les cités européennes y étant à créer, on a eu l'intelligence de les tracer loin des agglomérations indigènes — ce qui laissait à celles-ci leur aspect pittoresque et permettait, sans démolir les constructions anciennes de fonder des villes nouvelles selon les méthodes et les principes les plus modernes. Or, l'urbanisme, appliqué avec goût et esprit pratique, est arrivé à constituer des cités de style arabe européanisé, curieusement artistiques par le tracé même des rues, commodes par la largeur des voies et l'aménagement général. Leur cachet néo-marocain ne dépare pas le pays — au contraire — et leurs dispositions pratiques dépassent ce que l'on connaît habituellement en Europe.

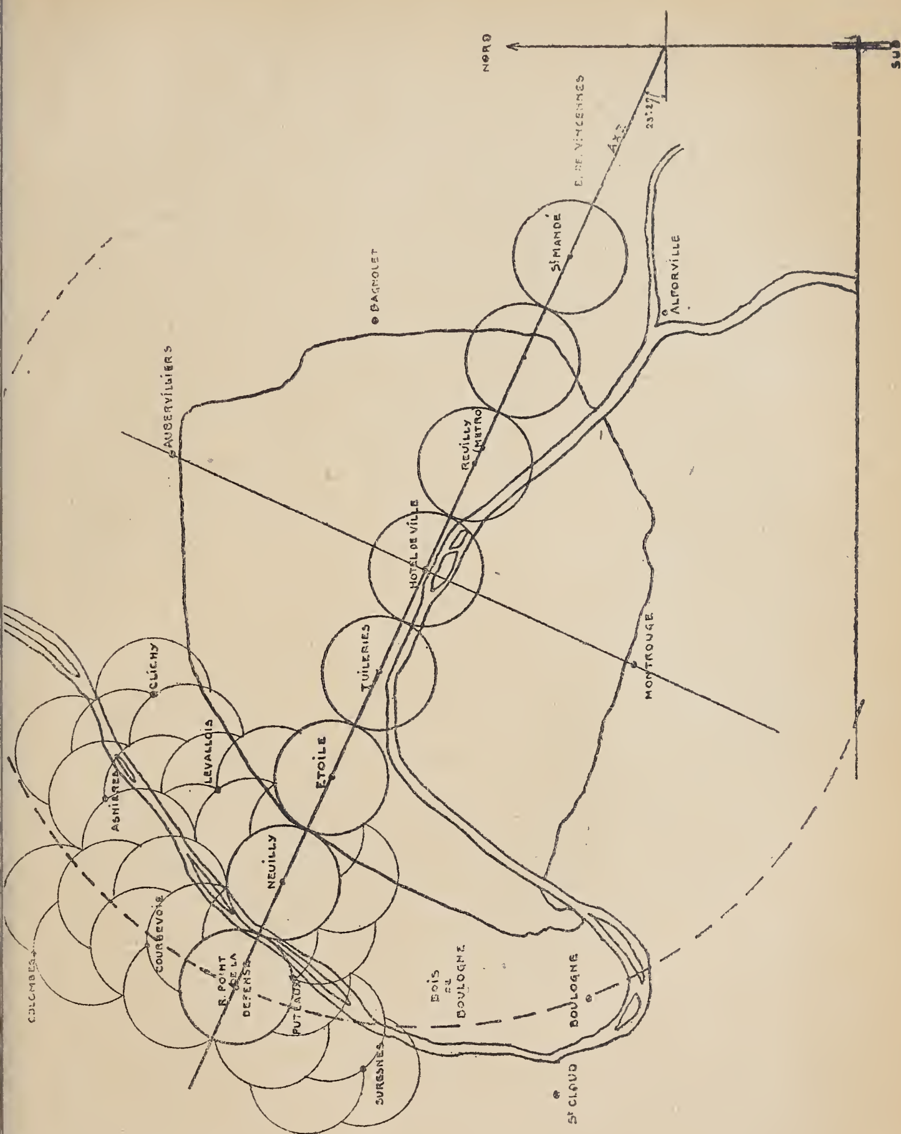

NORD
SUD
AXE
ST MANDÉ
ALFORVILLE
BAGNOLET
AUBERVILLIERS
REUILLY (METRO)
HOTEL DE VILLE
TUILERIES
MONTROUGE
CLICHY
LEVALLOIS
ETOILE
ASNIÈRES
NEUILLY
COURBEVOIE
R. POINT DE LA DEFENSE
PUTEAUX
BOIS DE BOULOGNE
BOULOGNE
SURESNES
ST CLOUD
COLOMBES

Fig. 21

mise à l'édilité générale de la ville, s'étendra jusqu'à Versailles et jusqu'à Saint-Germain.

Il n'y a rien d'étonnant : la route de Paris à Saint-Germain — qui suit approximativement l'axe — est déjà à peu près entièrement bordée de constructions. Les grandes capitales tendent à devenir des monstres et si, dans ces trente dernières années, Londres a pris des proportions telles que son agglomération renferme presque le quart de la population de la Grande-Bretagne, tandis que Paris ne s'est pas autant développé, cela tient d'une part à la plus grande souplesse de l'administration anglaise, et de l'autre — et surtout — à la multiplication des moyens de transport extra-urbains. Qu'il soit aussi rapide et aussi commode d'aller du centre de Paris aux diverses parties de Versailles et on habitera Versailles avec autant de facilité qu'on habite maintenant le Champ-de-Mars — alors qu'il y a trente-cinq ans, le Champ-de-Mars même après la démolition de l'Exposition de 1889, était si désert que de facétieux journalistes y avaient organisé une battue aux lapins!

Puis, n'oublions pas le développement que va prendre, sans conteste, l'aviation. Que deviendra la vie, quand le nombre des avions sera, au-dessus de Paris, aussi grand que l'est actuellement celui des automobiles dans les rues? On ne peut le concevoir — pas plus du reste qu'on ne concevait, il y a vingt-cinq ans, que l'automobilisme prendrait de telles proportions que les grands boulevards en deviendraient impraticables. On disait alors de l'automobile ce qu'on dit aujourd'hui de l'avion, — que ce mode de locomotion, certes commode pour faire de la route, ne serait jamais employé pour circuler dans les villes. Et les sociétés de fiacres à chevaux délibéraient en doutant de la traction mécanique, comme en son début le faisait la Compagnie du chemin de fer P.-L.-M.! Nous n'avons plus que des locomotives à vapeur et nous n'avons plus que des taxis automobiles.

Gouverner — a-t-on dit depuis longtemps — c'est prévoir, c'est donc envisager l'avenir — c'est, dirait Molière, savoir « danser », savoir tenir compte des directions suivant lesquelles l'humanité avance autant dans l'espace que dans le progrès. Gouverner adroitement, c'est conduire le navire symbolique de Paris de telle manière qu'il flotte toujours sans heurts et ne sombre point dans le désordre et l'incohérence.



Mais, au fait, comment gouverne-t-on et quelle est la « machine à gouverner » dont disposent ceux qui, par le jeu de la constitution actuelle, sont appelés à diriger?

On gouverne par la Présidence de la République et par les divers ministères — par le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif dûment séparés. Il y a une trinité d'institutions qui a fini par s'établir, sans que les lois constitutionnelles de 1875 l'aient positivement envisagée. Ces lois ne prévoyaient pas, en effet, le rôle de la Présidence du Conseil, et celui-ci, peu à peu, s'est tellement affirmé qu'il est devenu le rouage prépondérant de la république parlementaire. Changer de Président du Conseil, c'est bien, maintenant et en propres termes, changer de gouvernement : c'est toujours la forme républicaine, mais chacun sait que celle de M. Poincaré n'est pas celle de M. Herriot — on l'a bien vu quand celui-ci a remplacé celui-là, en 1924.

Nous avons donc trois choses différentes : la Présidence de la République, d'une part; — la Présidence du Conseil de l'autre, avec les diverses administrations dont les ministres composent son gouvernement; — les deux Chambres ensuite, celle des Députés, et celle des Sénateurs.

Or, jetons les yeux sur la singulière figure 22 qui représente véritablement « la machine à gouverner » et qui fait remarquer la place exacte qu'occupent les « organes » de cette machine sur le plan même de Paris.

On s'apercevra, d'abord, que cinq ministères — Travaux publics, Instruction publique, Commerce, Agriculture et Colonies — quoique situés sur des voies différentes, se trouvent placés sur la même circonférence. On observera ensuite que trois autres ministères, pourtant lointains — ceux des Finances, de la Guerre et du Travail — sont aussi sur une même circonférence et que celle-ci, comme la précédente, se trace au moyen d'un centre unique, milieu de la droite qui joint le Sénat à la Chambre des Députés.

Or, la moitié de cette droite — rayon de circonférence — est égale au rayon Palais-Bourbon-Rond-Point des Champs-Elysées.

Ne voyez-vous pas combien Nostradamus avait raison

d'écrire : « *aux Champs-Elysées faire ronde* »? Ce n'était pas seulement pour, de là, partir et tracer le plan entier de Paris, mais encore découvrir et analyser les dispositions topographiques de la machine à gouverner de la IIIe République.

Sur cette circonférence dont le centre est le Rond-Point

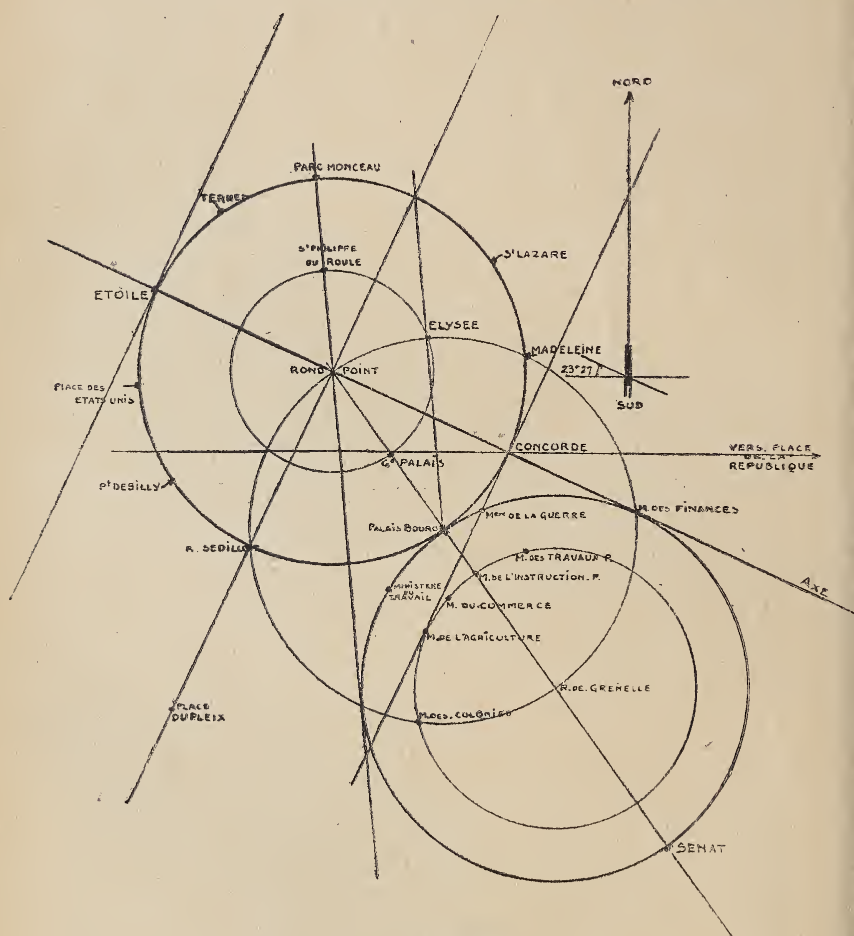


Fig. 22

des Champs-Elysées, se placent donc la Chambre des députés et le ministère des Affaires étrangères qui lui est proche; le palais même de l'Elysée, où demeure le Président de la République, est, avec son voisin immédiat, le ministère de l'Intérieur, placé sur une autre circonférence plus petite dont le centre est identique.

Vous comprenez maintenant comment ce « dispositif » fonctionne : l'*Exécutif* (la Présidence de la République) est lié à l'*Exécutant* (le ministère de l'Intérieur) (1) — la *Surveillance* des intérêts pécuniaires (les Finances), celle de la sécurité du territoire (la Guerre) et celle de la manière de produire (le Travail) procèdent du même mouvement circulaire (2) — l'*Entretien* des moyens de circulation (Travaux publics), des facultés intellectuelles (Instruction publique), des échanges de marchandises (Commerce), des forces productrices du sol (Agriculture) et de l'appoint que fournissent à ces dernières les territoires adventifs (3) (Colonies) ont une commune impulsion sur la même circonférence. Et le mouvement de la Surveillance et de l'Entretien est produit par l'oscillation pendulaire dont le centre se trouve entre la Chambre et le Sénat — sièges de l'impulsion législative.

On remarquera — chose curieuse — que la Justice demeure à l'écart, comme si, procédant d'idées supérieures et demeurant étrangère aux fluctuations politiques, elle ne devait être influencée que par le Droit : ce qui ressort, en effet, des principes mêmes de la Constitution.

---

(1) L'idée générale est tellement admise par l'intellect — à son insu d'ailleurs — que lorsqu'il s'est agi naguère de donner une tenue d'uniforme au Président de la République, suivant le désir de Félix-Faure, on avait pensé à un habit brodé à la manière préfectorale, mais en fils d'or; on a procédé à l'exécution de cette tenue qui, selon les directives données au tailleur, était celle d'un *sur-préfet* : le Président promulguant les lois dont chaque préfet doit assurer l'exécution. La mort prématurée du Président empêcha que cette tenue fût adoptée officiellement.

(2) Notez que ces trois administrations ont un caractère de surveillance générale du pays : tous les citoyens ont un dossier aux Finances, tous les citoyens ont une fiche à la Guerre; enfin, la Statistique générale de la France dépend du ministère du Travail — où, au surplus et logiquement, se trouvent l'Hygiène et la Prévoyance sociale.

(3) Le mot « adventif » étant pris au sens qu'il a en droit romain. On remarquera, au surplus, combien l'idée de communication domine dans ces cinq administrations : elle saute aux yeux en ce qui concerne les Travaux publics (par les routes et les chemins de fer) et même le commerce (par les P. T. T.); mais l'Instruction publique n'a-t-elle pas pour but de faire communiquer les intelligences? L'Agriculture ne met-elle pas en rapport l'homme avec le sol même de la Terre? Et l'administration coloniale de Paris n'est-elle pas la liaison de la Métropole avec ses diverses Colonies?

On remarquera aussi que les Affaires étrangères sont légèrement à part — n'ayant, d'ailleurs, aucune action directe sur le pays, n'étant, après tout, que la Secrétairerie d'Etat des relations du Gouvernement français avec les divers Gouvernements étrangers.

Et on constatera enfin que la Marine, la Marine marchande surtout, demeurent éloignées des mouvements circulaires qui animent la Surveillance et l'Entretien. Nous avons pourtant plus de trois mille kilomètres de côtes à défendre d'abord et à exploiter ensuite. Mais la Marine de combat a toujours été une « parente pauvre » dans les guerres — Claude Farrère, inventeur de l'expression, l'a fort bien démontré; et, c'est hélas! un fait que nous n'entendons rien en France aux questions de marine marchande : nous avons des marins, héroïques quand il s'agit de se battre, hardis quand il s'agit de braver les tempêtes, adroits quand il s'agit de pêcher, mais l'ensemble des Français ne comprend la mer que pour y prendre des bains! (1)

L'Aéronautique aussi est reléguée dans les lointains. Mais l'aviation, malgré tous ses progrès, malgré les immenses services qu'elle rend déjà, n'est encore que dans le devenir et la position même qu'occupe son administration prouve qu'on ne conçoit pas nettement, dès aujourd'hui, le rôle considérable qu'elle aura dans la société future.

La machine à gouverner a ses défauts. Elle fonctionne convenablement; mais elle n'est pas parfaite.

Sera-t-elle autre et meilleure dans l'avenir? Mais pour en avoir une idée, il faut reprendre l'examen du grand problème posé par Nostradamus et étudier comment vont jouer les déterminations politiques de la France dans les temps rapprochés.

---

(1) Il est vraiment étrange de constater, ainsi que l'a fai[t] Claude Farrère en une étude parue durant les hostilités, que l[a] marine n'a jamais joué qu'un rôle accessoire au cours des guerres[.] Aucune bataille navale n'a décidé du sort des armées en aucu[n] temps; ce furent toujours des déploiements d'héroïsme inutile[,] même lors de la toute dernière, dite bataille du Jutland.

Les prochains changements politiques

C'est presque un axiome de laboratoire que l'homme vivant est le plus malaisé champ d'expérience que la science connaisse. Comment voulez-vous fendre le crâne d'un grand personnage pour étudier la façon dont fonctionnent — en état de vie saine et active — ses circonvolutions cérébrales? Ce serait criminel. Comment voulez-vous saisir sur le fait le processus précis de la reproduction? Ce serait révoltant et personne ne se prêterait à une laparotomie immédiate. Quelque intérêt qu'il y ait à savoir, l'homme doit respecter l'homme.

Il en résulte que nous connaissons mieux les animaux que la race humaine — et que toute notre biologie est faite d'expériences vétérinaires. En ce qui concerne les phénomènes multiples et complexes de l'hérédité, par exemple — c'est-à-dire du fondement même de l'étude de la race humaine — ce sont les vétérinaires seuls qui nous ont éclairés.

Il en résulte aussi qu'en fait de psychologie nous raisonnons volontiers de notre prochain comme de nous-mêmes — parce que nous savons fort bien comment nous pensons et comment nous ressentons et que, par analogie, nous supposons que le voisin procède de la même manière. Nous tombons juste parfois — et sans doute souvent — parce que la logique scientifique se rapproche le plus possible de la logique mathématique que nous devons considérer comme absolue.

Il y a cependant un ordre d'idées tellement intime, tellement personnel à chacun, tellement fait d'abstractions diverses et variables suivant les individus que, hormis le philosophe qui se permet de l'analyser — car le philosophe ne respecte rien — nul autre ne songe à inférer que cet ordre d'idées procède chez le voisin comme chez lui-même. Et l'on dit couramment que ce sont là des idées « respectables ».

Telle est la catégorie dans laquelle se rangent ce qui constitue « les convictions politiques ».

Je sais bien que, dans la pratique de la vie sociale,

tout citoyen est enclin, non seulement à penser mais à proclamer très haut, que celui qui n'a pas les mêmes convictions politiques que lui est « un être méprisable ». Voltaire disait : « Quand je traite quelqu'un de canaille, cela signifie que nous n'avons pas les mêmes idées sur le Saint-Sacrement. » On ne se dispute plus, aujourd'hui, tout au moins de cette façon acerbe, sur un sujet religieux, mais l'expression véhémente est encore de mise dans une discussion politique.

Or, quand il s'agit de science, les sentiments personnels doivent être laissés de côté. Et les convictions politiques ne sont, au fond, qu'un sentiment personnel.

C'est même un sentiment complexe — dont les éléments varient suivant les individus. Il en est un peu des convictions politiques comme de l'amour : chacun n'y trouve que ce qu'il y apporte — et l'on a pu dire, en plaisantant, que « c'était quelque chose dans le genre des légendaires auberges espagnoles où le client n'y consommait que ses propres provisions ».

L'amour en chacun de nous n'est constitué que de ce que nous croyons qu'il y a : c'est « la danse devant le miroir » — comme a dit François de Curel en une définition désormais célèbre. Et, à chaque âge de notre existence, ce sentiment, polymorphe dans l'humanité, demeure toujours tel qu'à notre insu nous le constituons. A vingt ans il est fait d'illusions, à cinquante ans de souvenirs !

Et nos convictions politiques sont de même : dans la jeunesse elles sont faites d'aspirations et, plus tard, d'habitudes. Elles aussi sont polymorphes — car les aspirations se composent d'intérêts, de nécessités, d'ambiance, d'éducation, d'origine, etc. Regardez autour de vous, dans cet après guerre : c'est la poussière des partis politiques ! Au Palais-Bourbon c'est l'émiettement des groupes : tout le monde y est républicain, mais de convictions politiques différentes. Les cartellistes eux-mêmes disent que « le cartel n'est qu'une formule de combat » — parce qu'un cartel, par définition, n'est que l'unification momentanée d'intérêts divers en vue d'un but précis.

Quand on veut grouper les hommes sur des convictions il faut codifier celles-ci, il faut créer une plateforme de dogmes, déclarés aussitôt intangibles. C'est ce que l'Eglise a fait au Concile de Nicée — et cherché à faire en d'autres

conciles. C'est ce qu'ont fait les socialistes, quand ils se sont *unifiés* — c'est ce qu'ils continuent à faire chaque fois que leur parti se réunit. Ainsi on dira : hors de l'Eglise il n'y a point de salut — hors du parti S. F. I. O., on n'est pas socialiste.

Là est la grande force de ce groupe et, par logique impeccable, refusant de participer à l'exercice du pouvoir, il conserve ce qu'on appelle « une virginité politique ».

Chacun de ses membres peut nourrir des convictions différentes — il est obligé ou de se séparer du parti (de devenir en quelque sorte hérésiarque) ou d'accorder ses idées avec les doctrines et, en tout cas, de ne manifester que celles-ci.

Est-il besoin de dire que les autres partis ne procèdent point de même — quoiqu'ils en sentent la nécessité et que parfois ils cherchent à le faire? Mais les idées de « Bloc national » n'arrivent jamais à se cristalliser dans une forme rigoureuse.

Pourquoi? Parce qu'elles sont constituées plus avec des traditions de date récente, qu'avec des conceptions concernant l'avenir. Elles sont « conservatrices », et rien ne précise mieux leurs tendances : conserver l'état actuel des choses. Et beaucoup de conservateurs pensent — en aparté — revenir même légèrement au temps, passé maintenant, où leurs convictions étaient satisfaites par le programme gouvernemental.

Ceci est humain — ne l'oublions pas! Que celui qui n'a pas regretté une fois sa jeunesse jette la première pierre!

Mais, hélas! ce n'est pas cosmique. On ne peut que se donner l'illusion de la jeunesse — toutefois hâtons-nous de dire que la jeunesse se marque par l'élasticité des artères et non par les années écoulées, et qu'ainsi il peut y avoir des conservateurs de tout âge. Ils n'en sont pas moins tels que, s'ils n'ont réellement pas à regretter la jeunesse qu'ils possèdent, ce sont néanmoins des « *laudatores temporis acti* » qui, pour des raisons diverses et variables, préféreraient être nés plus tôt.

Le système de Nostradamus démontre que dans toute évolution il y a des points de rétrogradation et, en conséquence, des retours en arrière qui durent un temps.

Dans le détail de la vie politique, cela se constate. Nous

en avons un exemple frappant dans ces trois dernières années : la politique conservatrice (au sens littéral et non parlementaire du mot) a fait place, en 1924, à une politique de mouvement contraire; puis, en 1926, elle a été de nouveau mise en application.

Or, un exemple curieux de l'évolution des idées a été donné au Congrès de Versailles d'août 1926 (celui qui fut réuni pour la Caisse d'amortissement). M. Paul Doumer s'y trouvait siéger parmi les communistes! C'est une habitude, en effet, de réserver par déférence aux parlementaires le fauteuil qu'ils ont toujours occupé dans une assemblée. A l'époque lointaine où M. Paul Doumer avait, pour la première fois, siégé au congrès il était d'opinion avancée et prenait place à l'extrême-gauche. Le sympathique et spirituel président du Sénat n'a certes point changé d'opinions politiques et, relativement à lui-même, il occupait bien à Versailles la place qu'il devait. Seulement, autour de lui, les opinions, depuis le temps, se sont déplacées de gauche à droite — de sorte que, relativement à autrui, il se trouvait maintenant en une situation illogique.

Ce n'est, à coup sûr, pas faire injure à M. Paul Doumer que de dire qu'il ne partage pas les idées communistes. Ce n'est, non plus, un secret pour personne que même les radicaux trouvaient, lorsque durant l'hiver de 1926 il accepta courageusement le portefeuille des Finances, qu'il n'avait point les idées du Cartel. Et, quand il montait à la tribune, des députés plus modérés encore disaient qu'il leur faisait penser à Challemel-Lacour!

Pourtant — sa place à Versailles le prouve — c'était naguère un homme d'extrême-gauche.

Qui sait? il en sera peut-être un jour de même en ce qui concerne M. Marcel Cachin. On l'a déjà entendu s'écrier, en s'adressant à M. Caillaux au mois de juillet dernier que faire appel aux concours étrangers pour redresser les finances de la France c'était une main-mise extérieure sur notre pays que lui et les communistes ne permettraient jamais!

Il faut examiner les faits politiques avec beaucoup d'esprit de relativité. C'est, d'ailleurs, la seule façon de les étudier scientifiquement — et c'est ainsi que procède Nostradamus.

Il a bien ses convictions politiques — cela se sent plus

que cela ne se constate; mais il en fait litière et voilà pourquoi, avec le recul du temps, ses appréciations, brèves et parfois brutales, nous paraissent si justes.

Mais les convictions politiques, en chacun de nous — et pareillement à l'amour, du reste — constituent une passion et, comme telles, sont capables de déchaîner l'enthousiasme. En quoi le sentiment, qu'elles sont, a sa beauté et son utilité dans l'évolution d'un pays — autant que l'amour est beau et est utile dans la Nature. En quoi, aussi, la raison risque d'en être faussée — de même qu'en amour il y a un certain aveuglement. Et pas plus qu'on ne peut ouvrir les yeux d'un amoureux sur l'objet aimé, on ne peut et on ne doit même pas désillusionner un partisan.

Aussi est-ce avec une extrême prudence — avec la grande tolérance qui règne dans les couloirs du Palais-Bourbon — que peuvent s'aborder les prédictions de Nostradamus concernant les événements prochains.



La chaîne des vers — aux maillons plus resserrés — a dépassé la période finale de la guerre, durant laquelle

Du vieux Çharon on verra le Phœnix (Sixain 48)

c'est-à-dire au cours de laquelle le *Phénix* (M. Poincaré) se verra conjointement avec le *vieux Charon* (M. Clemenceau). En effet, M. Poincaré, dans les années suivantes, va curieusement renaître de ses cendres et M. Clemenceau demeurera le « vieux », ainsi qu'on dit familièrement à la Chambre, qui enterre tout le monde comme Charon!

En 1920, M. Clemenceau n'aura pas eu la possibilité de devenir Président de la République.

Le vieux frustré du principal espoir (VIII. 65).

Il se trouve supplanté par M. Deschanel, que M. Millerand remplace ensuite — ainsi que de plus larges maillons de la chaîne l'ont déjà fait ressortir.

Mais voici les élections de 1924 :

Là grand rumeur qui sera par la France (Sixain 36).
Du proche fleuve compagnie légère (III. 61).

C'est-à-dire que, au sujet du Palais-Bourbon, situé à

Paris, *proche du fleuve* (lequel, d'autre part, est appelé dans des vers accessoires, *tectum secundi Bourboniensis,* soit « l'habitation de la branche secondaire de Bourbon ») (1), la suite (*comitatus*) sera facile (*levis*) — et qu'une législature succédera à la précédente — par le jeu naturel de la consultation électorale.

Conflit prochain des corbeaux s'esbattant (III. 7).

Et en se rappelant que les Latin appelaient *corax* ou « corbeau » un engin démolisseur employé comme machine de guerre, on voit qu'il s'agit d'une lutte électorale destinée à renverser la majorité existante. Ces « corbeaux »

Seront en ligue et leur feront compagne (III. 8).

La « ligue » est la *conjuratio,* c'est donc le Cartel. Mais pour atténuer le sens de *conjuratio* (qui, depuis l'affaire de Catilina, avait à Rome une signification de complot contre la sûreté de l'Etat), Nostradamus ajoute : *sibique facient societatem.* Le Cartel a été plutôt une association.

On remarque, par ces vers, combien il est parfois malaisé à Nostradamus, qui écrit sous Henri II, de rendre les nuances de nos vocables politiques — lesquels, d'ailleurs, ne peuvent se traduire en latin que par des périphrases, ce qui est le cas en l'espèce.

A ce moment s'intercale le maillon de la chaîne indiquant la chute de M. Millerand (2) — déjà cité :

Lors le monarque d'Hadrie succombé (III. 11)

Et le pouvoir est donné à

Un chancelier gros comme un bœuf (Sixain 25).

Il s'agit de M. Herriot, appelé par ailleurs (VIII. 62)

---

(1) Et que Nostradamus s'amuse à traduire : « l'abri (*tectum*) de l'heureux (secundi) de Bourbon » (Sixain 34).

(2) Des vers accessoires indiquent ce que devient M. Millerand en se retirant : « *Honneurs, richesses, travail en son vieil âge* » (III, 14). On voit, en effet, l'ancien Président de la République reprendre la robe d'avocat à la Cour d'appel, plaider et vivre à son aise, être entouré de respect et même retourner momentanément au Sénat. Car Nostradamus ajoute : « *voudra poursuivre sa fortune prospère* » (III, 16), c'est-à-dire s'occuper encore de politique.

« plus grand du Rhône » (avec le sens spécial de *major*, qui signifie maire) « de la cité que deux fleuves arrosent » (II. 97), c'est-à-dire de Lyon « la cité de Plancus » suivant le nom de son fondateur. On ne peut douter, surtout si on se réfère aux irrévérencieuses plaisanteries des couloirs de la Chambre concernant le premier Président du Conseil du Cartel.

Nostradamus présente cette particularité qu'il parle plus aisément le langage des couloirs que celui de la tribune. Il est ironique et facétieux comme un journaliste parlementaire; il a aussi une douce indulgence pour tous les propos et tous les bruits qui circulent aux alentours de la salle des séances. Car il a été obligé de poser le sous-problème du Palais-Bourbon : c'était indispensable parce que la Chambre des députés est l'endroit où se centralise toute la politique, sous le régime actuel. Mais, comme il est naturellement jovial, parce que du Midi, il s'amuse — et c'est très visible — de tout ce qui s'y raconte. On dirait vraiment qu'il a fréquenté le salon de la Paix, la salle des Quatre-Colonnes et même qu'il a dépassé la Porte Verte allant jusqu'à la fameuse buvette!

Je ne peux développer ce sous-problème — et c'est bien dommage, car il est très curieux. Mais la chaîne, pour entrer dans les détails, arrive à ne plus s'appliquer qu'à des fractions de vers — et, afin de la présenter, d'une manière scientifique, il faudrait opérer au tableau noir. Dois-je dire que, parfois, j'ai cru rêver et que, très souvent, je me suis demandé si mon « équation personnelle » n'entrait pas en ligne de compte? N'eussent été les lignes géométriques et les nombres, je crois bien que jamais je ne me serais rendu à l'évidence.

Je cite, au hasard de mes notes — afin de ne pas priver le lecteur de cet intermède avant de lever le rideau sur le drame de demain.

Nous sommes dans les couloirs de la Chambre, dans ce palais de « l'heureux de Bourbon » — et « au grand marché (*forum*) qu'on dit des mensonges » (V. 91), où l'on entend « faux dire et perpétrer » (IX. 92) par « idiots sans tête » (I. 14)! C'est déjà bien et les journalistes reconnaîtront leur façon de récriminer. On y voit défiler d'abord « le grand Satyre et Tigre » — tout le monde connaît le « tigre » satirique et mordant; s'il ne vient

plus dans les couloirs, son ombre plane toujours, mais politiquement on ne l'écoute plus : « le vieux moqué et privé de sa place » IV. 61), car il n'est plus rien au Parlement. Puis c'est l'homme « de la partie de Mamers, grand pontife » (VI. 49), personnage également célèbre, dont le nom est d'ailleurs écrit en clair, quoique avec une faute d'impression (voulue et précisée par un vers de manœuvre) : *Cailhau* (IV. 44).

M. Caillaux est entouré de *corsi boni* (IX. 54), de Corses braves, au sens même de l'adjectif *bonus* et on a présents à la mémoire les noms de ceux qui disparurent, frappés par la mort, lors de son fameux procès et de ceux aussi qui, lui étant demeurés fidèles, occupent maintenant de hautes situations. Il est appelé, par ailleurs, « le gros mâtin de la cité déchassé », car c'est un dogue dans la bataille politique et il fut frappé d'une interdiction de séjour.

M. Malvy et lui sont « deux vaillants de lutte » (II. 52), dont on s'est « ému pendant la guerre » (*id.*). On a produit, dit Nostradamus qui, de même qu'en l'affaire Dreyfus, semble prendre parti, « grands sophismes » (V. 46). « L'un des plus grands fuira aux Espagnes » (III. 54), et il s'agit certainement de M. Malvy, beaucoup plus haut placé que divers autres personnages impliqués dans les procès connexes. « Le plus grand moindre demeurera à l'écoute » (X. 53) et c'est M. Caillaux qui, politiquement occupait une plus haute situation que M. Malvy, qui s'est trouvé amoindri (*minor*) par son procès et est demeuré durant plusieurs années en observateur des événements. Mais, par la suite, avec la victoire du Cartel, on voit « les exilés élevés sur le règne » (V. 52), puisque M. Caillaux redevint ministre des Finances et M. Malvy fut élu président de la commission des Finances à la Chambre, dans l'hiver de 1926.

C'est aussi — et c'est tout de même quelque chose — « le vieillard resueur » (IV. 59), en latin *desudans*, distillant ses paroles à la tribune, « par langue ornée d'oreilles rassasiée » (I. 96), cet homme d'Etat qui fait salle comble à chacun de ses discours et que tout le monde entend sans se rassasier, qui est « tard », c'est-à-dire lent (*tardus*) et « avisé » (VIII. 58), c'est-à-dire circonspect (*cautus*). Qui donc, dans ce portrait, n'a pas reconnu M. Aristide Briand?

Et le « lorrain déluge » du Phénix (X. 50) n'est-ce point un de ces discours où l'auditoire est submergé par les chiffres et les documents, et que l'on écoute beaucoup plus par déférence que par plaisir? « Dieu éternel! quelles mutations! » (I. 50) s'écrie Nostradamus qui trouve là un changement (*mutatio*) : ce n'est pas du Briand.

Il est plus respectueux à l'égard de M. Painlevé — probablement parce qu'il a vu en lui un collègue en mathématiques; il le désigne par ces mots : « des plus lettrés dessus les faits célestes ». Mais ceci renferme quand même une malice, car, si M. Painlevé est incontestablement un savant, on a constaté, surtout quand il présidait la Chambre, qu'il se trouvait parfois « dessus les faits célestes », autrement dit, dans la Lune!

Enfin, il y a l'éloquence, également bourrée de chiffres, de M. Loucheur, où la « clarté solaire deviendra nubileuse » (IV. 48), car on ne la comprend pas toujours. Celle véhémente de M. Marcel Cachin, qui lance vers le Président du Conseil « sa main sanguine par feu, fer, arcs tendus » (IV. 47). Celle de M. Léon Blum, « fertile, spatieuse » (IV. 48), parce que ses discours sont utiles mais fort longs. Et les interventions de M. Renaudel : « grand peste venir d'elles » (IV. 48), car M. Renaudel — pour sa part — est un grand manœuvrier!

Tous n'y sont pas — il y en a trop! — mais les principaux défilent, tant parmi le « secours Marin » (encore un nom en clair) que parmi les « hoirs Romulides » (ces héritiers de Romulus, qui sont les républicains de la Chambre) et les « unis frères » (visiblement les socialistes unifiés, se tutoyant en frères).

Et on ne peut tout répéter parce que le latin est pour le moins indiscret et que Nostradamus, ayant repéré et les discours à la tribune et les conversations de couloirs, se laisse aller à employer certains mots en trois lettres qui, de nos jours, n'ont pas évidemment un sens injurieux, mais néanmoins deviennent un peu trop péjoratifs. C'est de la conversation très libre de journaliste parlementaire — écrite il y a plus de trois cents ans! Il conclut — amer: « Dans le palais le peuple est attrapé » (II. 66), c'est-à-dire, *ludificatus*, berné.



Nostradamus fait remarquer, par plusieurs vers de manœuvre, que si on veut « de la plupart voir non venu le temps » (Prés. 74) et, ainsi, bien comprendre le jeu des événements politiques depuis 1924, il faut établir un cercle spécial concernant les finances de l'Etat (1). C'est un fait, du reste très naturel, que les périodes troublées de l'histoire sont toujours commandées par les finances et que les agissements des ministres qui détiennent ce portefeuille et des commissions parlementaires qui discutent les budgets ont une grande importance dans ces moments-là — sous la Convention, sous le Directoire, comme sous la Restauration, pour ne parler que des époques de régime parlementaire.

En l'espèce, il n'en a pas été autrement et il n'en sera pas autrement encore.

La chaîne spéciale des vers commence en 1914:

Onc n'y eut mortel tumulte si proche
O quelle hideuse mortalité s'approche (VI. 96).

Ce qui est un « mur ». C'est la guerre, précisée par deux mots du Présage 80 : « guerre motif ».

En ce temps-là sera frustré cypres (III. 88) — c'est-à-dire *cuprum* ou *cyprium*, le cuivre (en jouant sur le mot, qui veut aussi dire habitant de l'île de Chypre). Il s'agit de la rareté de la monnaie de billon, dite monnaie de cuivre.

Les simulacres d'or et d'argent enflés (VIII. 28) — autrement dit : inflation des billets représentant les pièces d'or et des jetons représentant les pièces d'argent (2).

Fait qui oblige progressivement autant les citoyens que l'Etat à dépenser davantage :

Que d'or d'argent fera despendre (Sixain 2) — en tra-

---

(1) Le « mot » à manœuvrer, en l'espèce, est LORVARIN, c'est-à-dire *L'or in V. AR* (Prés. 76); et le point du vernier où se trouve *L'or* est X, 46. Ce sont, ensuite, une série de visées de théodolite en ayant soin de se conformer à la prescription de VIII, 97 en ce qui concerne V. AR.

(2) Ce cours forcé des billets de banque sera général en Europe, dit Nostradamus : « *Des rois et princes dresseront simulacres* » (III, 26).

duisant que par *quod,* qui signifie « de ce que » et despendre par *despendere,* qui veut dire « dépenser ».

Il en résulte un accroissement progressif des impôts:

Par le pays seront plus fort grevés (I. 5), est-il dit en parlant au pluriel et en sous-entendant « les citoyens », selon la coutume latine. « O quelle cherté! » (III. 5) s'écrie Nostradamus puisque, par son système, on « saura combien vaut le quintal du bois » (Sixain 18).

Et voici le premier ministère du Cartel aux prises avec le « tant d'argent », le *quantum pecuniæ* (IX. 12) nécessaire à l'Etat qui, d'après Nostradamus, dépend « de Diane et Mercure », c'est-à-dire du rapport de ce dernier astre avec la Lune (Diane).

Nous assistons à la première chute de M. Herriot, causée par ces difficultés de trésorerie.

Le chef, le siège lors abandonnera (X. 3) — chef du Cartel, il démissionne avec son cabinet.

Et, dès lors, le Cartel et le pays (*regnum*) vont arriver à marquer un temps d'arrêt (*remoratum*), selon ce vers:

Conjurateur et règne en grand remort (VIII. 73).

M. Herriot, qui était à la tête de la *conjuratio,* se trouvera

Par deux fois haut, par deux fois mis à bas (VIII. 59)

en avril 1925 et en juillet 1926. L'hiver 1925-1926 étant précisé ainsi :

La république misérable, infélice (I. 61) — et il s'agit bien entendu de l'Etat (*res publica*) dont les finances sont misérables et malheureuses (*infelix*).

On voit, alors, le Président de la République en fin du mois de novembre 1925 — après la chute de M. Painlevé, après que « aura changé et mis un autre au règne » (IV. 14) — faire appel à M. Aristide Briand :

Le grand Pilote sera par roi mandé (VI. 75).

Incontestablement M. Aristide Briand, non seulement sait naviguer à travers toutes les difficultés politiques, mais encore c'est « un grand pilote » — et suivant son propre aveu. N'a-t-il pas dit un jour, à la tribune, répondant à une interpellation indiscrète : « Vous savez bien

ce qui est écrit à bord des bateaux : on ne parle pas au pilote » ?

Appelé au pouvoir par celui qui régit l'Etat (le *rex* en latin), M. Briand se maintient, durant l'hiver et le printemps, malgré les démissions successives de ses ministres des finances. Et, du signe du Sagittaire à celui du Cancer — sur un arc de cercle d'environ 210 degrés, marquant le rythme du dodécagone étoilé — c'est-à-dire entre les premiers jours de décembre 1925 et les derniers jours de juillet 1926, nous compterons cinq ministres des Finances : MM. Loucheur, Paul Doumer, Raoul Perret, de Monzie et Caillaux :

Cinq changeront en tel révolu terme (V. 92), — dit formellement Nostradamus.

En après cinq troupeau ne mettra hors (X. 3) — ajoute-t-il : « après ces cinq, la majorité (*grex*, la troupe en société) n'expulsera pas » celui qui viendra et qui a été, on le sait et on le verra tout à l'heure, M. Poincaré (1).

---

(1) Pour connaître la composition d'un Cabinet, il faut se référer au principe indiqué par le vers du quatrain III, 26 : *augurez creuz, élevez aruspices*. Il s'agit de faire une visée de théodolite (« prendre la vise » dit Nostradamus par ailleurs), selon la « croix » (*creuz*) par longitude et latitude sur la carte — en somme faire le point pour chaque titulaire de portefeuille. C'est extrêmement long et délicat. On arrive, alors, à constituer un graphique analogue à la figure 9 (extension de Napoléon Ier) — mais qui ne présente pas, pour le public, le même intérêt symbolique.

Nostradamus donne fort heureusement des indications, sans quoi on n'en sortirait pas. Ces indications topographiques ne sont pas trop sibyllines; elles demandent toutefois beaucoup de réflexion : elles s'appliquent à des droites qu'il faut tracer sur la carte de France, en partant du point même où se trouve, sur le plan de Paris, le siège du ministère envisagé (fig. 22). On peut néanmoins procéder par approximation, pour un Cabinet tout entier, en prenant Paris tout entier comme point central, sur une carte réduite. On peut aussi faire l'inverse, lors de la constitution d'un Gouvernement : connaissant les parlementaires qui le composent et les circonscriptions qu'ils représentent, on n'a qu'à joindre le siège électoral de ces dernières à Paris même, pour constituer une figure que l'on étudie ensuite.

Voici à titre de curiosité, et pour les chercheurs, les indications concernant les ministres des Finances de l'hiver 1925-1926. M. Herriot et M. Caillaux ont été déjà désignés par des vers explicites : il est inutile de les répéter. M. Painlevé est indiqué comme « vicaire au Rhône » (VII, 22) et *vicarius* signifiant « qui se substitue à », c'est lui qui remplace le Rhône, autrement



Arrivé à ce point du développement de la chaîne des événements et des vers, il est nécessaire de procéder à l'étude comparative de la position des astres autour de la Terre — lors des perturbations parlementaires qui se produisirent en juin-juillet 1926.

C'est peut-être quelque peu technique, mais c'est indispensable parce qu'à l'étranger ont circulé et circulent encore certaines indications prophétiques, fondées précisément sur ces positions astrales.

Les événements qui donnèrent lieu aux crises ministérielles sont les suivants :

15 juin. — Démission de M. Raoul Péret, ministre des Finances, le matin et du Cabinet tout entier le soir.

23 juin. — Constitution du Cabinet Briand-Caillaux.

17 juillet. — Chute de ce Cabinet.

19 juillet. — Constitution du Cabinet Herriot.

21 juillet. — Chute de ce précédent Cabinet.

24 juillet. — Constitution du Cabinet Poincaré, dit « d'union nationale ».

Or, voici les positions cosmographiques, en longitudes célestes, que l'on peut relever sur des éphémérides (1) :

15 juin. — *Mars* est à 0° 19′, c'est-à-dire qu'il entre, le jour même, dans le signe du Bélier; *Uranus* se trouve

---

dit M. Herriot; l'indication topographique est « de Paris » (III, 56), parce que M. Painlevé est député de la Seine. En ce qui concerne M. Loucheur, la droite à tracer doit se considérer « à son entrée en la Gaule Belgique » (VI, 83) et aller « au lieu d'Anvers » (X, 52), ce qui la fait traverser le département du Nord, que M. Loucheur représente. Celle de M. Paul Doumer « s'approchera auprès de la Toscane » (III, 52), au lieu « corsique » (VII, 6), car M. Doumer est sénateur de la Corse. Pour M. Raoul Péret l'indication est plus précise encore : « même en la Vienne » (VIII, 6 supplément), l'ancien président de la Chambre était, en 1926, député et il est maintenant sénateur de la Vienne même.

(1) Il est bien entendu, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer dans une note (page 123) qu'il s'agit ici de *signes zodiacaux* et non point de *constellations*.

à 359° 17′, dans le signe des Poissons, à 43 minutes seulement du Bélier et à 1° 2′ de *Mars*.

23 juin. — *Mars* est à 5° 46′, toujours dans le Bélier; et *Uranus* a avancé à 359° 23′, il n'est plus qu'à 37 minutes du point Bélier, mais se trouve à 6° 23′ de Mars. D'autre part, le *Soleil* a touché le signe du Cancer la veille même, le 22 juin; alors qu'à la date précédente, il se trouvait encore dans celui des Gémeaux.

17 juillet. — *Mars* est à 21° 17′, ayant progressé de plus de 15 degrés; et il s'est davantage éloigné d'*Uranus*.

19 juillet. — *Mars* avance encore d'un degré, ce qui l'écarte un peu plus aussi d'*Uranus*.

21 juillet. — *Mars* est arrivé à 23° 43′.

24 juillet. — *Mars* atteint 25° 29′; il est maintenant à 26° 11′ d'*Uranus;* et, depuis un mois, le *Soleil* a parcouru 30 degrés et il change de signe, entrant (ce jour même) dans celui du Lion.

Mais — ceci est excessivement important — depuis le 5 juillet, *Uranus* est devenu rétrograde.

La planète Uranus, dont la révolution sidérale est d'environ quatre-vingt-quatre ans, est, par son mouvement apparent autour de la Terre, l'aiguille qui marque l'évolution des idées sur le cadran de l'humanité. Tout se passe comme si ses inductions (pour parler ainsi que les électriciens), donnaient aux cerveaux une impulsion vers le progrès. Il en résulte que si, à un moment donné, une assemblée politique est mise en face de problèmes graves dont la répercussion peut être mondiale, l'âme collective de cette assemblée tend à leur trouver des solutions nouvelles et hardies lorsque Uranus avance et, au contraire, est prête à faire des concessions dites réactionnaires (politiquement parlant) quand Uranus rétrograde.

C'est tout le mystère des décrets-lois refusés au Cabinet Briand-Caillaux et accordés à M. Poincaré.

Ces décrets-lois ont été proposés par le gouvernement lorsque Uranus avait commencé à rétrograder! On les eut accordés à MM. Briand et Caillaux si leur Cabinet eut été constitué sous les mêmes auspices (c'est bien le cas d'employer ce mot); mais il ne l'était pas. Uranus se dirigeait nettement, le 23 juin, vers les idées nouvelles et, jusqu'au 5 juillet, il se rapprochait du signe du

Bélier, il n'en était même plus qu'à 34 minutes; mais, alors, il s'est mis à retourner en arrière.

Et cependant, le gouvernement Briand-Caillaux ajournait ses explications à la Chambre, comme s'il eut attendu (1) que la rétrogradation d'Uranus se fût accélérée pour mieux tomber dans la nuit du 17 juillet!

Puis, alors, le 24 juillet, quand Uranus se place à 359° 18′ de longitude — à la position même où il se trouvait le 16 juin, veille du jour où M. Raoul Péret donna sa démission entraînant dans son retrait le Cabinet tout entier (jour où certainement le ministre des Finances avait pris sa résolution) — voici que se constitue le Cabinet Poincaré, sur la base des décrets-lois et aussi du rapport des experts.

Aussi la Chambre — la Chambre du Cartel — accorde à l'homme qu'elle s'était empressée de renverser naguère tout ce que, quelques jours auparavant, elle refusait à M. Caillaux, cartelliste!

Et, de nouveau, on voit M. Poincaré Président du Conseil — et aussi, M. Raoul Péret, Président de la Chambre!

Est-il besoin de rappeler combien les milieux politiques et le pays tout entier en ont été stupéfaits? Mais cette stupéfaction n'a cessé de s'accroître — et même s'est transformée en admiration — quand on a vu, depuis lors, la Chambre devenir si calme et si sage, et pareillement les finances de la France se redresser. Uranus était rétrograde!

Depuis le 5 décembre 1926, il ne l'est plus et, même, depuis le 31 mars 1927, il est entré dans ce signe du Bélier, indice des idées entièrement nouvelles. Ce sem-

---

(1) M. Caillaux hésitait-il à aborder la tribune pour compléter par ses projets financiers la déclaration ministérielle? « *Rubicon, pugne incerte!* » (II.72) dit, dans un demi-vers Nostradamus. Il fut, en effet, étrange de retrouver alors comme texte même de la loi devant donner au gouvernement les « pleins pouvoirs », les propres termes du document soumis jadis à la Haute-Cour et appelé depuis le *Rubicon*. M. Louis Marin le fit remarquer à la Chambre; mais, déjà, on s'en était aperçu dans l'entourage des ministres et un texte, semblable au fond mais différent par la forme, avait été proposé. M. Caillaux le refusa, maintenant ses termes. On aurait dit qu'il allait au-devant de l'inévitable; mais, malgré toute apparence, certains de ses gestes et surtout l'absence de mémoire qu'il eut en citant à la fin de son discours des vers de Verlaine, montrèrent qu'il n'était pas aussi rassuré qu'on aurait pu le penser.

ble donc, à première vue, que dans le début de cette année 1927 on aurait dû assister à un renouvellement d'agitation parlementaire — pareille à celle que l'on avait constatée au printemps de 1926, en ces mois caractérisés par le vers de Nostradamus : « *mars, avril, mai, juin, grand charpin et rogne* » (I. 80). Or, on ne s'est pas *écharpé,* dans les couloirs de la Chambre et on n'y a pas été *rogneux,* depuis le mois de décembre 1926 jusqu'à Pâques (pour n'envisager, quant à présent, que ce laps de temps).

C'est un fait. Mais l'esprit humain a tendance à envisager les faits d'une façon élémentaire et simple : ainsi, en l'espèce et en présence d'un exemple aussi frappant que celui de l'effet produit par la rétrogradation d'Uranus en juillet 1927, est-on induit à raisonner que, du jour où cette rétrogradation cesse, son effet va cesser pareillement. Cela paraît logique.

Et cela ne l'est pas — parce que, pour manœuvrer utilement et scientifiquement le principe de causalité, il ne faut pas oublier que ce sont toujours *les mêmes causes* qui produisent les mêmes effets; et qu'avant tout il s'agit de démêler les causes. C'est bien rare que dans un *processus* de raisonnement on soit illogique — mais souvent les conclusions sont fausses parce que le point de départ est *légèrement* erroné. Il s'agit, presque toujours, d'une faute minime dans le début, d'un infime « décalage » du point de base pour que, par la suite, le développement pourtant logique conduise à une erreur lamentable et quelquefois à une absurdité. Voilà en quoi « errare humanum est ».

Ici, dans le cas de l'agitation parlementaire, ce n'est pas une seule cause qui entre en jeu, ce sont plusieurs — et pour le moins deux : la *pensée* et l'*action.* Car il ne suffit pas de *penser* à renverser un gouvernement (on trouvera très aisément des députés qui y pensent toujours), il faut *agir.* Et on voit tout de suite qu'il faut *pouvoir* agir.

Le Parlement, qui est une humanité réduite, constitue un champ d'observation assez commode. L'induction d'Uranus — puisque c'est le cas envisagé — incite la pensée de l'*âme collective* dans le sens de la nouveauté; mais cette pensée ne se transformera en actes que selon l'induction reçue par l'*activité.* De sorte que si la pen-

sée est forte et l'activité faible, l'être — qu'il soit collectif ou personnel — ne fera rien : il se perdra dans les rêves, les bavardages, les hypothèses et les suppositions.

Et ce sont les inductions de la planète Mars qui produisent les modalités de l'action. En juillet 1926, Mars induisait fortement l'âme collective du Parlement à s'agiter et, comme Uranus l'incitait d'autre part vers du nouveau, il se produisait de l'effervescence. Après décembre 1926, Uranus tend bien à la reprise d'idées semblables; mais Mars (qui d'abord en octobre et novembre a été rétrograde) ne se trouve plus placé de la même manière et son induction est d'action patiente et laborieuse : d'où le calme des couloirs de la Chambre et la bonne volonté de l'Assemblée.

Ceci en gros; mais, en une telle matière, il faut détailler et c'est très complexe. Tout d'abord, on doit tenir compte de la valeur même d'une induction, quelle qu'elle soit : il s'agit de connaître son *potentiel,* son *intensité* et sa *quantité* et il s'agit de raisonner de toute induction selon les lois et les principes de la physique, étudiés, analysés et connus depuis longtemps. Mais ensuite, il faut comprendre comment un ensemble de volontés particulières arrive à composer une volonté collective.

A tout instant, le chef du gouvernement dit : « je suis aux ordres de la Chambre », ou bien : « que la Chambre décide ». En réalité, on admet — et c'est juste — que la Chambre exprime sa volonté. On ajoute que cette expression s'affirme par une majorité : quand la majorité voudra une chose, c'est la Chambre tout entière qui l'aura décidée — et, par la suite, les professeurs de droit diront en chaire : « le législateur a stipulé ceci ». En analysant, ce législateur n'est qu'une majorité au Parlement.

Or, comment se fait une majorité? Par un scrutin où chacun vote librement, répondra-t-on. Eh bien! cette réponse est erronée : le vote entièrement libre, au sens philosophique de l'expression — ne peut exister dans un Parlement. D'abord un parlementaire n'est pas, ne peut pas et ne doit même pas être *lui-même :* c'est un représentant — ne l'oublions pas! — il n'est pas là à titre personnel, mais pour représenter ses électeurs. On lui reproche de ne penser qu'à ceux-ci — mais il n'est au Parlement que pour eux et pour cela!

Voilà, déjà, un ensemble d'idées qui conditionnent les votes. Et quand un député dit, ce que l'on entend souvent : « je voterai bien contre le gouvernement, mais je ne le peux pas à cause de mes électeurs » — il a parfaitement raison, parce qu'il est un représentant d'intérêts et d'opinions.

Mais, précisément, parce qu'en même temps que des intérêts, il représente des opinions, il est obligé de se grouper avec des collègues d'opinions analogues ou identiques — de manière à donner plus de force aux tendances politiques de ses électeurs. Et, alors, nous voici au vote par *groupes*.

La volonté du député, conditionnée déjà par son mandat (et forcément le renouvellement de celui-ci) se trouve noyée dans la volonté collective du groupe.

Et nécessairement, les groupes se coagulent; ils arrivent, sur une même question, à trouver des points de contact et à voter dans un sens identique. C'est si vrai qu'il est habituel de dire : les groupes de droite, les groupes du centre, les groupes de gauche.

Or, si on supposait pour la commodité du raisonnement, que ces trois parties de l'Assemblée fussent égales par le nombre des votants, on verrait immédiatement qu'il ne peut y avoir de majorité qu'à la condition que deux d'entre elles votent de la même manière.

A ce moment-là, allez analyser la quantité de liberté qui réside dans l'émission d'un suffrage! C'est un axiome parlementaire qu'un beau discours peut changer les opinions, mais non pas les votes, parce que les idées personnelles de chacun lui appartiennent bien en propre et qu'elles sont parfaitement libres, mais que ses actes sont sociaux et associés avec l'ensemble dont il fait partie. Chacun, en une assemblée, n'est que la composante d'une âme collective : c'est ce qui a fait dire très justement à Gustave Lebon qu'une réunion de gens aussi intelligents et instruits que possible n'est jamais qu'une foule, féminine, nerveuse, impressionnable, plus sentimentale que raisonneuse.

Mais, comme il est apparu que cette âme collective du Parlement, mise en présence de questions graves où il fallait déployer du raisonnement, était incapable de réfléchir, on en est arrivé à incriminer les hommes qui la composent. On a perdu de vue qu'une âme collective

agit plus par sentiment que par raisonnement. Elle est passive parce qu'elle est une résultante; et c'est là ce qui fait sa force parce qu'on ne peut que la séduire et non pas la commander. En quoi elle est féminine. En quoi, aussi, elle nous paraît subir, plus aisément qu'un individu, les inductions cosmiques — mais ceci parce que nous saisissons mieux les ensembles que les détails.

C'est pourquoi on découvre assez facilement les conséquences des inductions d'Uranus et de Mars sur la Chambre française au printemps de 1926 et durant l'hiver 1927 — sans même tenir compte de la position géographique du lieu, ni de l'axe propre de l'Assemblée.

Cependant, faute de n'envisager ni ces coordonnées géographiqeus ni cet axe, on est conduit à appliquer à un cas particulier des inductions très générales. Ainsi il est patent qu'Uranus est redevenu direct en décembre dernier; mais la seule conséquence de son induction vers les idées nouvelles que l'on puisse noter, a été l'élection d'un socialiste à la Présidence de la Chambre. C'est la première fois que le fait se produit — mais tout le monde sait bien que l'opinion politique de M. Bouisson a très peu joué en l'espèce et que ce sont ses qualités personnelles de bonne humeur et aussi de fermeté dans la direction des débats, qui l'ont fait élire même par beaucoup de ses adversaires.

Egalement c'est un fait patent qu'Uranus est entré dans le signe du Bélier le 31 mars 1927 et tous les techniciens reconnaissent que l'aiguille de l'évolution des idées marque une ère nouvelle. Mais l'heure n'en a pas aussitôt sonné au cadran particulier de chaque peuple ni de chaque individu.

Il faut attendre — en quelque sorte — pour que le changement soit complet, que l'induction générale déclanche, tant dans la nation et que dans les individus, les inductions spéciales : les forces se décomposent, et il y a le principe d'inertie.

Tel est l'esprit avec lequel on doit aborder l'étude des déterminations qui, suivant le système compliqué de Nostradamus, forment des « prédictions ».



Nostradamus dit qu'il faut compter, depuis 1870, « *Sept et cinquante années pacifique* » (X, 89). Notez que cet adjectif est au singulier : c'est le *pacificatum,* mot qui indique l'observance d'un pacte tel qu'une constitution. Mais on ne doit pas s'y arrêter, parce que le vers n'a que cinq mots et qu'alors il faut diviser *pacificatum* en deux : *tum pacifica est res publica.* C'est ainsi qu'il faut construire en sous-entendant qu'il s'agit des affaires de l'Etat, et ce vers s'applique à 1870 + 57 = 1927, année qui ne doit pas être celle du grand changement puisqu'elle est *pacifica.*

Celui qui est au pouvoir est le Phénix (VIII, 27), c'est-à-dire M. Poincaré « *avec tous les honneurs — qu'auront jamais eu ses prédécesseurs* » (Sixain 48), parce qu'en effet il dispose des décrets-lois, autorité dont il n'abuse pas et dont la nation ne s'aperçoit guère (1), qui est en quelque sorte honorifique et, ajoute Nostradamus, « *dont il rendra sa gloire mémorable* » (Sixain 48), car on est obligé de reconnaître que les finances de la France se sont trouvées curieusement redressées (2).

La manœuvre au sujet des finances fait même ressortir le vers suivant, qui est très curieux :

D'or capion ravi puis rendu (VIII, 29).

Il s'agit d'une quantité d'or envoyée en possession comme gage (*capio* en droit romain, avec le sens complet de cet *usucapion*), lequel se trouve par la suite restitué. Et un demi-vers explique quelles sont les deux parties en cause : « *aux Anglais et Paris* » (VIII, 60). C'est incontestablement un gage donné par la place de Paris, selon le terme de Bourse, aux Anglais : c'est l'affaire de l'or

---

(1) Au sujet de ces décrets-lois et de la façon dont il en a été fait usage, on trouve ceci à II, 90 : « *la loi sera plus âpre que service* », c'est-à-dire que le texte législatif est plus rigoureux que n'aura été la manière de s'en servir (*servitium*). C'est pourtant un *scriptum de imperatore* (VIII, 27).

(2) Pourquoi, en juillet 1927, M. Marcel Cachin, ouvrant le feu des interpellations, a-t-il jeté à la face de M. Poincaré cette parole à double sens : « On ne vous voit jamais que dans les temps de malheur ! » Elle pouvait s'interpréter aussi comme une louange.

de la Banque de France que les Anglais ont rendu en avril 1927.

Quant à la stabilité — je ne dis pas stabilisation — des cours des devises étrangères que l'on constate durant l'hiver et le printemps de cette même année, on sait qu'elle est due uniquement à la situation financière et qu'elle ne résulte pas d'un texte législatif. M. Poincaré s'est toujours refusé, au cours de ce laps de temps, à indiquer à la Commission des finances de la Chambre quand et comment il envisagerait ce qu'on appelle la « stabilisation légale ». Nostradamus, alors, caractérise cet état de choses par ce mot « *legalis sine lege* » (Prés. 100), et, en réalité, le cours du franc a été obligatoirement admis et stable sans qu'il y ait de texte législatif (1).

On pourrait entrer dans les détails et examiner comment jouent les éléments constituant les faits, tant dans le domaine financier que sur le terrain politique. Mais, outre que les constatations ne pourraient être contrôlées que par les initiés — et ils sont très peu nombreux, se réduisant à quelques ministres, quelques banquiers, quelques journalistes peut-être — doit-on les révéler? Car une question d'ordre général se pose : De ce qu'un secret a été non pas confié mais surpris, se trouve-t-on en droit de le rendre public? Et une autre question d'ordre pratique intervient : Quelle utilité y a-t-il à mettre tout le monde dans la confidence de la préparation intime des événements? Qui donc commence par faire visiter la cuisine à ses hôtes pour montrer la composition des sauces qu'il va leur servir? Quel est le théâtre où l'on passe par les coulisses avant de voir la représentation?

Je sais bien qu'on répond à cela qu'il y a intérêt à ne pas désillusionner l'invité ou le spectateur. Cette raison est peut-être bonne souvent — mais pas toujours : certaines cuisines sont appétissantes, beaucoup d'artistes ne sont pas désagréables à regarder de près. Mais il est indécent, quand on n'est pas un intime, d'aller préala-

---

(1) Le vers se complète ainsi : « *Mis au devant pour preuve* » (Prés. 100). Ces derniers mots, qui n'ont pas besoin d'être éclaircis par la traduction, disent nettement que la caractéristique de la situation financière de l'époque n'est précisée en de tels termes que *pour prouver* à quel point on peut serrer une question.

blement passer l'inspection des préparations culinaires ou des maquillages; et encore plus « mal élevé » si, par aventure on est autorisé à le faire, de le raconter à tout venant.

Quand il s'agit des questions politiques — dans lesquelles, au fond, chaque citoyen est intéressé directement et peut se dire à la fois spectateur et acteur — ce semble différent. On verrait même un devoir, *en certains cas,* dans la divulgation de faits occultes. Tout dépend, néanmoins, du cas envisagé : si l'on est un partisan, c'est évident qu'on doit faire profiter son parti de ce que l'on sait des adversaires — et sur ce point comme sur plusieurs autres, la politique et la guerre se ressemblent. Car c'est encore évident qu'on doit percer à jour les agissements des ennemis de sa patrie.

Mais là où la politique ne ressemble plus à la guerre, c'est que son but est de tendre à l'harmonie et à l'équilibre et non pas à la destruction et à la désorganisation. Les partis luttent entre eux — parfois avec un acharnement farouche — mais toujours avec la conviction profonde que leurs idées et leurs programmes sont les meilleurs pour la nation.

Un observateur peut, sans doute, s'apercevoir que tel parti se fourvoie et que le triomphe de telles idées serait désastreux pour le pays — soit dans un sens soit dans un autre. Mais cet observateur, précisément parce qu'il observe, ne peut incriminer aucun parti politique.

Vouloir changer ce qui existe — un gouvernement, un état social — pour restaurer des méthodes anciennes ou pour en instaurer de nouvelles, c'est parfaitement légitime, philosophiquement parlant, et tout observateur doit être un philosophe.

Que le gouvernement défende l'ordre de choses existant, qu'il tende ainsi à se refuser à toute évolution, c'est son rôle : il a le pouvoir pour changer le moins possible de l'organisation qu'il a lui-même établie. Que ses adversaires l'attaquent constamment, qu'on le critique, qu'on le tiraille et qu'on le pousse : c'est son lot, car chacun voudrait que l'évolution soit plus hâtive. Que finalement ce gouvernement tombe, c'est inévitable : dans un monde où tout bouge et où tout meurt, l'homme tente vainement de réaliser la fixité et l'éternité.

En ce sens d'ailleurs, est-il besoin de dire que les insti-

tutions les plus souples paraissent les meilleures; et qu'ainsi il est apparu, avec l'usage du régime parlementaire, que mieux valait changer de ministère que de monarque?

Mais on a constaté aussi que les décisions sont plus malaisées à prendre en groupe, que par les délibérations trop copieuses des assemblées on n'obtenait jamais que des moyennes et que, dans les cas où il faudrait de l'action catégorique et rapide, on n'avait obtenu souvent que des résolutions imprécises et tardives.

Les anciens Romains avaient dû faire une semblable constatation : leur république prévoyait l'application de la dictature dans les temps de trouble, dans la guerre, par exemple, et leurs institutions admettaient que le dictateur fût nommé d'avance, pour le cas échéant, et pour une période préalablement déterminée. Cette manière de procéder paraît sage : on objectera qu'elle aboutit à César et à l'Empire. D'autre part, les querelles interminables et les dissentions politiques de la Grèce amenèrent son absorption par Rome, c'est-à-dire par l'étranger!

Quand on raisonne de la conduite des états, on voit qu'il n'y a, au fond, rien d'absolu. Seul le recul du temps peut donner à penser que, si un peuple ou un gouvernement eut agi autrement qu'il ne l'a fait, le résultat eut été préférable.

Puis on doit compter avec « le grain de sable » de Pascal, avec cet infiniment petit que l'homme ne peut prévoir par conjectures ordinaires et par logique courante — avec « l'événement imbécile » comme on dit aujourd'hui, avec le fait inattendu qui dérange les combinaisons les plus savantes et ruine les espoirs les mieux fondés.

« Personne n'est maître de l'heure », répètent volontiers les Arabes; personne n'est, en fait, maître absolu de l'évolution générale et, quand le moment cosmique est venu de son déclanchement, elle s'affirme.



Or, c'est un « *siècle nouveau* » (Sixain I) qui commence, dit Nostradamus.

Ce que nous appelons le XIXe siècle aura duré jusqu'à l'après guerre — en vertu de cette remarque que les pé-

riodes historiques, et même littéraires, ne coïncident pas exactement avec le temps du calendrier. Emile Faguet disait toujours, à ce propos, qu'aucun écrivain du XVII[e] siècle n'avait certainement songé le 31 décembre 1699 à se muer le lendemain en auteur du XVIII[e] ! Nul d'entre nous ne s'est imaginé qu'il se trouvait autre que la veille dans la matinée du 1[er] janvier 1900.

Mais, depuis la guerre, c'est bien différent. Et nous n'avons, pour nous en rendre compte, qu'à regarder autour de nous : rien ou presque n'est, dans la vie, pareil à ce que nous voyions auparavant. La carte de l'Europe est complètement changée et plus d'une monarchie a disparu. Les conditions économiques des échanges internationaux sont modifiées. Les bases commerciales ne sont plus les mêmes et l'échelle des prix depuis la production jusqu'à la vente au consommateur est complètement transformée. La monnaie, du reste, est différente: la lettre de change s'est substituée au signe métallique. La propriété immobilière est passée en d'autres mains. Les revenus des rentes n'ont plus la valeur qu'ils avaient. Les distinctions sociales, que l'on faisait naguère, disparaissent : on ne voit pas bien sur quoi peut se fonder une supériorité de classe et on se demande si la richesse pécuniaire n'est pas le principal élément d'excellence. Le fisc lui-même s'embrouille : il frappe également le revenu de la fortune acquise et le revenu du travail, perdant de vue que tout travail — même manuel, mais à plus forte raison intellectuel — demande un apprentissage, une étude préalable, et que la rémunération se proportionne au savoir personnel du travailleur, tandis que le revenu de la fortune acquise est automatique.

Et les mœurs se transforment. Ce « comme il faut » — inventé sous Louis-Philippe en codification de l'attitude, du geste et du costume — n'existe plus. Pour se montrer « à la page » on ne se conduit pas « comme il le fallait » jadis. On est aujourd'hui désinvolte, sportif: les barbes ont disparu, les moustaches aussi ou à peu près, les robes se sont singulièrement raccourcies et les cheveux également.

C'est un signe des temps — des temps nouveaux. Car la mode, bien qu'elle n'en ait pas toujours l'air, s'adapte aux conditions de la vie : allez donc balayer les escaliers du « métro » avec des robes longues, ou risquer la fragi-

lité d'un chapeau haut-de-forme dans la foule dense d'un des wagons de ce chemin de fer! Trouveriez-vous pratique de vous promener à bicyclette en redingote? Et n'oubliez pas à ce propos que la redingote a été un vêtement sportif : c'était le *riding coat,* imaginé comme plus commode à l'époque où l'on montait à cheval pour faire ses courses dans Paris.

N'oubliez pas non plus que si l'habit est *noir* et si la couleur noire des vêtements est encore considérée comme la seule qui soit de mise en cérémonie, c'est uniquement par tradition du règne de Louis-Philippe. L'habit — qui, comme son nom l'indique, n'était alors qu'un vêtement *habituel* — se portait de toute couleur; seuls les magistrats, les avocats, les notaires et officiers ministériels, les médecins, ceux que sous l'ancien régime on appelait les gens de robe ou les clercs, suivaient la coutume ecclésiastique et s'habillaient de noir (1). Mais, quand on était un « bourgeois » ayant réalisé à travers les guerres du Premier Empire une fortune par le commerce, on avait à cœur d'affirmer des traditions en accord avec ses opinions et on tenait à se ranger parmi les anciennes gens de robe qui, eux, avaient acquis le « droit de bourgeoisie » avant la Révolution. Ainsi on portait l'habit noir — ce qui ne nécessitait point de titres universitaires, mais qui distinguait suffisamment des militaires bonapartistes et des nobles légitimistes, vêtus de couleur.

Plus tard, sous le Second Empire, on essaya bien de se donner l'allure militaire; cependant on n'alla pas plus loin que le port de la moustache et de la barbe à l'impériale, car il était impossible de revêtir un uniforme si l'on n'appartenait pas à l'armée. Et c'est avec de semblables idées que s'institua la mode officielle de la IIIe République. Voilà aussi pourquoi nous avons un chef de l'Etat en habit noir et que les débats de la Chambre et du Sénat sont présidés dans ce costume.

Il n'y a aucune autre raison. Il n'y a surtout aucune logique qui incite à se mettre en deuil pour se divertir, c'est-à-dire pour aller en soirées!

---

(1) Je rappelle ici — puisqu'il faut tout remettre en mémoire — que le port de la soutane pour les prêtres date du Premier Empire et que la soutane (*sottana* en italien, ou vêtement de dessous) n'est pas autre chose que la *lévite* noire des Hébreux.

Or, ces questions de vêtements sont bien plus importantes qu'on ne le croirait. Les couloirs de la Chambre, il y a trente ans, remplis d'une foule en rédingote, avaient une allure rigide et compassée qu'ils n'ont plus. Les débats présidés par Charles Floquet, hiératique avec sa large face glabre qu'encadraient des « favoris », présentaient un caractère de grande solennité.

Maintenant personne ne porte plus de redingote et même sont rares ceux qui mettent une jaquette. Et le président de la Chambre, avec son habit noir semble tout dépaysé quand il est descendu de son fauteuil. La garde lui fait toujours la haie, au roulement des tambours, lorsqu'il traverse le Salon de la Paix pour ouvrir la séance — mais elle est en képi et non plus en shako; on se demande même pourquoi cette tradition militaire se continue.

Et, autrefois, quand on disait d'un mot qu'il n'était pas « parlementaire » cela voulait dire que la politesse le réprouvait. Aujourd'hui le compte rendu officiel se contente de supprimer ce qui vraiment est par trop du langage de couloirs.

Autour de nous tout change, maintes choses ont déjà changé. Et M. Paul-Boncour a pu dire un jour, à la tribune de la Chambre, cette parole profonde : « C'est une révolution, sans grandeur peut-être (il pensait sans émeute), mais c'est une révolution ! »

Mais dans ce changement quasi général il y a cependant une chose qui, à part quelques détails, n'a pas évolué : c'est le Parlement. Si on n'y a pas tout à fait les mêmes mœurs que naguère (1), on y conserve jalousement les mêmes méthodes datant pour le moins de plus d'un demi-siècle !

Il faudra bien que lui aussi se transforme — quelque pénible et désagréable que cela paraisse à plusieurs. « Les Français viennent tard à tout, a écrit Voltaire, mais ils y viennent »; il faudra bien — quelque retard

(1) Le vote, au Congrès de Versailles, de la loi constitutionnelle se rapportant à la caisse d'amortissement des bons de la Défense nationale, en août 1926, a été significatif à cet égard : jamais on n'assista, en ce lieu surtout, à un vacarme aussi assourdissant. Les députés et sénateurs levaient les mains pour voter sans avoir pu entendre le moindre mot des textes qu'ils approuvaient !

qu'on désire y apporter — que les institutions se mettent à l'unisson de l'ambiance.

C'est logique. Et Nostradamus annonce :

Siècle nouveau alliance nouvelle (Sixain I) — ici « alliance » se traduit par *religio* (1) et signifie : constitution.

Nous allons donc à un siècle nouveau et à des institutions nouvelles.

Le symbole que la rotation des lignes géométriques trace sur la carte de France est un *coq*. Voilà pourquoi faute de mieux et faute de trouver dans le texte même de Nostradamus une indication plus précise, nous sommes obligés d'appeler ce régime nouveau « *le régime du coq* ».

Nostradamus nous fait, en effet, remarquer qu'il y aura un certain flottement dans la désignation du chef de l'Etat; cela ressort de l'enchaînement spécial des vers. Mais une semblable remarque n'est pas pour nous surprendre : nous avons constaté que le *régime de l'Aigle* — qui est désigné comme également un régime spécial dans le fameux vers I, 31, posant le grand problème de la France depuis 1792 — et qui a été celui du Premier Empire a débuté par un flottement identique. Les textes officiels et les pièces de monnaies portaient au début ces mots : « République Française, Napoléon empereur ».

Quoi d'étonnant à ce que l'on tâtonne pour trouver l'appellation adéquate? Au moins l'évocation du symbole a-t-elle un caractère impersonnel.



Ce symbole du Coq commence à se former peu à peu dans le printemps de 1927. Mais entre sa naissance et l'époque où il doit s'affirmer un certain temps doit passer.

Si on se reporte à la figure 13, on constatera que la flèche indiquant la position du faisceau de licteurs pour l'année 1927 a comme point diamétralement opposé l'année 1873 — que l'année 1929 correspond de la même manière à 1875, date de la constitution républicaine — et

(1) Edgar Poë lui-même a fait remarquer que *religio* ne se traduisait pas par religion « pas plus qu'*ambitus* ne signifie ambition », a-t-il ajouté avec malice.

que les années 1879 et 1933 sont toutes deux situées sur la ligne diamétrale de la carte de France.

Notez qu'Elisée Reclus a été frappé lui-même de la particulière situation qu'occupe la France sur le globe terrestre. Voici ce qu'il écrit dans sa *Géographie Universelle :* « Le territoire français, que traverse le 45e degré de latitude est situé au milieu précis de la zone tempérée; en outre il est orienté par rapport au pôle et à l'équateur: les lignes qui marquent ses dimensions en longueur et en largeur se confondent avec les méridiens et les degrés de latitude. » (1). Pour un peu, avec la moindre indication de possibilité, Elisée Reclus découvrait, par la carte de la France, le système chrono-cosmographique de Nostradamus! Car la France est, grâce à sa surprenante situation sur la sphère, un prototype pour l'étude de ce système.

Il en résulte que le méridien de Paris et le diamètre 1879-1933 (que l'on peut tracer sur la figure 13) se trouvent être, *d'une part,* des coordonnées géographiques — étant le premier une longitude et le second une latitude — et, *à la fois,* les coordonnées principales du cercle de la France — qui se coupent perpendiculairement et en marquent les points cardinaux.

Ces points cardinaux sont donc ceux où se placent, sur les figures 10 et 13, les années : 1798, 1825, 1852, 1879, 1906 et 1933. Mettons en regards les faits historiques correspondants que nous connaissons :

1798, Bonaparte en Egypte;
1825, sacre de Charles X;
1852, Napoléon III empereur;
1879, présidence de Jules Grévy;
1906, présidence de M. Fallières.

On remarquera que, sauf à la première date, il y a eu chaque fois un changement du chef de l'Etat. Certes on a souvent changé le chef de l'Etat en France; mais il est curieux de voir que, sur les points cardinaux, ce changement a une importance politique — et c'est ce qu'il faut retenir.

Car, si 1798 est une année célèbre en ce qu'elle rap-

---

(1) *Elisée Reclus,* Géographie universelle, tome II (la France), page 6.

pelle la bataille des Pyramides et le boulet qui fracassa le nez du Sphinx, elle est aussi celle du coup d'état du 22 floréal par lequel le Directoire cassa les élections qui venaient de donner une majorité jacobine à tendances plus avancées que les siennes. En 1825, le comte d'Artois, frère de Louis XVI, roi depuis huit mois, est sacré à Reims sous le nom de Charles X, à la grande liesse des ultramontains. En 1852, le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, qui l'année précédente avait conquis le pouvoir dictatorial par coup d'état, se fait consacrer Empereur héréditaire à l'aide d'un sénatus-consulte et d'un plébiscite. En 1879, Jules Grévy est nommé, par le Congrès de Versailles, président de la République, et c'est le premier des présidents qui soit à la fois régulièrement élu selon les lois constitutionnelles et qui soit républicain. En 1906, enfin, c'est la présidence de M. Fallières et le point culminant de la période républicaine d'avant guerre.

Si vous faites abstraction des opinions, qui selon les époques peuvent paraître tantôt de droite et tantôt de gauche, et si vous négligez les moyens employés, qui ont été tantôt réguliers tantôt exceptionnels — vous remarquerez que l'idée dominante dans chacun de ces faits est conservatrice, au sens philosophique du mot. On dirait qu'à chacune de ces dates la tendance est d'empêcher les partis extrêmes (soit de gauche, soit de droite) de perpétuer ou semer le désordre : c'est une tendance vers l'équilibre. Le Directoire cherche à écarter la révolution jacobine; Charles X s'efforce de revenir aux traditions du passé; Napoléon III pense par l'Empire arbitrer les monarchistes et les républicains; Grévy maintiendra la République grâce aux opinions opportunistes, et seul M. Fallières conservera facilement le jeu libre des institutions, vivant une période infiniment moins agitée que les précédentes (1).

Mais, toujours, on remarquera que ces dates coïncident avec un renforcement de l'autorité du pouvoir

---

(1) Les Cabinets, sous la présidence de M. Fallières, ont été: Rouvier (constitué le 24 janvier 1905), Sarrien (14 mars 1906), Clemenceau (25 octobre 1906), Briand (24 juillet 1909, puis, à la suite, 3 novembre 1910), Monis (2 mars 1911), Caillaux (27 juin 1911), Poincaré (14 janvier 1912).

central — soit dans un sens politique, soit dans un autre, et que, parfois même, ce renforcement est si brusque qu'il prend le nom de coup d'état.

Cependant, quand, par suite d'autres mouvements résultant de l'étude de la précession des équinoxes, un symbole doit se substituer à un autre, ces dates cardinales ne coïncident pas exactement avec la naissance ni même l'affirmation de ce symbole. Ainsi l'*Aigle* du Premier Empire attend six ans pour s'affirmer, de 1798 à 1804; tandis que, en 1825, il y a déjà dix ans que la fleur de lys s'est rétablie; par contre, le coup d'état, fort anodin, de 1852 avait été précédé de celui, plus violent, du 2 décembre 1851; et, quand Jules Grévy fut élu président, la constitution républicaine datait de quatorze ans et, en fait, la République inaugurait sa dixième année.

Il semble donc, à première vue, qu'aucune concordance n'existe. Mais distinguons d'abord les dates cardinales placées sur le méridien de celles placées sur la latitude. Les années 1798 et 1852 sont sur le méridien et la verticale du cercle; celles de 1825 et 1879 sont sur la longitude et le diamètre horizontal.

En 1798, nous sommes sous le Directoire : De quand date-t-il? — de 1794. En 1852 nous finirons une République : de quand date-t-elle? — de 1848. Calculez : 1798 — 1794 = 4; 1852 — 1848 = 4. C'est donc le fait qui s'est passé quatre ans auparavant qui *commande* celui qui se place sur le méridien cardinal (1).

D'autre part, la Restauration a été essayée une première fois en 1814, après les célèbres adieux de Fontainebleau — c'est-à-dire onze ans avant la date cardinale de 1825. Et on remarquera, non sans surprise — car le fait pourrait bien passez inaperçu — que les lois sur la liberté de la presse et sur le droit de réunion, qui permirent aux idées républicaines de gagner du terrain sous le Second Empire, datent de 1868 — soit onze ans avant la date cardinale de 1879.

Nous constaterons donc que, sur le diamètre horizon-

---

(1) Ceci, bien entendu, pour la période envisagée depuis 1792; il ne faut pas oublier que, tout étant mobile dans l'univers, si l'on s'écarte d'une période considérée, il y a lieu de faire des corrections résultant des variations de l'obliquité des axes.

tal, les faits commandant ceux qui se placent aux points cardinaux sont moins précis et, en quelque sorte, plus instables que les précédents — comme si en horizontalité l'équilibre oscillait quelque temps avant de s'établir.

Dans la période récente, nous avons une date cardinale : celle de 1906. Si nous remontons quatre ans auparavant, nous trouvons que le 7 juin 1902 le ministère Combes a été constitué. On a parlé, à l'époque, du « combisme » et chacun sait en quoi consiste l'opinion politique que ce vocable parlementaire représente. Or, le « combisme » n'a-t-il pas eu une influence sur la décision prise par la réunion plénière des gauches, précédant l'élection de M. Fallières?

La remarque des conditions méridiennes des dates verticales a donc joué en l'espèce.

Dans l'avenir proche, nous trouvons une autre date cardinale — mais horizontale celle-là : 1933. Les événements qui la conditionnent vont être plus imprécis et plus oscillants, par suite de cette horizontalité (fig. 13).

Cependant, serrons l'analyse des oscillations. La révolution mettant fin au Second Empire date du 4 septembre 1870 — soit neuf ans avant la date cardinale de 1879. Trouvons-nous, neuf ans avant 1825, un fait politiquement important? Le 5 septembre 1816, Louis XVIII, essayant de mettre un frein aux excès d'une réaction ultramontaine, fit paraître l'ordonnance célèbre qui dissolvait la Chambre (1); à la suite de quoi les élections lui donnèrent raison par une majorité de modérés.

Trouverions-nous également, neuf ans avant 1933, un fait important dans le domaine politique? Ce semble bien, car 1933 — 9 = 1924, date ce qu'on a appelé « l'avènement du Cartel ».

La dissolution de la Chambre en 1816, la déchéance de Napoléon III en 1870 et les élections de 1924 sont trois faits qui, dans les oscillations du diamètre horizontal doivent être à considérer. Telle est la première observation que force à faire le système de Nostradamus.

---

(1) Dans l'exposé des motifs, Louis XVIII disait : « Je veux être le roi de tout mon peuple et non l'instrument d'une classe de mes sujets ». Cette phrase souleva la colère des ultra-royalistes. Et ce furent ceux-ci qui exultèrent sous Charles X.

Mais suivons les événements depuis 1816 :

1818. — Cabinet Decazes dont le programme est modéré et libéral — fortement attaqué par la droite et la gauche — élections partielles avec succès considérables des libéraux.

1820. — Assassinat du duc de Berry et, comme conséquence démission du cabinet Decazes — retour à la présidence du conseil du duc de Richelieu avec un programme de droite.

1821. — Démission du cabinet Richelieu devant le mécontentement de la droite et les protestations de la gauche. Cabinet Villèle plus à droite.

1823. — Débats particulièrement orageux à la Chambre au sujet de l'envoi d'une expédition en Espagne pour y rétablir l'autorité absolue de Ferdinand VII (la gauche quitte l'assemblée pour n'y plus reparaître).

1824. — Elections ultra-royalistes et fin du règne de Louis XVIII.

Comparativement, voici comment débute la III[e] République :

1870. — Le 4 septembre, constitution du Gouvernement provisoire dit de la Défense Nationale, à l'Hôtel de Ville de Paris, sous la présidence du général Trochu — lequel, après les élections faites durant l'armistice, remet le Pouvoir exécutif entre les mains de l'Assemblée nationale en février 1871. Thiers devient, alors, chef du Pouvoir exécutif, étant à la fois président du Conseil.

1873. — Elections et victoire des radicaux, Thiers abandonne d'abord la présidence effective du Conseil et donne la démission de son Cabinet, le 18 mai; Dufaure, en qualité de vice-président du Conseil, en constitue aussitôt un autre en remplaçant quelques ministres, et finalement Thiers et Dufaure démissionnent le 24 mai. Mac-Mahon devient chef du Pouvoir exécutif; et on lui vote le septennat le 24 novembre.

1875. — Constitution républicaine et séparation des pouvoirs exécutif et législatif. Mac-Mahon prend le titre de président de la République; désormais il y a un président du Conseil distinct.

1877. — 16 mai, dissolution de la Chambre — 3 septembre, élections républicaines.

1879. — 10 janvier, démission de Mac-Mahon et élection ensuite de Jules Grévy à la présidence de la République.

Il n'y a pas concordance absolue dans les laps de temps compris entre les dates de ces deux périodes d'agitation parlementaire; car nous sommes tout à fait en époques d'oscillations et, bien que le diamètre tende à s'équilibrer suivant les idées dominantes (à droite sous la Restauration et à gauche au début de la République).

On remarque toutefois que c'est vers la cinquième année que se produit l'affirmation de la tendance : 1816 + 5 = 1821, cabinet Villèle (dans lequel déjà se trouvent tous les amis du futur Charles X); 1870 + 5 = 1875, constitution républicaine.

Mais déjà entre la troisième et la quatrième année, il y a une notable évolution vers la tendance. De l'ordonnance du 5 septembre 1816 à la démission du cabinet Decazes, qui est du 20 février 1820, il y a trois ans et cinq mois et demi environ; de la révolution du 4 septembre 1870 au 24 novembre 1873, date de la démission du cabinet de Broglie après le vote du septennat, il y a trois ans et deux mois et demi environ. Le flottement est de trois à six mois au plus, après que trois ans sont passés.

Contentons-nous de ces constatations suffisantes et appliquons-les à la période commençant en juin 1924. Il faut cinq ans pour que la tendance, manifestée alors, s'affirme : 1924 + 5 = 1929. Mais il faut, au plus, trois ans et demi (en comptant largement) pour qu'on assiste à une notable évolution vers la tendance : 1924 + 3 + 1927, et en ajoutant six mois depuis juin, ceci nous reporte — au plus tard— en décembre 1927.

Conformément aux oscillations du diamètre horizontal, nous devons assister en fin de l'année 1927 — délai maximum — à une poussée vers la gauche qui ne s'affirmera véritablement qu'en 1929.

Or, nous nous attendons à des élections en 1928, et dès les premiers mois de l'année 1927, c'est un fait public, on songe — tant dans le sein du gouvernement que dans le monde parlementaire — à une réforme électorale.

Si l'on consulte les éphémérides, on constate que la planète Mars, régissant l'action comme nous l'avons vu, entre dans le signe du Scorpion, donc une zone d'induction violente et trouble, dès le 26 octobre 1927.

Par conséquent, on peut dire que c'est entre la fin d'octobre (pour le moins) et le milieu de décembre (pour le plus) que l'évolution vers la tendance, instaurée en juin 1924, doit commencer.

Concurremment se forme, durant ce temps-là, le nouveau symbole du *Coq.* Et nous sommes à la date marquée par Nostradamus au vers X, 89 : nous avons compté cinquante-sept ans depuis 1870.



Le symbole du *Coq,* que représente la figure 23, ne naît pas droit sur la carte. Par suite de la position de l'axe du faisceau de licteur en 1927 (fig. 13), il se trouve, à son début, incliné, ayant sa tête à l'Est vers le Haut-Rhin.

Nostradamus a pris soin, à cause de l'importance de ce symbole dans la solution du grand problème, d'indiquer sa situation cartographique. Dans le vers III, 52, il précise d'abord la différence que le dessin doit faire ressortir comparativement à l'Aigle : « *Coq verra l'Aigle l'aile mal accomplie* ». En effet, si on se reporte à la figure 8, on remarque que l'Aigle dont la tête se penche vers l'aile orientale regarde celle-ci et, si on fait la comparaison avec la figure 23, on voit que les parties pectorales et abdominales du Coq ne remplissent pas complètement l'espace occupé par cette aile orientale de l'Aigle. D'où l'indication : *Gallum videbit Aquila alâ male perfectâ* (III, 52). C'est l'Aigle qui voit que le Coq ne parfait point une de ses ailes — remarque précieuse, parce que le développement de l'appendice caudal du Coq dépasse l'aire du pentagone irrégulier (dit sépulcre du Grand romain), et dans la figure 23 couvre une partie de l'Atlantique, ce qui est inutile territorialement.

Quand on arrive au tracé de cette figure, on pourrait donc croire que l'on a commis une erreur et que la tête du Coq doit se trouver tournée vers l'Ouest. Mais le vers ci-dessus est formel : c'est l'aile de l'Aigle que celui-ci

regarde qui doit être imparfaite. Donc, le Coq doit avoir la tête vers l'Est.

Au surplus, le tracé du dessin ne couvrant pas totalement la superficie de la carte de France vers les confins de la Belgique et l'Alsace-Lorraine, on serait tenté de croire que les départements de ces régions vont se mon-

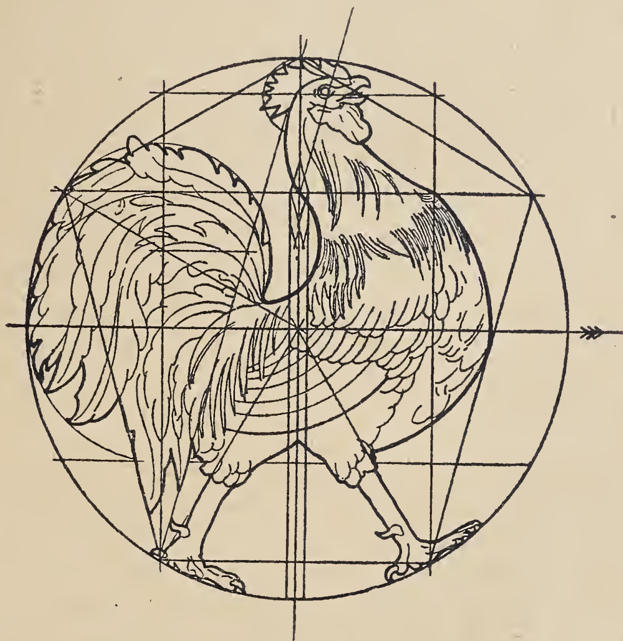


Fig. 23

trer hostiles au régime nouveau. Nous avons remarqué, en effet, que le *Bonnet phrygien* (fig. 7) ne couvrait pas la Bretagne et la Vendée, demeurées royalistes lors de la Révolution. Mais Nostradamus par ce vers nous prévient qu'il ne faut pas raisonner de la même façon pour le Coq et qu'idéalement, sinon graphiquement, ce symbole couvre la France entière, de même que l'Aigle de Bonaparte.

La naissance cosmographique de ce symbole est indiquée par le premier vers du quatrain I, 48, que la visée du théodolite fait ressortir comme *point de temps.* Ce vers indique que « vingt ans du règne de la Lune » doivent être passés — ce qui nous met au delà de mars 1927,

ainsi que je l'ai expliqué au début de cet ouvrage, à propos de la *Legis Cautio.* Par conséquent, les lignes, qui par leurs rotations forment les symboles, arrivent à constituer le dessin d'un Coq au printemps de l'année 1927, « quand on verra le grand Coq au cercueil » (I, 5) — et c'est bien alors (*quando*) que se verra le grand Coq dans le sépulcre (au *cercueil*) (1).

Sa position est la suivante : *ad versum Gallum erit eorum transmontana;* ce que Nostradamus traduit joyeusement par ces mots : « contre Gaulois sera leur tramontane » (I, 90), absolument comme s'il débutait en latin. C'est net : la partie au delà de leurs montagnes (*eorum transmontana,* c'est-à-dire l'Italie qui est transalpine par rapport à nous et était cisalpine par rapport aux Romains) sera à côté du Coq retourné (*ad Gallum versum*). Mais « auprès du lac Léman sera conduite » (V, 12), c'est-à-dire que la *deductio,* ou manière de conduire le trait, part du lac de Genève; et « au chef menée » (VI, 92) soit *in capite ducta* (tracée par la tête) *secundum factum tractum* (selon le trait obtenu) — non pas « le second fait trahi » (VI, 92) comme écrit Nostradamus, qui décidément mérite un zéro de version latine!

Et si la tête du Coq doit se trouver projetée sur la haute Savoie, une partie sera située dans les régions de l'Ouest; c'est ce qui est précisé ainsi : « ongle à Poitiers Saintes ailes ruiner » (VIII, 52).

L'ergot est à Poitiers et les doigts du côté de Saintes : ainsi la position nette d'une patte est déterminée. L'autre se trouve facilement par homologie des lignes. Mais il faudra « ruiner les ailes », *diruere alas :* abattre ou effacer les ailes, évidemment de l'Aigle — parce que, comme on peut le voir par la figure 8, ces ailes sont uniquement faites par les côtés symétriques du pentagone du Grand Romain (2).

De cette position initiale le symbole du Coq part pour exécuter le mouvement circulaire qui lui devient

---

(1) Parce que le pentagone irrégulier trace le dessin d'un cercueil.

(2) Le mot « Saintes » n'est pas écrit dans le texte avec une majuscule. Mais quelle signification pourrait avoir la sanctification des ailes d'un animal dessiné? Tandis que le tracé géométrique fait immédiatement comprendre qu'il s'agit de la ville de Saintes. Il en est de même du vers (VIII. 6) cité à l'alinéa

propre. Un vers, assez sibyllin au premier abord, indique les points du cercle à envisager : « Genève à Londres à Coq trahison saintes » (VIII, 6). Il s'agit d'aller de Genève et Saintes à Londres (c'est-à-dire près du méridien de Paris) pour le Coq (*Gallo*, par confusion du datif et de l'ablatif) par un mouvement en avant (*proditum*). Autrement dit le symbole du Coq, dont la tête est à Genève et la patte principale à Saintes, doit tourner sur la carte de manière à atteindre le méridien de Londres, qui est à 2° 26′ à l'Ouest de celui de Paris.

C'est par l'effet de ce mouvement que le Coq va se redresser et prendre la position *axée sur la carte de France* que lui donne la figure 23. Cela peut paraître illogique, parce que si on imprime au symbole un mouvement en avant, sa tête depuis Genève se dirigera vers le Sud et, ayant parcouru environ un quart de cercle, elle se trouvera au milieu du Golfe du Lyon (à 2° 26′ Est de Paris) quand son diamètre vertical (son faisceau de licteur) sera en direction de Londres. Ainsi le Coq aura la tête en bas — ce qui est le contraire du but cherché.

Mais on sait que le cercle de *Floram patere* a deux points de rétrogradation, là où se trouvent les lettres R. Sur la carte de France, quand le symbole du Coq se met en mouvement, un de ces points R se trouve à l'extrémité du département des Alpes-Maritimes. Lorsque l'axe personnel du Coq aura touché ce point, au lieu d'être à l'envers, il paraîtra à l'endroit : cela peut sembler magique et mystérieux, c'est l'effet des points de rétrogradation sur les symboles. *En réalité* le symbole demeure à l'envers, mais *effectivement* on le voit à l'endroit; car, alors, il s'étale en armoiries sur les monuments publics. Le redressement du symbole est, somme toute, plus un résultat du cerveau et de la compréhension qu'une réalité chrono-cosmographique.

Aussi Nostradamus dit-il : « Dedans Monech le Coq sera reçu » (VIII, 4). C'est lorsque le symbole aura touché le point du cercle où, sur la carte, se trouve Monaco

---

suivant : l'adjectif *sainte* paraît s'appliquer à *trahison* (ce qui pourrait, à l'extrême rigueur, avoir un sens), mais ce n'est, au fond, qu'une faute d'impression. Le quatrain VIII. 6, du reste, en contient plusieurs que la règle cryptographique permet heureusement de rétablir.

qu'il sera accepté (*receptus*) par la nation. Cela ne signifie nullement que les Monégasques deviendront citoyens français !

Pour compter le temps, suivant l'indication du vers VIII, 6, il faut tracer une perpendiculaire au méridien depuis Saintes. Par définition, cette perpendiculaire sera la longitude de Saintes. De même le point R va se trouver sur la longitude de Monaco. En arc de cercle (mais non pas en tracé sphérique sur le globe terrestre) la différence entre les deux points est d'environ vingt degrés. Et comme on compte (suivant la figure 13) trois ans par dix degrés cela fait 1927 + 6 = 1933.

En 1933 (toujours suivant la figure 13) nous nous trouvons, d'autre part, sur le cercle du temps, toucher le diamètre horizontal de la France : l'année est cardinale.

Nous pouvons donc dire que six ans après sa naissance cosmique, le symbole du Coq sera universellement admis en France. Le régime nouveau ne sera pas plus discuté, à cette époque, que n'était celui de l'Aigle aux plus belles années de l'enthousiasme impérial. Néanmoins, ajoute Nostradamus qui comprend bien qu'une semblable comparaison vient à l'esprit : *Dum Aquila et Gallus in Savone,* ce qu'il exprime par ces mots : « pendant que l'Aigle et le Coq à Savone » (VIII, 9), et qui, en réalité, veut dire : du moment que l'on compare l'Aigle, on doit considérer quand le Coq arrive à Savone, et plus exactement, parce que Savone est hors du cercle de la France, quand il atteint cette latitude (1).

Or, le symbole y arrive avant de toucher Monaco, parce que le point est plus au Nord. A la latitude de Savone, il a accompli à peu près les trois quarts de l'arc de cercle : celui-ci valant 6 × 12 = 72 mois dont le quart est 18, on doit estimer que le moment où le symbole du Coq est politiquement aussi triomphant que le fut l'Aigle impérial, se place à 3 × 18 = 54 mois, donc à deux ans et demi, *avant* 1933.

Le départ s'effectuant au printemps de 1927, le moment triomphant est donc à l'automne 1930.

---

(1) Je ne cite pas tous les vers concernant les déterminations du symbole du Coq. Ils sont très nombreux et très explicites. Nostradamus a pris un soin particulier à guider le chercheur, de manière qu'il évite autant que possible toute erreur.

Par conséquent la *religio nova* ou constitution nouvelle doit être établie avant cette date. Telle est la conclusion à laquelle nous conduit Nostradamus — pour commencer.

Maintenant, ajoute-t-il, ce n'est point là un symbole momentané, ce n'est point une de ces figures qui se tracent, quand les lignes directives s'embrouillent et qui ne durent que peu de temps — ce qui est le cas du Bonnet phrygien (fig. 7) — c'est au contraire le produit rationnel de l'évolution de la France, ainsi que les trois vers de I. 31, posant le grand problème, l'ont indiqué :

Et florira longtemps telle enseigne (V, 52)
Et ce sera de France à toute bande (IX, 52)

Ce *signum* — enseigne, symbole ou armoirie — florira longtemps, dit-il; *et erit Franciæ in omne fasciâ,* et couvrira toute la zone française.



Nous sommes donc en droit de penser que, durant l'époque fort longue où ce symbole persiste, plusieurs hommes se succéderont dans l'exercice du pouvoir. Car, à supposer qu'il s'agisse d'un gouvernement personnel et quelle que soit l'extrême longévité d'un homme, c'est impossible qu'une vie puisse parfaire un arc de cercle de près de 270 degrés, correspondant à dix fois trente degrés, soit, à raison de 9 ans par 30 degrés, presque un siècle !

Or, si nous nous référons au vers VIII, 6, le symbole doit aller de Genève à Londres en passant par le Sud : c'est le parcours indiqué comme début. En effet, arrivé sur le méridien de Paris — et se tenant alors parfaitement et réellement droit — le symbole se renforce en quelque sorte et, de là, part pour recommencer un autre parcours (1). Sur ce parcours, il va rencontrer des points de rétrogradation; là, il va s'affaiblir et les idées qu'il représentent vont être moins aisément admises; mais, quand la rétrogradation aura terminé son effet, il reprendra sa course jusqu'au point où il se désagrègera,

(1) Il n'en était pas tout à fait de même en ce point pour l'Aigle : « Faiblesse à l'Aigle et force au Coq naîtra » (VIII. 4).

parce que les lignes directrices auront évolué de leur côté, ne pourront plus le maintenir dans sa constitution et tendront au contraire à en former un autre.

Mais quand on assiste à une naissance — et c'est le cas — on serait mal venu de parler de la mort et de l'annoncer triomphalement à l'entourage, même si l'existence doit être longue. D'ailleurs, précisément parce qu'elle est fort longue, on a tout le temps d'en envisager la terminaison quand besoin en sera.

Au surplus, pour le moment, cette naissance est embryonnaire : en réalité le nouveau-né n'a pas encore vu le jour. Personne ne sait même qu'il le verra et personne ne peut soupçonner comment il viendra au monde. Sans Nostradamus, qui se montre ici médecin et qui a fait le diagnostic de cette grossesse de l'histoire, nul n'y songerait.

C'est à la rentrée, après les vacances estivales, qu'à la Chambre on commencera à en sentir les prodromes : la position de *Mars*, avons-nous remarqué, pronostique de l'agitation. En effet, 1928 sera proche et les élections de cette année-là préoccuperont plus ardemment les esprits.

En ce temps des derniers mois de 1927, le « grain de sable » de Pascal aura sans doute ruiné quelques espoirs fondés sur la logique incertaine des hommes, anéanti quelques combinaisons savamment établies sur le terrain mouvant de ce que Bergson a appelé « l'évolution créatrice ». Car autrement pourquoi la manœuvre du théodolite sur le vernier prophétique de Nostradamus faiielle ressortir les vers où il est question du « grand pontife de la partie de Mamers », du « vieillard resueur » qui est aussi un « grand pilote », et de quelques autres qui gravitent autour et que vous connaissez fort bien, étant toujours les mêmes? Pourquoi voyons-nous aussi des indications concernant l'alliance des « hoirs Romulides », qui sont les radicaux, avec les « unis frères » qui sont les socialistes?

Est-ce un nouveau et grand cartel qui se prépare? Cela paraît indubitable puisque l'événement conditionnant la date cardinale de 1933 est celui qui s'est passé en 1924.

Or, nous allons au pouvoir personnel puisque le problème posé par les vers du quatrain I, 31 est formel : « outre le temps de la IIIe République (la course du Cas-

tulon monarque) », nous devons compter trois grands personnages dont le premier est symbolisé par l'Aigle et le second par le Coq. Nous devons donc envisager, conjointement à la naissance du symbole du Coq, l'apparition sur le terrain politique d'un personnage important — lequel, lorsque ce symbole se sera affirmé, exercera le pouvoir de la façon dont le personnage désigné par l'Aigle l'a lui-même exercé.

Mais les symboles de l'Aigle et du Coq sont bien différents d'aspects. Les idées évoquées par l'un et l'autre sont loin d'être identiques; et on doit toujours réfléchir sur les idées évoquées par les symboles, parce que précisément les symboles ont un caractère idéographique : J'ai assez insisté sur ce point au début de cet ouvrage (1).

L'Aigle représente la puissance rapace : c'est un oiseau royal qui plane sur les hauteurs, c'est un carnassier, qui tue pour se nourrir. Le Coq représente le courage plus défensif qu'agressif : c'est un oiseau sociable qui se promène à terre, c'est un granivore qui vit de ce que la terre produit. L'Aigle est insolent, inaccessible; le Coq est familier, bon enfant. L'Aigle est sombre, impassible, muet, dans son vol supérieur; le Coq est bigarré, expansif, bruyant, dans sa déambulation empreinte cependant de dignité. L'Aigle ne jette qu'un cri terrible et fond implacable sur sa proie; le Coq chante au soleil levant et s'ébroue gaîment pour quérir sa subsistance.

Et regardez les lignes formant les figures des symboles : celles de l'Aigle sont rigides, sévères; celles du Coq sont arrondies et douces.

Il y a toutefois autant de fierté chez un Aigle que chez un Coq — autant peut-être d'orgueil et même d'arrogance, autant de bravoure et d'ardeur combative. L'un et l'autre sont autoritaires; l'un et l'autre sont conscients de leur valeur.

Mais l'Aigle s'impose par son envergure et par la hauteur où il éploie ses ailes. Tandis que le Coq est l'élu admiré, aimé et choyé d'un entourage séduit par ses couleurs voyantes, sa démarche assurée, son chant joyeux et clair.

Nostradamus indique la différence que présente l'établissement du régime de l'Aigle avec celui du Coq —

---

(1) Voir pages 54 et suivantes.

et même celui du Lion qui doit venir en troisième lieu, plus tard :

Lion et Coq non trop confédérés (I, 93)

Ce qui se traduit en latin, compte tenu qu'il faut avoir six mots dans un vers, et par conséquent diviser en deux le dernier : *Leo Gallusque non nimis fœde rati* — c'est-à-dire : le Lion et le Coq seront ratifiés sans trop d'irrégularités. L'adverbe *fœde* a, du reste, un sens plus expressif : en l'espèce il s'applique par comparaison aux débuts de l'Aigle et fait allusion au coup de force du 18 Brumaire. C'est un de ces termes où se montre un peu « l'équation personnelle » de Nostradamus : il trouve que la façon dont Bonaparte a pris le pouvoir est une ignominie, car telle est la signification exacte de *fœde.* Mais Nostradamus, visiblement, n'aime pas la guerre ni ceux qui font verser le sang; son expression stigmatisant Napoléon est connue depuis longtemps, elle a frappé tous ceux qui ont essayé de lire l'ouvrage : « qu'on trouvera moins prince que boucher! » (I, 60); et celle concernant Cromwell est également célèbre : « plus macellin (*macellinus* voulant ainsi dire boucher) que roi en Angleterre » (VIII, 76).

Le Coq lui est plus sympathique. Certes, on verra, dit-il,

La république par gens nouveaux vexée (I, 3);

mais *vexatus* ne signifie que « fortement secoué », donc la nation (res publica) sera fortement secouée par de nouveaux venus aux affaires publiques. Et celui que le Coq symbolise, est appelé « le vaillant personnage » (III, 14) et le « grand législateur » (V. 79).

Tout cela donne à penser qu'il s'agit d'un homme d'Etat très juste et très droit. Un vers, au surplus, nous indique sa formation intellectuelle :

Savant aux lettres sera condescendant (III, 27); ce sera donc un savant et un lettré, puisqu'il est *doctus* et *in litteris* (car il y a lieu d'examiner ici les termes de très près). « On le verra par la suite » ajoute la seconde partie du vers (*ob secutum*); mais la traduction des deux mots latins en un seul vocable français évoque une idée

d'affabilité dans les manières qui est à retenir. En effet, la chaîne qui donne la suite dit explicitement :

La douce langue au conseil viendra faire (I, 97).

Cet homme n'est donc pas brutal dans son langage; il s'impose davantage par le raisonnement (*in consilio*).

Ce n'est pas un clérical; il tient énergiquement tête à Rome :

Et romain sceptre sera par Coq frappé (V, 14).

Qui est-ce?

Jusqu'ici personne ne le connaît, rien ne l'a mis en lumière :

Le grand caché longtemps sous les ténèbres (I, 85).

Et on peut chercher, dans le monde politique, aussi bien à Paris dans le Parlement et la hiérarchie ministérielle, que dans les diverses parties de la province, il est impossible de le découvrir par les moyens ordinaires:

Qu'on n'aura lieu ni terre s'attaquer (VIII, 16),

ajoute Nostradamus. Il n'y a pas moyen de faire une construction partant, soit du Palais-Bourbon, soit du Luxembourg, soit d'un ministère quelconque (d'un lieu géométrique) pour, à l'aide d'une droite convenable, découvrir son département.

Son nom même que la visée du théodolite devrait déceler a été effacé!

En effet, dans les 4.680 vers du vernier, trois seulement sont incomplets : le quatrième du Présage 96, le dernier du quatrain dont le numéro est XII, 69 (et qui est accessoire parce que la Centurie XII se compose de quatrains existants) et le dernier du quatrain VIII, 52. Or, les vers imparfaits Prés. 96 et XII, 69 sont marqués d'un astérisque : c'est donc que, malgré leur imperfection, ils ne doivent ou ne peuvent être complétés : l'astérisque marque effectivement un arrêt et l'étude du vernier l'explique. Tandis que le dernier vers du quatrain VIII, 52 ne porte aucun signe spécial : il n'y a pas de raison, d'ailleurs, que les mots manquent. C'est donc qu'ils ont été enlevés.

Ce vers se trouve ainsi conçu :

Devant Boni. (VIII, 52) — en latin *ante Boni.*

Cela ne signifie pas grand'chose — et, pour composer un nom, ne donne que les lettres A B, qui ne sont que le commencement de l'alphabet!

Nous pouvons savoir seulement qu'il a trois frères, tout comme Bonaparte, puisque nous lisons ceci :

De Coq et d'Aigle de France frères trois (VIII, 46).

Et que sa famille est modeste, puisqu'il est

De France infime par le père infelice (III, 14),

ce qui signifie évidemment que son père n'est pas ou n'a pas été très heureux; mais ce qui signifie, en outre, que son ascendance paternelle est *de France,* par conséquent *Gallica.*

Ce point est très important à préciser, parce que l'Aigle — c'est-à-dire Bonaparte était Corse, « de la cité marine et tributaire », comme on l'a vu. Nous sommes donc en présence d'un homme de famille gauloise. D'ailleurs, Nostradamus l'appelle continuellement le « Gaulois », jouant de toute évidence sur le mot *Gallus,* qui veut autant dire un Coq qu'un habitant de la Gaule, mais précisant par là ses origines et sa famille.

⁂

C'est au cours des élections de 1928 que ce personnage se trouve transporté sur le terrain politique. Ceci n'est pas explicitement dit; mais Nostradamus indique ceux qui vont être « pour le Coq unis ». La chaîne des vers n'arrive pas à constituer une liste nominative : elle présente une liste de régions, de provinces et même de quelques départements. Visiblement, ce sont les circonscriptions où sont élus ceux qui porteront, par la suite, le Coq au pouvoir.

Qui pour le Coq était aux Alpes unis (VI, 28).

En vertu de la syntaxe latine, tout groupe d'individus — et par conséquent une liste — étant sujet d'un verbe, peut très bien gouverner le singulier ou le pluriel au choix de l'élégance de la phrase comme de la malice de

l'écrivain. Ici le pronom, *qui,* désigne une collectivité. Nous traduirons donc, car le français n'emploie pas une telle subtilité : « Ceux qui pour le Coq étaient unis ». Et on doit inscrire d'abord : « Ceux qui se trouvent aux Alpes ».

Nous avons ensuite :

Gens d'alentour, Tarn, Lot et Garonne (III, 43) — ce

qui nous donne le nom de deux départements..

Puis la chaîne fait ressortir un « pilier » (1), c'est-à-dire quatre vers, qui se suivent dans le même quatrain :

Des lieux plus bas du pays de Lorraine
Seront des basses Allemagnes unis
Par ceux du siège, Picards, Normands, du Maine
Et aux cantons se trouveront réunis (X, 51).

Dans le troisième de ces vers, le mot *sedes* (siège) signifie « position » : il s'agit de ceux qui par leur position (de sede) se trouvent tout près (*conjuncti*) de la Picardie et de la Normandie, parce que, comme il est question dans cette liste de personnes unies, on ne doit pas confondre l'union politique avec la position territoriale d'une région. Dans le quatrième vers, les *cantons* dont il est parlé sont les cantons suisses; c'est une expression qu'aujourd'hui nous n'employons guère en France, mais qui a été courante jadis.

Ajoutons maintenant les vers, déjà connus, que cette chaîne spéciale comprend également :

De la partie de Mamers grand pontife (VI, 49)
De la cité que deux fleuves arrose (II, 97)

---

(1) Dans la manœuvre (ce que Nostradamus expose tout au long par les vers de son testament) les numéros du quatrain où se trouve le vers formant la *tête* ou point de départ d'un enchaînement doit correspondre au numéro du *pilier* (d'où on repartira pour serrer davantage en chaînons plus étroits). En l'espèce, la *tête* est au numéro 52 de la Centurie III (dont le troisième vers expose comment doit être tracée la figure du Coq, ce qu'on a déjà vu); et le *pilier* se trouve, alors, au numéro 51 de la Centurie X. La règle est très stricte; si on la transgresse, on tombe immédiatement dans l'erreur ce dont on s'aperçoit tout de suite par les désaccords des vers et des nombres. Par conséquent, ces quatre vers de X. 51 sont à prendre en totalité.

lesquels désignent, ainsi qu'il a été déjà exposé, l'un M. Caillaux, l'autre M. Herriot, et par conséquent la Sarthe et le Rhône.

Au surplus, deux personnages vont prendre la tête du mouvement :

Guerre s'émeut par deux vaillants de lutte (II, 52)

Nous pouvons supposer, comme le vers est dans la chaîne, que les deux personnalités ci-dessus seront celles qui vont déclancher la bataille; mais on est en droit aussi de remplacer un de ces personnages par un troisième, parce qu'on a vu précédemment que l'expression « deux vaillants de lutte » s'appliquait à MM. Caillaux et Malvy. D'ailleurs, le département du Lot est compris nécessairement dans la liste, comme avoisinant le Lot-et-Garonne.

Munis de ces renseignements, nous n'avons plus qu'à repérer sur une carte les départements où vont se montrer ceux qui « pour le Coq seront unis » :

1° La région des Alpes (sans spécification, donc entière, orographiquement parlant) :

Haute-Savoie.
Savoie.
Isère.
Hautes-Alpes.
Drôme.
Basses-Alpes.
Vaucluse.
Alpes-Maritimes.
Var.
Bouches-du-Rhône.

2° La région autour du Tarn, Lot-et-Garonne :

Tarn.
Tarn-et-Garonne.
Lot-et-Garonne.
Haute-Garonne.
Gers.
Ariège.
Aude.
Hérault.
Aveyron.
Cantal.
Corrèze.
Lot.
Dordogne.
Gironde.
Landes.

3° La région au bas de la Lorraine :

Haute-Marne.
Haute-Saône.
Côte-d'Or.

4° La région confinant à l'Allemagne :

Bas-Rhin.
Haut-Rhin.

5° La région avoisinant la Picardie et la Normandie :

Pas-de-Calais.
Nord.
Ardennes.
Oise.
Seine-et-Oise.
Seine-Inférieure.
Marne.

6° La région confinant à la Suisse :

Doubs.
Jura.
Ain.

7° Les deux départements spécifiés comme étant du Maine (où se trouve Mamers) et comme ayant pour chef-lieu la ville de Lyon :

Sarthe.
Rhône.

Mais, sans doute, doit-on ajouter quelques fractions de départements avoisinant ces deux derniers.

En tout cas, sur la liste précédente, se trouvent quarante-deux départements dont les représentants doivent former le bloc uni pour le triomphe des idées du Coq d'abord et pour le succès du personnage que ce symbole désigne.

Ceci donne la majorité à cette union : nous pouvons dire à ce Cartel, car maintenant nous voyons bien, par les personnalités en cause et les départements en question, qu'il s'agit d'une alliance des socialistes et des radicaux, où, ajoute Nostradamus,

En si haut lieu montera la Garonne (IX, 37),

car la région du bassin de la Garonne paraît prédominer. De sorte que, au Palais-Bourbon,

Trois cents seront d'un vouloir et accord (V, 37)
De ce grand nombre que l'on envoyera (II, 37).

Et comme ce bloc, entièrement d'accord, a un même vouloir et qu'il n'est pas la totalité de ce nouveau Cartel,

Grande Alliance en France se fera (Sixain 4)

sans doute avec des partis d'opinion voisine sinon conforme.

Ceci semble bien apporter, par les élections de 1928, à la Chambre nouvelle, une solide majorité, capable de

soutenir sans défaillances des gouvernements de son opinion.

Quant au personnage symbolisé par le Coq, il faut s'attendre à le voir apparaître vers le Sud-Ouest. La phrase qui s'applique à lui, en cette mêlée électorale, pourrait même faire croire qu'il est élu dans le Tarn-et-Garonne; mais la nécessité des six mots par vers démontre que la ville d'Agen ne doit être prise que comme centre d'un cercle :

Non loin d'Agen attendra le Gaulois (IX, 38).

On doit traduire « non loin de » par *haud procul ab,* et par conséquent partir de (*ab*) Agen — évidemment pour tracer un cercle, puisque tout le système (suivant le plan de Paris, fig. 14) repose sur des cercles qui s'interpénètrent. C'est dans ce cercle qu'il sera en expectative politique. Et nous devons inférer que cette attente est toute relative puisque nous le retrouvons immédiatement après les élections, à la Chambre des députés (1).



Les élections de 1928 semblent bien quelque peu avancées, si l'on en juge par la position des astres : dès que le Soleil s'approche de l'équinoxe de printemps, elles sont imminentes et le pays s'en préoccupe. Mais si le jour des élections est une date pour les citoyens, c'en est moins une du point de vue astronomique — quoique cela puisse paraître paradoxal. En effet, s'il a y légalement consultation nationale en un jour fixé, le fait n'est pas, quand on l'examine de près, aussi précis qu'il le paraît.

D'abord, astronomiquement parlant, il comprend plusieurs heures d'un jour donné; et un fait astronomique se marque à la minute et seconde : même quand il s'agit d'une éclipse totale du Soleil qui dure un certain temps, c'est le milieu de l'occultation solaire qui est son moment.

---

(1) Nostradamus, suivant sa déclaration du Présage 140 — *publici dolo res compoitor omnia inflat* — ne fait que dégrossir l'histoire; après avoir mis en ordre les vers, on est donc obligé de les lier entre eux par des conséquences logiques. En l'espèce, comme il s'agit d'événement proches, celles-ci doivent être réduites au minimum pour demeurer spectateur impartial.

astronomique. Le jour d'une élection législative, où les résultats sont successivement centralisés des diverses sections de vote aux chefs-lieux, les moments astronomiques sont variables. Les proclamations des résultats par circonscriptions ne se font pas non plus au même moment dans toute la France.

Ensuite, psychologiquement parlant, les motifs ou les mobiles qui incitent à mettre dans l'urne un bulletin de vote plutôt qu'un autre, ne se manifestent pas tous à la fois le jour même de l'élection. Chacun sait qu'une candidature se prépare, donc que rien n'est spontané à une date déterminée. De sorte que le fait psychologique collectif, qui amène la victoire d'un parti quelconque dans un pays convié à élire ses représentants, s'étale sur une certaine période. Celle-ci légalement, s'appelle la période électorale et elle est bien précisée par des textes; mais, en fait, elle commence dès que les citoyens, en une circonscription, se préoccupent activement de manifester leur volonté. Or, ceci est encore plus variable parce que dans certaines régions on est davantage enclin à s'intéresser à la politique, tandis que dans d'autres on s'en soucie beaucoup moins.

De sorte que la chaîne des vers de Nostradamus ne faisant pas ressortir un vers qui puisse s'appliquer avec précision sur le calendrier du vernier, toute visée de théodolite risque d'être inexacte.

Il n'en était pas de même en 1924, parce que les élections cartellistes ont eu pour conséquence les démissions du président du Conseil et du président de la République. La date de 1924 — nous l'avons vu — est une de celles qui conditionnent les événements subséquents.

Mais en 1928 c'est plusieurs mois d'avance que le fait se prépare — et dès que la planète *Mars* entre dans le signe du Scorpion, en fin octobre 1927. Depuis ce moment les inductions sont telles que le résultat vient, pour ainsi dire, de soi-même, sans brusquerie — sinon sans surprise pour ceux qui espéraient autre chose, tout étant relatif.

Les résultats que l'on peut inférer par les indications de Nostradamus ne sont, d'ailleurs, pas sensationnels : la majorité est solide, importante même, mais nullement anormale.

Le fait le plus curieux est celui où le personnage, symbolisé par le Coq, se révèle au Parlement. Il se place

dans les débuts de la législature et avant 1929. C'est « *la venue du grand législateur* » (V, 79). Il y a à la Chambre « jacture grande et non sans violence » (Prés. 119), on se dépense (*jactura*) beaucoup et véhémentement. C'est aussi « le second chant du Coq » (VI, 54) — ce qui démontre que cette révélation aura été précédée d'une autre qui aura passé plus inaperçue. Et, du moment qu'il est parlé d'un *chant,* il s'agit incontestablement d'un discours; le mot que la visée fait ressortir comme son sujet est « de l'or » (X, 46), donc un discours sur la question financière.

Il a pour objet principal le « change des non chalands » (Prés. 64), c'est-à-dire non pas le change supporté par les acheteurs ou consommateurs (qui sont des chalands), mais le change des banquiers. « Le feu luira » (V, 21) — ce sera lumineux; et même « de langue habile » (IX, 22). Les paroles seront convaincantes : *acceptæ voces* — « voix acceptées » (VIII, 20) est-il dit. Et ensuite,

Au point du jour au second chant du Coq (VI, 54) — autrement dit : après ce discours qui est le second pour l'orateur, le jour se lève et le vote a lieu, ce qu'indique également l'expression « voix acceptées ».

Le discours est par conséquent prononcé dans une séance de nuit (que la visée du théodolite révèle au surplus) et, comme il précède un vote, on peut en conclure que l'orateur a parlé le dernier.

Un vers amené par l'enchaînement indique la perturbation que la discussion et ce discours causent dans les rangs de l'opposition. « L'urne trouvée » (Prés. 42), c'est-à-dire au moment où l'urne est mise en évidence (*reperta*) pour voter — au moment où l'on passe les urnes (en prenant la partie pour le tout selon le latin), il y a une hésitation au centre, à droite et à l'extrême-gauche :

Gris, blancs et noirs enfumés et froqués (Prés. 65).

Les couleurs indiquent les nuances de l'assemblée : les gris vont représenter le centre, les blancs sans aucun doute la droite, et les noirs l'extrême-gauche. On remarquera que la majorité n'est pas caractérisée; mais elle n'a pas lieu de l'être : elle est la dominante de l'assemblée d'abord et, en outre, les colorations ci-dessus n'en sont pas en réalité, le noir et le blanc étant des absences de couleurs et le gris une simple nuance du blanc.

Ainsi le centre, la droite et l'extrême-gauche se trouvent *fumigati* — enfumés comme des abeilles dont on veut capturer le miel, et hésitants et titubants, comme les insectes soumis à la fumigation. Mais de plus ils sont *floccosi* — en flocons, cotonneux, mous (1).

On voit parfaitement l'attitude de ces groupes durant le vote. Quant à la majorité où les « trois cents d'un vouloir et accord » (V, 37) se sont renforcés en une « grande alliance » (Sixain 49), elle vote, cela va sans dire, avec ensemble.

De sorte que le personnage de caractère « sanguin », affirmé par le Coq, se trouve être le « victeur », le triomphateur du moment. Et, dès lors, le voilà au pouvoir.

Victeur sanguin par conflit fait harangue (IV, 56)
Et du seul titre Victeur fort contenté (VI, 70).



Le Coq, arrivé au pouvoir, dit Nostradamus (2),

Paix, union, fera et changement (IX, 66).

Et si l'on se demande comment la paix et l'union peuvent sortir de l'agitation et des discordes, voici un vers où perce vraiment la pratique des hommes et des choses :

La vie demeure à raison roi se range (II, 71).

Quand on exerce le pouvoir on se range toujours à la raison, car la vie est là ! C'est ce que, sous une autre forme, mais également profonde, M. Aristide Briand a dit, un jour, à la tribune : « Toutes les révolutions commencent par le désordre et finissent dans l'autorité ».

Le changement s'effectuera donc dans le calme et la concorde. Pourtant, il s'agira de mettre en application un

Edit changeant monnoyes et alloix (I, 40).

---

(1) La bonne latinité écrivait *floccus* plutôt que *froccus* pour désigner le flocon de laine.

(2) Pour se faire une idée dont un semblable changement constitutionnel peut s'opérer, on n'a qu'à se souvenir que M. Léon Blum a envisagé, dans ses écrits l'hypothèse éventuelle, ce qu'il appelle les « *vacances de la légalité !* »

Ce qui n'est pas une petite affaire, parce que

Au franc pays par fort liée (Sixain 56),

le pays (*regio*) est attaché (*ligata*) très profondément (*per forte*) au franc. Et il sera question de créer une nouvelle monnaie au « titre anglican » (VIII, 58) qui devra « prendre le titre et le nom britannique » : c'est pourquoi il est question de changer non seulement de monnaie mais d'aloi.

On aurait donc l'idée de créer une *livre française* analogue à la livre anglaise — une pièce qui, au pair, vaudrait vingt-cinq francs.

Mais nous sommes loin du pair et nul ne songe à y revenir : la chose est impossible puisque nous comptons en valeur de change. Combien vaudra, alors, cette pièce nouvelle? Nostradamus, pour l'évaluer, emploie un moyen très simple : il compte en poids d'or par rapport à notre « louis » d'avant-guerre.

Fera despendre plus de cent mille marc (VI, 41).

Ce qu'il faut lire, par re-traduction du latin en français : « le marc fera dépenser (*despendere*) mille plus cent ». D'abord, quel marc?

France non pas par appoint germanique (III, 57).

Il s'agit du marc de France qui est un *poids* et non pas de la pièce d'appoint en Allemagne (non pas du marc allemand). Le marc-poids valait 8 onces et l'once 31 grammes 25. Nous devons, par conséquent, calculer qu'en valeur or, 250 grammes de nouvelle monnaie se payeraient 1.000 + 100 francs, soit 1.100 francs.

Or, mille francs c'étaient cinquante louis. Au coefficient 5 — cours de la livre en 1927, à peu près — cinquante louis valent 5.000 francs-papier. Mais ces cinq mille francs ne pourraient pas être échangés contre les deux cent cinquante grammes d'or, parce qu'il faudrait ajouter la valeur de cinq louis (soit 100 francs).

La perte est donc de 10 %.

Telle est la combinaison de la nouvelle monnaie.

Nostradamus nous console tout de suite en disant :

Le grand crédit, d'or, d'argent l'abondance (VIII, 14).

Voilà ce que nous y gagnerons. Et, de fait, aucune stabilisation, si ingénieuse soit-elle, ne vaut le retour aux pièces d'or et d'argent. Tant qu'on demeure en situation de cours forcé du papier, les transactions ne se font qu'en « lettres de change » — ce qui est la définition même du billet de banque — donc subissant, ou ayant tendance à subir, le change. On n'a pas besoin d'être un économiste pour le comprendre. Et l'or ne subissant pas le change, c'est, comme avant la guerre, le grand crédit et l'abondance.

Seulement il faut y arriver. Cela se fait d'abord avec des concours étrangers :

Plusieurs pays Flandres et l'Angleterre (Sixain 54).

Mais aussi en demandant au pays de combler une fois pour toutes la marge de 10 % — de perdre d'un seul coup ce qu'il perdrait petit à petit et qui risquerait de s'élever à une proportion plus forte, car avec une monnaie uniquement composée de lettres de change on ne sait jamais où l'on va. De sorte que les citoyens

Feront retour à payer le vrai dîme (III, 76).

Cela paraît bien être un prélèvement de dix pour cent sur le capital. Et ici le mot « retour » est d'une ironie flagrante : la Révolution a été faite pour beaucoup de raisons, mais une des principales a consisté à supprimer la taille et la dîme, impôts considérés comme odieux sous l'ancien régime.

Si on fait un « prélèvement de 10 % sur le capital », ce sera le retour de la dîme ! Or, depuis la guerre, on a rétabli la taille sous le nom « d'impôt sur le revenu ».

Vraiment, M. Caillaux n'avait pas tort quand il exposait à la Chambre « qu'en matière d'impôt, on ne pouvait guère innover et l'imagination était courte ». Si surprenant qu'il paraisse, l'homme d'Etat qui inaugure le régime du Coq est comme tous les autres !

Et le pays n'accepte pas tous ces changements sans récriminations. C'est d'abord la perturbation de la Bourse :

Se ressentiront sur la Bourse sans fond (Sixain 34);

en effet, le marché des valeurs n'ayant pas de base (*fon-*

dum) ou n'étant pas encore habitué à la nouvelle, ce qui est la même chose, les citoyens s'en ressentiront. Plus loin il est parlé de « provinces mutinées » (Sixain 43), ce qui veut dire que les campagnes ne comprendront pas non plus tout de suite.

Mais, après tout, dit Nostradamus en parlant de ce novateur, il verra

Passer sans mal de cheval gros souci (Prés. 77),

vers où il faut traduire l'expression « sans mal » par *incolumis* dont c'est le sens, parce qu'il convient de diviser en deux le mot *equino* — un souci ou un mal de cheval ne signifiant rien. Et alors cela veut dire qu'il « passera sans mal le gros souci depuis la cinquième année » (*e quino*, sous entendu *anno*).

Nous n'avons plus qu'à faire le calcul : 1928 + 5 = 1933. Nous sommes arrivés à la date cardinale.

Et, alors, voici le « mur » final :

Dans le conflit le Grand qui peu valait
A son dernier fera cas merveilleux (II, 55).

Ce qui montre que, durant ces cinq ans, le nouveau régime, créé par la constitution nouvelle, aura plus d'une lutte à soutenir, et que souvent on aura murmuré « qu'il valait peu ! » Mais, devant le fait extraordinaire, le fait merveilleux, tout le monde s'inclinera. On dira aisément:

En hiérarchie n'en fut onq un pareil (VIII, 53).

Effectivement, dans la hiérarchie gouvernementale, on n'aura jamais rien vu de semblable :

Et délivrant un grand peuple d'impôts (II, 28).

Si cet homme, en effet, trouve le moyen, non pas de supprimer, c'est impossible, mais d'alléger considérablement (*liberare*) les impôts, personne, ni ses contemporains ni la postérité, ne lui refusera le titre de « grand ». Car, à coup sûr, ceci est un « cas merveilleux » dans l'histoire et « nul Empereur ne fit jamais tel coup » (Sixain 39).

Mais on ne peut aller plus loin, on sortirait des limites du problème posé (1).



Tel est, ajoute en terminant cette partie de son ouvrage, ce singulier professeur, ce curieux prophète et mystérieux maître — Nostradamus — tel est ce que

Flambe exiguë sortant de solitude
Fait proférer qui n'est à croire en vain (I, 1).

« Voilà ce que la petite flamme qui éclaire ma solitude laborieuse m'a incité à dire et qui n'est pas à considérer avec dédain. » Et il ajoute, modestement :

Frappé du haut n'ay fait cas merveilleux (II, 92).

« J'étais déterminé à cela par les inductions supérieures, et, quant à moi, je n'ai point fait de merveille. »

Puis, mû par un sentiment de patriotisme qui, grâce à ses calculs, se poursuit à travers les siècles, il s'écrie :

France, fais qu'à mon dire sois recordable (III, 24).

Tâche de te rappeler!

France plus que jamais victrix triomphera
[(Prés. 127).

dit-il encore — voulant, par là, assurer à nous tous que, quoi qu'il arrive, la France sera plus que jamais triomphante (victrix).

Triomphante à travers cette ère qui s'ouvre — « siècle d'or » — où doit refleurir, au scintillement des louis disparus, selon des formules restaurées, par accord de la science et de l'art, la ligne stylisée symbolisant les idées nouvelles!

---

(1) « Et avant iceux événements aucuns oyseaux insolites crieront par l'air : *Huy-Huy,* et seront tost évanouis » est-il écrit dans la lettre à Henri II. « Sûr marchera par le ciel, terre, mer et onde », dit un vers du quatrain I. 63.

Il s'agit donc bien d'événements de notre siècle où l'on « marche » dans le ciel, sur la terre et la mer, et *sous l'onde ; et où les avions, oiseaux insolites, sillonnent les airs.*

TABLE DES MATIÈRES

ILLUSTRATIONS

Hors texte. — Reproduction du frontispice de l'édition de l'Œuvre de Nostradamus, imprimé en 1668. — Reproduction de la page 8 de cette édition.

LES 23 DESSINS QUI SE TROUVENT EN CE LIVRE ONT ÉTÉ EXÉCUTÉS PAR MARCEL LAVERGNE, ARCHITECTE (E. D. B. A.), SUR LES INDIÇATIONS PRÉCISES DE L'AUTEUR EXTRAITES DU TEXTE MÊME DE NOSTRADAMUS EN 1927

L'une reproduit le frontispice où le graveur a dessiné telles qu'il pouvait se les imaginer à son époque, l'exécution du roi Louis XVI devant la foule assemblée, et la destruction de la ville de Paris par les flammes, événements annoncés par le prophète comme constituant les deux principales étapes de l'histoire du monde. L'autre reproduit la page 8 du volume où se trouve, au numéro 60, le quatrain fameux, dont les vers se suivent en tant que « pilier d'une chaîne », que depuis longtemps tous les chercheurs ont compris et qui désigne clairement l'empereur Napoléon Premier.

LES DEUX HÉLIOGRAVURES PLACÉES HORS TEXTE DU PRÉSENT OUVRAGE SONT LES FAC-SIMILE EN AGGRANDISSEMENT DE PAGES DE L'ÉDITION DE L'ŒUVRE DE NOSTRADAMUS IMPRIMÉE A AMSTERDAM EN 1668

TIRÉ SUR LES PRESSES DE
L'ÉMANCIPATRICE,
BROCHÉ DANS LES ATELIERS DE
LA PERSÉVÉRANTE,
ASSOCIATIONS COOPÉRATIVES OUVRIÈRES
A PARIS.



